



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

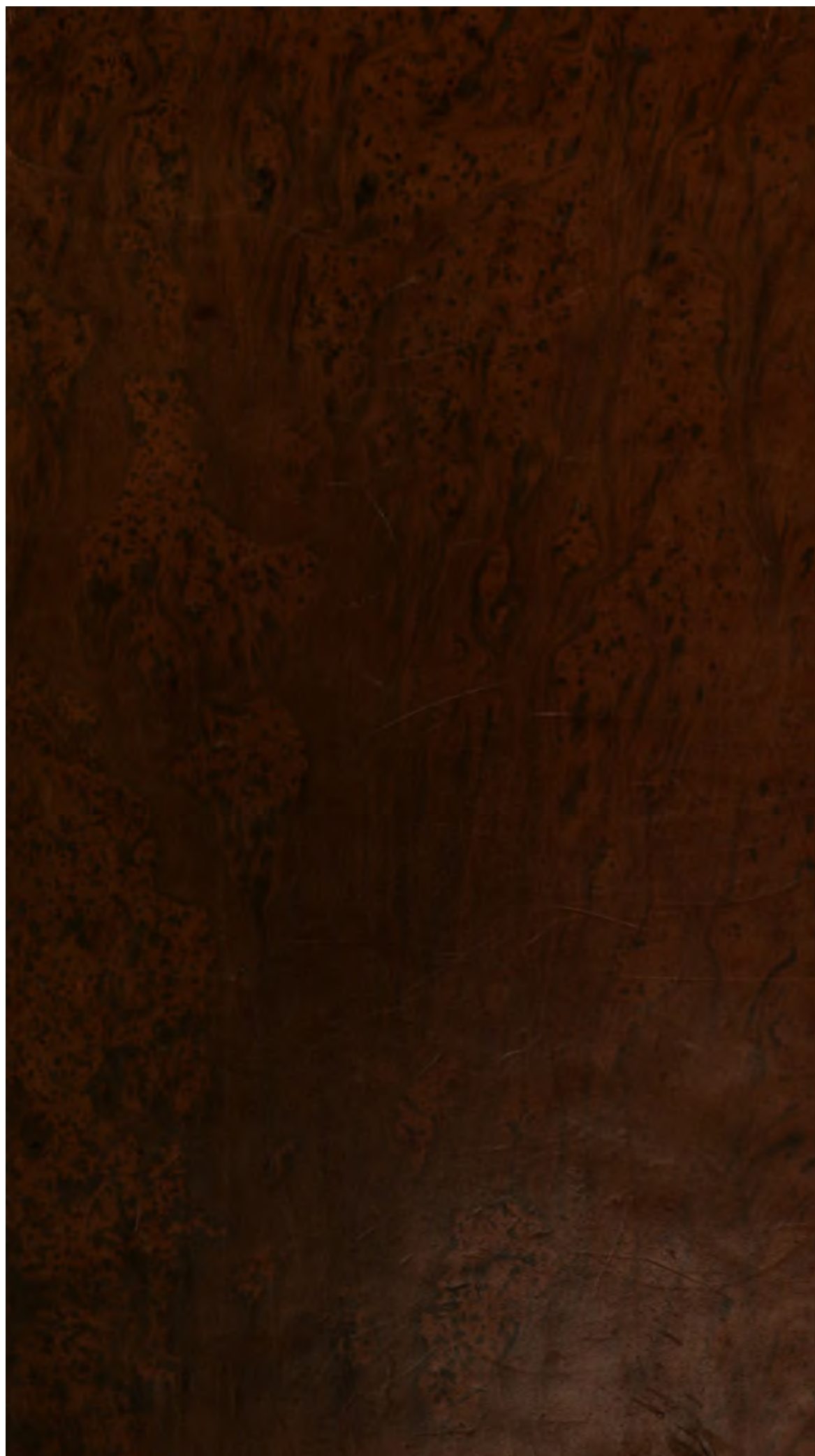
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

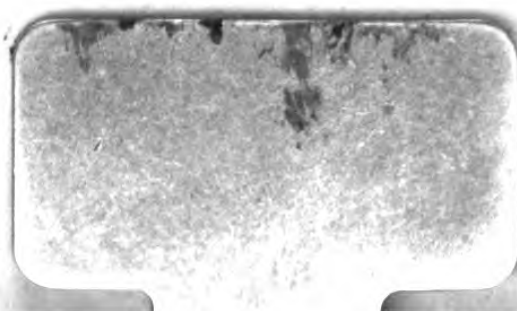
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



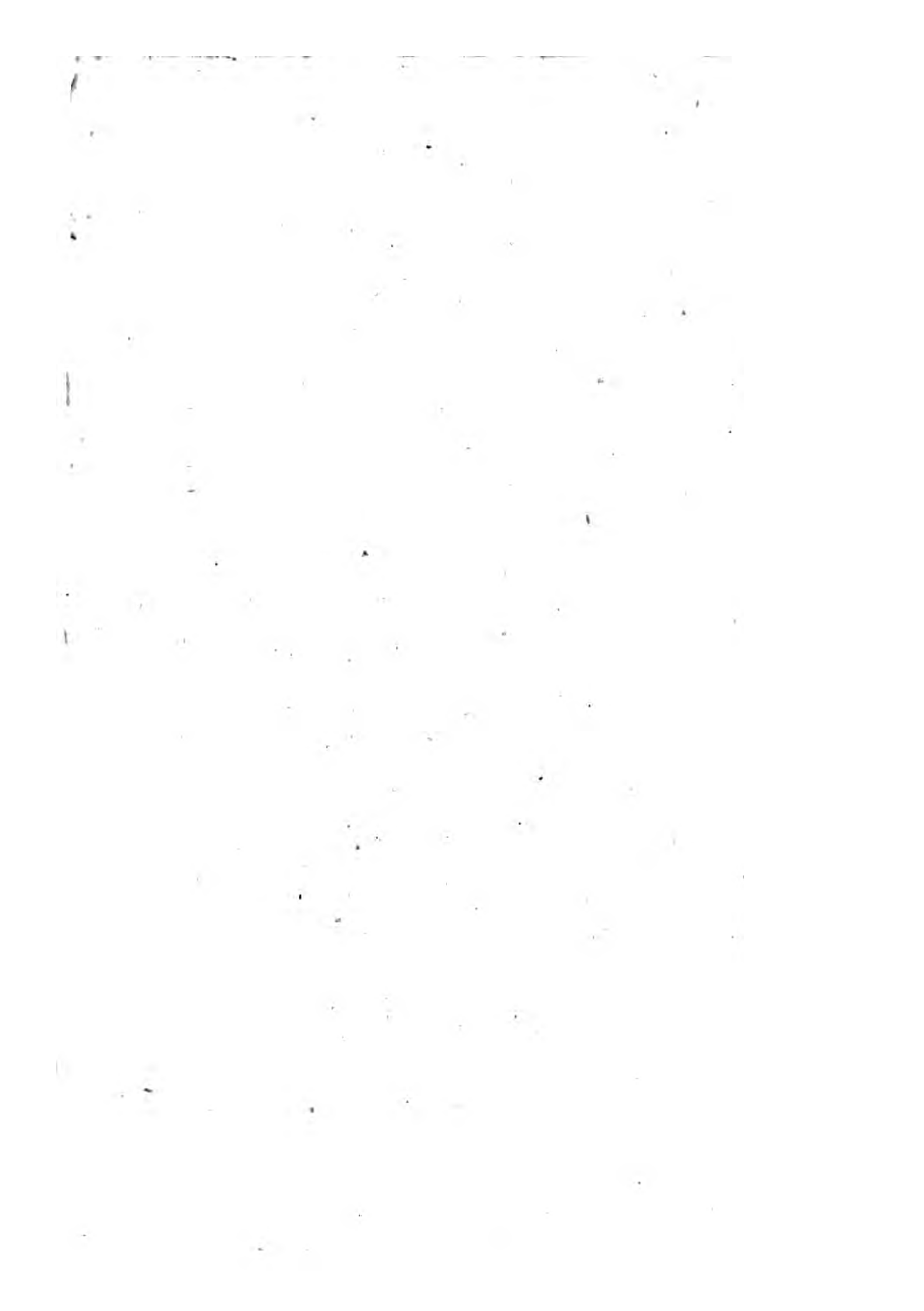


**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 382

**OXFORD
1992**



LES SOIRÉES
AMUSANTES.

T O M E T R O I S I E M E .

LES SOIRÉES

AMUSANTES,

OU

RECUEIL CHOISI

DE NOUVEAUX

CONTES MORAUX.

TOME TROISIÈME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXV.





LES
SOIRÉES AMUSANTES,

ou
RECUEIL CHOISI
DE NOUVEAUX
CONTES MORAUX.

QUEL AMI!
ou
LE RARE PROCÉDÉ,
ANECDOTE.

M. de Clinfort & M. de Minval,
amis dès leur plus tendre enfance,
causoient familièrement un soir. La

Tome III.

A

converſation étoit d'abord indifférente & vague ; elle devint particulière , & ſe fixa ſur un objet intéreſſant. Tenez , dit M. de Minval , dans toutes les affaires de la vie , ſavez-vous ce qu'on trouve de plus embarrasſant ? Quoi donc , répondit M. de Clinfort ? — C'eſt de marier ſa fille (M. de Minval avoit alors une fille à marier.) Ma foi , lui dit ſon ami , je crois que vous avez raifon. Auſſi - tôt M. de Minval lui confia toutes ſes craintes : Vous ſavez , lui dit-il , que je ne veux que le bonheur de ma fille ; mais je crains de me tromper ſur le choix du moyen : j'ai conſulté ſur cela mon cœur , ma raifon & l'exemple d'autrui ; & mon indécifion eſt toujours la même. J'ai vu des peres ne calculer que la fortune , d'autres ne conſulter que le cœur de leurs enfans ; enfin , c'eſt toujours la raifon ou l'amour qui fait les mariages ; & j'ai toujours vu la raifon & l'amour

faire de bons ou de mauvais mariages : je vous avoue que cela m'effraie. Il est vrai, répondit M. de Clinfort, dont le caractère, comme on va voir, avoit un coin d'originalité ; il est vrai que, de tous côtés, je vois des inconvéniens & des dangers presque inévitables, pour une fille sur-tout ; car il est bien moins facile à une femme qu'à son mari, d'échapper aux chagrins domestiques. Mais comment faire ? ou une fille aime avant de se marier, ou il faudra qu'elle aime après : cela doit être, cela est, & le vœu de la nature n'est jamais trompé. Si elle aime son époux auparavant, elle cessera de l'aimer, car il faut que tout finisse ; si elle se marie avant d'avoir aimé, elle aimera sans doute après ; mais, qui aimera-t-elle ? Il est à présumer que ce ne sera pas son mari. . . . Eh ! pourquoi donc, s'il vous plaît, interrompit M. de Minval étonné, pourquoi voulez-

vous que ce ne soit pas son mari ? Et pourquoi , reprit M. de Clinfort , voulez - vous que ce soit plutôt son mari qu'un autre ? On aime toujours , non ce qu'on doit aimer , mais ce qu'on trouve aimable. D'après cela , si une jeune femme est entourée de cent personnes qui cherchent à lui plaire , il y a quatre - vingt - dix - neuf à parier contre un que ce n'est pas son mari qu'elle aimera : encore ce calcul que vous devez trouver juste , d'autres le trouveroient indulgent ; car je compte ici le mari tout-à-fait pour un ; & je ne vous passe pas en compte le déchet que ce titre apporte aux qualités d'un homme aimable , au moins aux yeux de sa femme. M. de Minval ne put s'empêcher de sourire ; & M. de Clinfort , sans s'interrompre : Je conclus donc , continua-t-il , que s'il faut qu'une femme , tôt ou tard après son mariage , cesse d'aimer son mari , ou commence

d'en aimer un autre , en pareil cas le hafard est un auffi bon confeiller que la prudence.

Il est temps de dire quelques mots du caractere de M. de Clinfort : c'étoit un homme d'esprit , qui avoit de la probité & de la droiture. Avec une dose de lumieres très-suffisantes pour bien juger , c'étoit un homme désolant pour qui le consultoit. Il trouvoit toujours des expédiens , mais il en voyoit trop bien tous les dangers. Il avoit si peu de confiance en ses conseils , qu'il les discréditoit lui-même par le ton peu ferme dont il les donnoit. Veniez-vous vous plaindre à lui de quelques revers , il vous y faisoit remarquer des détails chagrinans que vous n'aviez pas apperçus ; ce n'est pas qu'il eût envie de vous attrister , mais son imagination vive lui faisoit tout voir , sa franchise lui faisoit tout dire , & il ne vous effrayoit que parce qu'il étoit alarmé lui-même.

La conversation de M. de Clinfort n'étoit guere propre, comme on voit, à éclairer M. de Minval; mais tandis que celui-ci délibéroit, il se présenta un parti qui lui parut sortable. C'étoit un jeune homme qui avoit déjà une fortune honnête, fait pour aller à tout, & dont l'alliance étoit honorable. L'irrésolution de M. de Minval ne put tenir contre tant d'avantages. Il regarda la proposition qu'on lui fit, comme un avis, un ordre du Ciel; & sa conscience, rassurée par la droiture de ses intentions, le mit au-dessus de toutes ses craintes. Dès le jour même, Milcour fut présenté à Mademoiselle de Minval, en qualité d'époux futur.

Mademoiselle de Minval étoit, dès son enfance, au Couvent, avec la plus forte envie de voir le monde. Cette disposition d'esprit est dangereuse pour le cœur d'une jeune personne. Il y auroit du péril sans doute à la jeter

dans le monde avant de la marier ; mais n'y en a-t-il pas aussi à l'en tenir trop éloignée jusqu'à ce moment ? ne seroit-il pas plus sage de l'y accoutumer par degrés , au lieu de la faire passer brusquement de la servitude à la plus grande liberté : car c'est à-peu-près là le chemin qu'on fait faire à une jeune fille , quand on lui donne un époux au sortir du Couvent ? Quelle violente secousse en effet pour une jeune tête , que de lui faire quitter tout-à-coup , & le même jour , la solitude pour le monde , & la servitude pour l'indépendance ! Que sera-ce , s'il vient à s'y mêler des passions vives , & l'amour des plaisirs ?

Les réflexions que nous venons de transcrire , sont le résultat d'une conversation qu'eut avec M. de Minval , le bon M. de Clinfort , qui , comme on fait , raisonnoit toujours entre le pour & le contre. Tels sont en effet

8 L E S S O I R É E S

les dangers que courut Mademoiselle de Minval : nous allons voir si elle eut le bonheur d'y échapper.

A peine vit-elle Milcour au parloir, qu'elle crut avoir de l'amour pour lui, parce qu'elle sentit bien que c'étoit à ce sentiment-là qu'étoit attachée son indépendance. Dès qu'il s'offroit à elle, aussi-tôt elle songeoit que c'étoit lui qui alloit la mettre dans le monde ; cette idée riante l'embellissoit à ses yeux , le lui rendoit aimable ; en un mot , elle croyoit l'aimer pour les agrémens de son esprit & ses qualités personnelles , tandis qu'elle ne l'aimoit que pour le service qu'elle attendoit de lui. C'est dans ces sentimens qu'elle le suivit à l'Autel pour lui donner la main. Le tourbillon du monde qui l'entraîna d'abord , ne lui permit pas de s'appercevoir si son cœur s'étoit mépris ; elle n'eut pas le temps d'y songer. D'ailleurs Madame de Milcour

(c'est ainsi que nous la nommerons désormais), n'avoit pas pris un de ces maris fastidieux , dont on doit rougir par décence. Si elle étoit jolie , Milcour étoit aimable ; si elle n'avoit pas vingt ans , Milcour n'en avoit pas trente ; & les qualités du cœur répondoient en lui aux charmes de l'esprit. Il aimoit véritablement sa femme ; le soin de lui procurer des plaisirs fut sa première étude. Elle l'en remercioit , mais dans l'expression de sa reconnoissance il y avoit plus de politesse que de sensibilité. Ce n'est pas qu'elle reçût les soins assidus de son mari , comme on reçoit l'hommage d'un vassal ; elle n'y mettoit ni fierté ni mépris : elle auroit été reconnoissante , si elle eût songé qu'elle devoit l'être ; car elle ne manquoit ni de sensibilité ni d'esprit : elle eût trouvé son mari aimable , si elle eût estimé son cœur , si elle s'étoit donné la peine de l'interroger. Ajou-

tons , pour finir son portrait , que la mode étoit son tyran. Cette étude mene loin , emporte bien du temps ; & on ne peut pas songer à tout.

Milcour ne tarda pas à s'appercevoir qu'il ne faisoit aucun progrès sur le cœur de sa femme ; & comme il en étoit amoureux , ce sentiment exagéroit ses chagrins & ses craintes. Il ne trouvoit jamais sa femme indifférente , qu'il ne craignît de la voir bientôt infidelle. Il communiqua ses craintes , ou tout au moins ses chagrins à son beau-pere dont il étoit tendrement chéri , & le consulta sur la conduite qu'il devoit tenir avec elle. M. de Minval le mena chez M. de Clinfort , qui le connoissoit aussi , afin de le consulter sur un point aussi important. Il y a de ces gens qui sont ainsi le conseil de toute une famille. Les petits-enfants vont prendre leur avis , par la seule raison que leur aïeul y alloit. Il ne se

fait pas un mariage ni un enterrement, qu'ils n'en fixent les frais, ou n'en dictent les conditions; & pas un baptême, qu'ils n'aient nommé le parrain. Cet hommage est presque regardé comme un devoir religieux; & souvent on auroit bien de la peine à deviner ce qui a pu fonder cette confiance sans bornes. Pour M. de Clinfort, on fait qu'il avoit beaucoup d'esprit; mais il avoit un genre d'esprit qui le rendoit peu propre à donner des conseils. Dans les affaires de la vie, qui ne voit pas assez, passe son temps à faire des fortises; & qui voit trop, le perd à discuter. Aussi M. de Clinfort étoit-il bien plus capable d'ouvrir les yeux à Milcour sur la conduite de sa femme, que de lui tracer la route qu'il devoit tenir. Il ne lui fit pourtant pas pour cette fois beaucoup d'observations effrayantes; il lui dit que sa femme n'avoit d'autre tort jusqu'à ce moment

avec lui, que sa jeunesse & son goût pour la dissipation. Alors Milcour lui ayant demandé s'il jugeoit plus prudent de la gêner un peu dans ses plaisirs, ou de lui laisser toujours la même liberté, M. de Clinfort se mit à lui exposer tous les inconvéniens qui étoient attachés à l'un & à l'autre systême. Un mari, ajouta-t-il, peut rendre sa femme coupable, précisément par les précautions qu'il aura prises pour l'empêcher de l'être. S'il lui laisse toute sa liberté, elle trouve des occasions : s'il la lui ôte, elle les cherche elle-même. Ainsi Milcour quitta M. de Clinfort, sans savoir comment il s'y prendroit pour ramener sa femme, & résolu, malgré l'impatience si naturelle à l'amour, d'attendre tout du temps & de ses soins auprès d'elle.

Le péril depuis ce moment ne fit qu'augmenter par des circonstances

qu'il est temps de faire connoître. Milcour avoit précisément pour intime ami un fils de M. de Clinfort , qui étoit absent lors de son mariage. Le Chevalier (c'est l'ami de Milcour) étant revenu quelque temps après , Milcour se hâta de le présenter à sa femme. Il comptoit sur son amitié , & l'on verra qu'il avoit bien jugé son cœur.

Le Chevalier avoit toutes les qualités qui peuvent tourner la tête aux femmes , & mériter l'estime & l'amitié des hommes : c'étoit l'un des jeunes gens les plus aimables de son temps ; & sous le vernis des graces , sous l'extérieur d'un homme du monde , même sous l'apparence de la légèreté , il cachoit les principes d'une probité sévère , & même le courage de la vertu. Son mérite , ses agrémens surtout , frappèrent les yeux de Madame de Milcour , qu'il voyoit fort souvent. Le Chevalier aimoit tendrement son

ami ; & il fut sincèrement affligé quand il s'aperçut que sa femme étoit injuste envers lui. Il ne tarda pas à faire une autre découverte ; il s'aperçut qu'il avoit fait quelque impression sur le cœur de Madame de Milcour. La connoissant assez pour ne pas la soupçonner d'un sentiment profond , l'amitié lui suggéra un projet.... C'est bien le plus singulier projet qu'on ait jamais conçu en pareille circonstance.

Dès qu'il eut reconnu le penchant que Madame de Milcour avoit pour lui , il résolut d'éluder la déclaration ; mais afin d'avoir un prétexte pour nourrir ce penchant amoureux , sans être obligé de le prendre pour de l'amour , il la pria , comme par amitié pour Milcour , de vouloir bien se servir de lui dans toutes les occasions où elle auroit besoin d'un Cavalier ; en lui disant , que comme il n'avoit point d'engagement de cœur , il pouvoit lui

donner des soins sans lui faire aucun sacrifice, & qu'il la supplioit de compter sur une amitié constante & attentive à tous ses plaisirs. Si jamais votre cœur, ajouta-t-il avec un sourire aimable, vient à former quelque tendre engagement, je vous promets de me retirer avant d'en être averti par vous. Je fais que l'amitié ne doit pas être importune à l'amour.

Madame de Milcour accepta d'autant plus volontiers ces offres d'amitié, qu'elle s'imagina peut-être que, sous ce nom, le Chevalier pouvoit fort bien cacher un sentiment plus tendre; ou du moins elle se flatta qu'elle auroit plus d'occasions de le lui inspirer. Bientôt après, les assiduités du Chevalier, ses discours même la confirmèrent dans l'idée qu'elle avoit eue d'abord. L'intention du Chevalier n'étoit pas d'effaroucher le goût qu'elle avoit pour lui, puisque c'étoit sur ce

goût-là qu'il fondoit la réussite de son projet.

Dans un de leurs premiers tête-à-tête, il crut devoir frapper les premiers coups. Madame de Milcour mettoit plus d'éloquence dans ses regards, plus de tendresse dans ses discours ; & le cœur du Chevalier sembloit s'ouvrir aux plus douces impressions. Peu-à-peu , & par une transition imperceptible il amena la conversation à l'article des procédés. Sur ce point-là , disoit-il , le monde est inexorable ; il est peu sévère sur la conduite d'une jeune femme , mais il est très-exigeant pour les égards qu'elle doit à son mari, & une femme n'a guere de prétextes pour y manquer. C'est un hommage qu'elle se doit à elle-même , si elle a choisi son mari ; ou qu'elle doit à ses parens, si on le lui a donné. Après cette morale un peu sérieuse & quasi triste , le Chevalier ajoutoit une galan-

terie, & sans oublier la leçon, on la lui pardonnoit.

Quelque temps après il la bouda un jour entier, parce qu'elle avoit parlé en compagnie à son mari avec une légèreté indiscrete. Une autre, à la place du Chevalier, auroit eu l'air d'un pedant; il n'avoit l'air que d'un homme aimable. Comme il craignoit quelquefois qu'elle ne lui échappât, il étoit tendre & empressé, & c'est à la faveur de la galanterie, qu'il pouvoit faire parler la raison.

En vérité, disoit quelquefois Madame de Milcour quand elle se trouvoit seule, il me semble que me voilà dans une situation assez singuliere: il faut que je fasse ma cour à mon mari, pour plaire à mon amant! j'aurois cru tout le contraire. Ce Chevalier est, ma foi, plus original que je ne l'aurois soupçonné.

Cependant celui-ci poursuivoit tou-

jours son projet, sans négliger les détails les plus minutieux en apparence. Un jour il entreprit de mettre en réputation la taille & les yeux de Milcour. Il proposa la question dans une assemblée ; on fut unanimement de son avis ; & Madame de Milcour, en y regardant, convint que son mari avoit une belle taille & de beaux yeux.

Une autrefois il arriva dans un cercle où elle se trouvoit aussi. On avoit appris une anecdote qui faisoit honneur au Chevalier, & chacun s'empressa de lui en faire compliment. Vous louez trop, Messieurs, une bagatelle, répondit le Chevalier. Tout le monde en auroit fait autant. Je fais un trait analogue à celui dont vous voulez bien vous occuper ici, mais qui est bien supérieur : & sur le champ il raconta avec intérêt un beau trait de Milcour, que sa femme fut obligée d'approuver, car tout le monde le célébra tout haut.

Le Chevalier ne se contentoit pas de faire valoir Milcour; plusieurs fois il l'exaltoit à ses propres dépens. Un jour on proposa une partie de campagne. Il y avoit beaucoup de monde, & Milcour n'en devoit pas être. La veille, sa femme eut un entretien avec le Chevalier. La conversation fut des plus tendres de la part de Madame de Milcour; & le Chevalier ne parut jamais plus amoureux. Mais au milieu de leur entretien, en parlant de la partie de campagne, il exigea d'elle qu'elle priât son mari d'en être. Je le veux, ajouta-t-il avec un tendre sourire. Ce n'est pas lui qui rompra notre tête-à-tête, puisque nous sommes beaucoup de monde sans lui; & cette honnêteté lui fera plaisir ainsi qu'à moi, car j'aime beaucoup sa conversation. L'invitation fut faite, la partie eut lieu, mais il fit fort mauvais temps; il fallut jouer, & par un hasard

singulier, peut-être ménagé par le Chevalier lui-même, Madame de Milcour, son mari & le Chevalier furent condamnés ensemble aux monotones langueurs d'un éternel loto. Milcour perdit beaucoup, mais fort tranquillement. Il ne laissa échapper aucune plainte; car il étoit fort beau joueur. Le Chevalier perdit peu, & se fâcha beaucoup; il joua avec une humeur assez remarquable. Pardon, mes Dames, s'écria-t-il après la partie, j'ai été aujourd'hui un détestable joueur. Mais ce qui a dû vous venger (car j'en ai été bien humilié quand je m'en suis aperçu,) c'est que Milcour qui, à mes côtés, a perdu six fois plus que moi, ne s'est pas permis un seul mot qui annonçât la moindre humeur. Il est vrai, s'écria-t-on tout d'une voix. Et tout le monde convint que Milcour étoit le plus beau joueur du monde. Je ne l'ai jamais vu autrement, dit

Madame de Milcour : cet hommage qu'elle rendoit à son mari, lui valut un tendre regard du Chevalier. C'est ainsi que, pour faire valoir son ami, il immoloit jusqu'à son amour-propre : & c'est ainsi que, par ses soins & ses adroites observations, Madame de Milcour trouvoit dans son époux des qualités qu'elle n'avoit pas soupçonnées jusqu'alors. Depuis ce moment, il lui arriva plus d'une fois de réfléchir, ce qui est assez surprenant ; & ce qui est plus étonnant encore, de réfléchir à son mari.

Le hasard fournit enfin au Chevalier l'occasion d'amener une crise, & de hasarder un coup d'éclat. Une femme du plus haut rang, qui ne se croyoit célèbre que par sa beauté, & qui l'étoit encore plus par ses aventures galantes, avoit pris de l'amour pour Milcour, qu'elle avoit rencontré dans le monde. Une femme accoutumée à céder aux

fantaisies d'autrui, eût regardé sans doute comme une duperie de résister aux siennes; & elle se flatta de séduire Milcour par son crédit, si elle ne pouvoit y réussir par ses charmes. Mais on voulut tenter son cœur, avant de chercher à intéresser son amour-propre ou son intérêt. Par-tout où le rencontroit la Duchesse de.... (c'étoit cette célèbre beauté) les premiers regards, les premières questions, lui étoient adressés. Il y répondoit d'un air vague & indifférent, qu'on auroit pris pour de la bêtise, si l'on n'avoit su qu'il aimoit sa femme. C'est cet amour-là qui piquoit la Duchesse, elle brûloit d'en triompher. Inspirer un premier sentiment à un homme, ou engager un homme aimable dans une première infidélité, ce sont deux conquêtes presque également glorieuses; & la Duchesse étoit très-avide de gloire. Aussi ne négligea-t-elle rien pour subjuguier

Milcour. Elle gagna son valet-de-chambre, dont l'emploi chaque matin étoit d'habiller son Maître, & de lui vanter les charmes de la Duchesse. Ces éloges étoient si exagérés & si affectés, que Milcour en soupçonna le motif; & sur quelque autre prétexte, il renvoya son valet de-chambre. Ce revers ne découragea point la Duchesse; c'étoit chaque jour quelques nouvelles agaceries.

Milcour raconta son aventure au Chevalier, qui fut tenté d'abord d'en faire part à sa femme pour lui faire connoître le cœur de son époux; mais une nouvelle idée qui lui fut suggérée par les circonstances, lui fit penser qu'il pouvoit faire beaucoup mieux. La Duchesse apprit un jour que Milcour devoit visiter un jardin curieux; que tout le monde s'empressoit d'aller voir; & elle prit ses mesures pour se trouver seule avec lui dans ce même

jardin. Le Chevalier, soit par adresse, soit par hasard, fut instruit de ce projet ; & il résolut de le tourner au profit du sien. Il voulut que Madame de Milcour fût témoin de la scène qui alloit se passer entre son mari & la Duchesse ; il étoit assez sûr du cœur de son mari, pour ne pas craindre de le compromettre par cette indiscretion. Tout s'arrangea comme le Chevalier l'avoit désiré ; il trouva le moyen de conduire Madame de Milcour dans un cabinet d'où l'on pouvoit entendre tout ce qui se disoit dans l'allée où Milcour étoit attendu. Enfin le double rendez-vous réussit. La Duchesse se trouvant avec Milcour, abrégéa les préliminaires de la conversation ; il est un rang où il est permis d'exprimer plus clairement ses desirs, parce qu'on n'oseroit les deviner. Qu'entends-je, dit le Chevalier à Madame de Milcour, en feignant un air de surprise ! C'est

M_d

M. de Milcour & la Duchesse de...! Écoutons ; & ils écoutèrent. Vous n'avez qu'à dire un mot , ajouta la Duchesse , & je vous fais donner dès demain la brillante place du Chevalier de Clinfort (elle ignoroit que le Chevalier étoit l'ami intime de Milcour). Madame , lui dit Milcour , après des offres aussi obligeantes , je vous dois au moins de mettre de la franchise dans ma réponse. D'abord , vous ignorez que le Chevalier de Clinfort est mon ami ; & vous l'apprendre , c'est refuser sa place que vous m'offrez. Votre second bienfait est bien plus séduisant ; mais sans vous opposer un engagement sacré , l'amour seul me rend incapable de l'accepter. Je devrois m'en défendre comme époux , je le fais comme amant. La Dame , humiliée de ce refus injurieux , fit semblant de rire de son amour conjugal , & se retira. On se souvient sans doute

que Madame de Milcour & le Chevalier écoutoient leur conversation. Hé bien , Madame , s'écria le Chevalier comblé de joie , vous avez entendu ? Voilà l'époux que vous auriez trompé ; voilà l'ami que j'aurois trahi. Il n'en dit pas davantage , & Madame de Milcour ne répondit rien. Ils sortirent ensemble ; on ne rappela plus un seul mot de leurs anciennes conversations ; mais les yeux de Madame de Milcour étoient ouverts , & son cœur étoit changé. Elle aima son époux , vécut heureuse avec lui , en le rendant heureux ; & le Chevalier laissa aux amis un bel exemple , qui sera rarement suivi.



 LA RÉUSSITE INFAILLIBLE,

C O N T E.

A V E C de la naissance, du bien, de jolis yeux, Lucinde pouvoit, je crois, raisonnablement se flatter d'être mariée à quinze ans, & elle en avoit déjà vingt lorsque ses parens s'y déterminèrent; il est vrai qu'ils lui laissoient l'honneur du choix, ainsi qu'ils l'avoient annoncé dans le monde. Un choix.... Mais étoit-il sûr que Lucinde en feroit un bon ! Assez frivole pour devenir coquette, assez raisonnable pour devenir une femme sensée, de quel côté se tournera - t - elle ? Les douceurs des plaisirs, les sévérités de la vertu l'enthousiasment également à l'excès : *un roué* en peut donc tirer parti aussi-bien qu'un homme honnête ; de plus il étoit affiché que son cœur devoit être pour

celui qui sauroit rendre plus aimables à ses yeux les convenances nécessaires dans le mariage.

Ses parens la font enfin paroître dans le monde ; & aussi-tôt lui pleuvent de tout côté des hommages, des vœux, parmi lesquels nous distinguerons ceux consignés dans les lettres suivantes : Voici la première.

» Trois amis, Mademoiselle, vont
» vous offrir un sentiment que vous
» leur avez également inspiré : leur
» naissance, leur fortune sont pareilles ;
» mais leurs trois caractères très-diffé-
» rens. Comme il est juste que vous les
» connoissiez, ils auront soin de se
» peindre au naturel, chacun dans une
» lettre qu'ils auront l'honneur de vous
» adresser. Qu'ils estimeroient heureux
» celui auquel vous permettriez des
» démarches auprès de vos parens pour
» obtenir votre main ! Rivaux sans
» jalousie, les autres vous entendraient

» prononcer sur le bonheur d'un seul,
 » sans prendre la liberté d'en mur-
 » murer. «

Lucinde ressentit à la réception de cette lettre un mouvement de joie. Trois amans ensemble pour début ! ce miracle étoit-il réservé pour elle ? Mais Lucinde sortant du Couvent , n'avoit point encore appris l'art de conduire autant d'intrigues à la fois que César dictoit de lettres. Epouser l'un, consoler les autres, étoit si simple ! Oui pour nos expérimentées. Le lendemain en arrive une seconde.

» Tout homme qui se met sur les
 » rangs, Mademoiselle, doit d'abord
 » annoncer sa naissance, son bien, sa
 » tournure ; j'ose vous assurer qu'à
 » mon égard ils sont tels qu'aucune
 » femme, excepté vous, Mademoi-
 » selle, ne seroit en droit de trouver
 » mon hommage trop hardi : mais il
 » est encore plus important de faire

» connoître son caractère , & son systé-
» me de conduite en ménage ; le mien
» consiste à fermer la porte aux dé-
» goûts par la grande liberté qu'il faut
» y faire régner , à ne laisser dans l'hy-
» men de droits que ceux de l'amour ,
» à n'établir que les plaisirs pour seuls
» garans des sermens , à ne consulter
» que l'état de son cœur pour des ca-
» resses qui n'ont de graces qu'autant
» qu'elles sont les fruits des désirs , &
» non des devoirs. «

Quelques jours après une troisieme
lettre arrive.

» Ce n'est point un amour ordi-
» naire , Mademoiselle , que j'ose vous
» présenter ; c'est le droit de me don-
» ner à vous tout entier & pour tou-
» jours ; c'est celui d'obtenir de votre
» part un retour pareil , que j'ambi-
» tionne de pouvoir solliciter auprès
» de vos parens : mon cœur ne peut
» éprouver une demi-passion , ni se con-

» tenter d'un demi-sentiment. Quel
 » bonheur comparable à celui dont
 » jouissent deux cœurs bien épris ! Ca-
 » resses, transports, regards flatteurs,
 » tendres propos remplissent tous les
 » momens ; l'on n'existe que deux dans
 » le monde ; & dans ces êtres froids
 » que l'empire seul des lois tient réu-
 » nis , on ne voit que des hommes &
 » des femmes *machinés* , de l'ame def-
 » quels on a droit de douter : à foi seul
 » cette portion de la divinité , pour
 » foi seul son bienfait. «

Quelles espérances pour un cœur
 susceptible d'ivresse ! qu'ils sont inté-
 ressans ces élans d'amour ! eux seuls
 peuvent faire les douceurs de la vie ;
 sans eux l'on ne doit compter que sur
 des momens fastidieux. Ainsi le sort
 de Lucinde étoit de s'enflammer à la
 peinture de chaque sentiment. Cela
 est assez rare ; les femmes ne font cas
 ordinairement que d'un seul : mais

Lucinde avoit donné la préférence à ce dernier , lorsqu'elle eut le soir une nouvelle lettre à ouvrir.

» Qu'il est difficile , Mademoiselle ,
» de débiter par vous parler raison ! il
» faut que mon enthousiasme pour elle
» soit sans borne , puisque je lui dois la
» liberté de le faire. Je crains de ne
» l'avoir pas assez consultée , lorsque j'ai
» eu la hardiesse de me mettre au nom-
» bre des prétendans dont votre choix
» doit excuser celle d'un seul. Si par
» trop de présomption aujourd'hui je
» me suis écarté de ses principes , je puis
» au moins vous assurer, Mademoiselle ,
» que j'avois toujours jusques-là soumis
» ma conduite à ses calculs ; ils m'ont
» appris que seulement dans les liens
» du mariage , dans l'union légitime de
» deux cœurs tendres , vertueux &
» sensibles , existe le vrai bonheur ; la
» longue fuite des instans ne peut alors
» altérer celui que la raison a établi

» sous la garde de ce nœud : elle em-
 » pêche que la perte de notre jeunesse
 » même n'influe sur notre félicité ,
 » parce qu'elle s'en est chargée pour
 » tous les momens , pour toutes les an-
 » nées , pour toutes les circonstances. «

= La liberté indéfinie a bien ses agré-
 mens , l'ivresse de l'amour a bien les
 siens aussi ; mais combien sont pré-
 férables ceux qu'offrent la raison ,
 & sur-tout une raison aussi douce ,
 aussi persuasive ! Je veux n'écouter
 qu'elle , & je fais choix de qui fait
 me la faire autant aimer =. Voilà ce
 que Lucinde se dit. Que penseriez-
 vous de cet homme à cataracte qui
 parleroit des couleurs sur ce qu'il en
 auroit entendu dire ? Quel étonnement
 lui devons-nous supposer, lorsque, l'o-
 pération faite , ses yeux seront arrivés
 au point de distinguer ce magique spec-
 tacle sur lequel il avoit discoursu ? Lu-
 cinde en étoit à ce point , elle ne con-

noissoit la liberté, la raison, l'amour, que par oui-dire.

Elle se résout donc à faire un heureux ; mais un point l'embarrassoit : il s'étoit absolument tu sur sa figure, & il est si ordinaire aux gens laids de parler raison ! Lucinde sentoît que la sienne ne lui permettroit jamais d'être heureuse avec un mari repoussant ; elle écrivit cette lettre.

» Puisque je suis obligée de choisir ,
 » je dirai avec la franchise exigée , que
 » le premier m'a plu , le second m'a
 » ému , le troisième m'a persuadée :
 » j'agréé donc les démarches qu'il
 » pourra faire auprès de mes parens. «
 Elle eut cependant la force d'ajouter
 ce correctif : » Je désire que sa figure
 » puisse arrêter sur lui mes yeux avec
 » complaisance «. Et puis ensuite : » Je
 » ferai de Jeudi en huit au Bal de l'O-
 » péra. «

Jusqu'à ce jour elle fut souvent avec

sa mere chez une ancienne amie, où certain jeune homme, parent de la maison, se rendoit régulièrement toutes les fois que Lucinde y soupoit. Elle a déjà remarqué qu'il est aimable, mais sans trop y réfléchir : elle attribuoit ses soins à la galanterie ordinaire d'un jeune homme ; cependant son esprit, sa douceur, sa figure avoient fait naître dans son ame quelque bienveillance pour lui : de ce sentiment à l'amour il n'y a guere qu'un pas ; il ne manque plus qu'une occasion.

Ce soir même, Lucinde crut voir d'Olban plus triste qu'à l'ordinaire. Ah ! dit-elle, d'Olban est un des prétendans ; d'Olban est exclus ; & son cœur lui reproche d'avoir prononcé sans connoître. Le lendemain elle doit le revoir ; elle se promet de lui arracher son secret : enfin, ce lendemain arrive. Alors timide, elle n'ose satisfaire sa curiosité. Bientôt la conver-

fation générale fait briller les belles qualités du Comte d'Olban. Lucinde commence à se persuader qu'il est dans la confidence de ses trois amans & des lettres qu'il en a reçues. Le ton de mélancolie avec lequel il s'exprime l'assure encore plus, qu'il n'étoit pas en sa faveur; & en vérité Lucinde en étoit fâchée: cette crainte tourmente le cœur de Lucinde jusqu'au jour du Bal. Un masque se présente pour celui dont elle a daigné approuver les vœux, c'étoit d'Olban accompagné d'un inconnu à qui elle avoit promis, & c'étoit à cet inconnu, qu'il falloit sacrifier d'Olban. Elle avoit bien quelques ressources dans l'heureux *Si* qu'elle avoit placé en *Post-Scriptum* de sa lettre; mais ce que le masque laissoit voir ne lui donnoit aucune espérance.

» Si vous étiez (dit-elle avant qu'il
 » pût réclamer ses droits) exclus par
 » votre figure, vous ne vous seriez pas

» présenté ; mais , quoi ! vous l'êtes
 » par votre ame & votre raison , si
 » elles sont telles que vous me les avez
 » peintes «. Il parut accablé. » Ecou-
 » tez , dit-elle , & jugez-moi. Lorsque
 » je vous ai répondu , j'aimois déjà , &
 » je ne m'en doutois pas ; je n'étois
 » déjà plus libre , & je croyois l'être
 » encore ; je ne l'ai appris que par le
 » désir de retrouver en vous celui que
 » j'aime , & par la crainte dont je suis
 » agitée de ne pas l'y rencontrer. Son
 » esprit est celui de votre aimable ami
 » qui m'a écrit le premier ; son cœur
 » a toute la sensibilité que le second
 » annonçoit dans sa lettre ; sa raison
 » est égale à la vôtre : une longue con-
 » noissance m'avoit bien instruite qu'il
 » avoit toutes ces qualités , mais un
 » seul instant m'a fait connoître com-
 » bien elles m'avoient touchée. Ah !
 » s'il étoit possible que vous fussiez....
 » Mais, quelle chimere ! je ne puis plus

» aimer que lui , je ne puis plus aimer
» que d'Olban.... « Le masque à ce nom
paroît transporté. Quoi , dit-il , ferois-
je assez heureux !.... A sa voix qui n'é-
toit plus contrefaite , à son exclama-
tion, elle reconnut celui qu'elle aimoit,
pour celui qui avoit eu l'adresse de
faire tomber sur lui le choix. Elle en
devine davantage , elle découvre sa
supercherie : Ah ! dit-elle , d'Olban,
les trois prétendans ne sont plus un
mystere pour moi ; je choisis le pre-
mier , le deuxieme , le troisieme , le
spirituel , le tendre , le raisonnable ,
car c'est vous que je choisis ; vous avez
su trois fois me plaire. D'Olban con-
noissoit les femmes ; il faut les atta-
quer de plus d'une maniere. Ayez donc,
même avec de bonnes vues , toutes
les qualités , lorsque vous voulez trai-
ter avec elles : vous rencontrerez , à
coup sûr , celle qui doit vous faire ai-
mer. Le moyen est infailible.

L'EXEMPLE INUTILE,
ou
LES AMOURS INVRAISEMBLABLES,
ANECDOTE.

IL est bon d'offrir aux hommes des exemples d'amour & de fidélité : ils ne sont guere suivis , mais ils amusent , ils intéressent un moment les Lecteurs ; & si ces récits-là sont infructueux , on les lit au moins sans danger. Je ne m'attends pas à voir mon héroïne trouver beaucoup d'imitateurs ; mais en la faisant connoître , je suis sûr de la faire estimer , admirer même ; & si la tendre Suzette (c'est ainsi qu'on l'appelle) ne devient pas le modele des amans , elle obtiendra d'eux au moins le tribut d'hommages qui lui est dû.

Dans une petite ville de Province,

vivoit , & vit encore (car mon histoire est très-récente) une jeune enfant dont le portrait seroit difficile à faire ; elle ne ressembloit à personne. Je ne jetterai pas ici à pleines mains les lis & les roses (toutes les héroïnes en sont pourvues) ; je dirai seulement qu'elle étoit jolie comme on ne l'est guere , & qu'elle savoit aimer comme on n'aimera jamais. Mais tout son bien étoit dans sa beauté , & sa noblesse dans son cœur ; je veux dire qu'elle étoit sans fortune & sans naissance. Par bonheur elle n'y avoit jamais songé : les grandes Dames envioient la beauté de Suzette , & Suzette n'envia jamais leur fortune ni leur rang. Quant à son caractère , c'étoit de ces naturels aussi rares que précieux qui pourroient se passer de l'éducation. Ses parens avoient toujours été pauvres ; elle étoit alors orpheline , & l'on peut dire qu'elle avoit toutes les vertus , ou du moins

toutes les qualités du cœur , sans qu'on eût pris soin de lui en inspirer aucune. On ne lui avoit jamais dit , elle n'avoit jamais songé qu'on doit secourir les malheureux , & elle ne manquoit jamais de le faire , même à ses dépens ; elle n'avoit pas besoin de réfléchir , pour être bonne : la bienfaisance n'étoit pas chez elle un principe , mais un sentiment. Jolie comme elle étoit , elle ne manqua point d'adorateurs ; la séduction tendit autour d'elle tous ses filets : mais étant née sans ambition & sans coquetterie , la séduction n'arrivoit pas jusqu'à son cœur ; elle n'avoit pas même besoin de combattre , pour triompher. Sa vertu n'avoit pour principe ni le désir de la gloire , ni même la crainte de la honte ; elle n'étoit pas défendue par son esprit , mais par son cœur , qui avoit besoin d'être vertueux comme on a besoin de respirer pour vivre. En un mot , son innocence étoit

pour elle comme un bien physique , & elle n'auroit pas plus consenti à la perdre qu'on ne consent à être malade , à être malheureux. Elle remplissoit tous les devoirs de l'amitié sans les regarder comme des devoirs , & elle se faisoit aimer de toutes les femmes comme si elle n'eût pas été jolie. Loin que la sagesse de sa conduite lui donnât l'austérité d'un censeur , elle étoit indulgente jusqu'à l'excès ; elle plaignoit les fautes comme les malheurs ; elle pardonnoit tout , & ne se permettoit rien. Ce portrait-là n'est pas celui de tout le monde ; mais , comme je l'ai déjà dit, Suzette ne ressembloit à personne.

On ne tarda pas à s'appercevoir que s'il étoit difficile de la voir sans la désirer , il étoit au moins aussi difficile de la séduire ; & l'on finit par renoncer à un projet qui passoit pour extravagant. Cette conquête qui avoit lassé les prétentions des Riches & des Grands ,

ne devoit coûter qu'un moment & un coup - d'œil à un jeune homme sans naissance & sans fortune comme Suzette. Charles (c'est ainsi qu'on le nomme) étoit destiné à enflammer ce jeune cœur si bien fait pour l'amour. Suzette l'aima dès qu'elle le vit , & il est inutile de dire qu'elle s'en fit aimer. Il la trouva aussi jolie que s'il eût été un grand Seigneur ; & ses yeux , pour le dire , étoient plus éloquens auprès de Suzette , que de brillantes promesses & les plus riches présens. Elle n'avoit point cette coquetterie qui retarde un aveu , pour y donner plus de prix ; ses regards , sa bouche même , tout annonça bientôt à Charles qu'il étoit aimé. Comme elle ne s'étoit pas fait un mérite de rejeter de magnifiques propositions , elle ne se fit pas un devoir de cacher un amour innocent. Mais la sympathie de deux cœurs ne suffit pas pour faire des heureux , il

faut accorder des parens , concilier plusieurs intérêts. Si l'amour méprise la fortune , la fortune s'en venge bien : notre orpheline , comme je l'ai dit , étoit pauvre ; elle vivoit du produit de son travail. Les parens du jeune homme n'étoient pas riches ; néanmoins , soit par un orgueil déplacé , soit qu'ils craignissent qu'un tel hymen ne fût obstacle à la fortune de leur fils , soit par quelque autre raison , ils refusèrent constamment de les unir. On défendit à Charles de voir sa chère Suzette ; c'étoit lui ordonner de l'aimer davantage. Les deux amans ne cessèrent point de se voir , mais ils se virent plus secrètement , & avec plus de précaution. Une aventure qui survint alors , auroit suffi pour unir leurs cœurs , quand l'amour n'en auroit pas pris le soin auparavant.

Les armes de notre jeune Roi qui semble avoir soumis la fortune à ses

vertus , venoient de remporter un avantage sur l'ennemi. Tous les cœurs François étoient pénétrés de la joie la plus vive , & ceux dont la richesse favorisoit les vœux , la manifestoient par des fêtes publiques. L'un des principaux de la Ville avoit voulu se signaler par un bal & de brillantes illuminations ; & il avoit établi la scène dans son château , qui n'étoit séparé de la Ville que par une rivière qui en baigne les murs. Quelque motif étranger sans doute à la curiosité , y appela Suzette. Tout s'y passa comme on l'avoit désiré. Il y eut de l'affluence sans confusion ; aucun désastre n'empoisonna les plaisirs , & ne fit succéder le repentir à la joie publique.

Au retour , Suzette s'étant remise dans le bateau qui l'avoit menée à la fête , alloit être rendue sur le rivage , lorsqu'une de ses compagnes , en jouant tout près de l'eau , s'y laissa tomber.

Suzette , qui vit la moitié de son corps hors du bateau , s'élança promptement vers elle pour la retenir ; mais se trouvant entraînée elle-même , elles furent précipitées l'une & l'autre dans les flots. Tout l'équipage jette alors un cri de terreur , & l'on appelle du secours. Charles qui par hasard promenoit dans ce moment sur le rivage sa tristesse & sa rêverie , entend ce cri , & à la faveur de la lune qui l'éclairait assez pour laisser voir , pas assez pour faire reconnoître les deux malheureuses victimes que les flots avoient englouties , s'y précipite aussi-tôt pour les sauver. Dans le même moment un autre jeune homme , qui étoit dans le bateau avec elles , s'y jette aussi. Ils furent heureux l'un & l'autre. La compagnie de Suzette fut sauvée par le jeune homme inconnu ; & Charles , qui par hasard , ou par un mouvement involontaire de son cœur , s'étoit attaché

à Suzette sans la reconnoître, eut le bonheur de la ramener sur la rive. On accourut alors avec des flambeaux pour lui porter les secours nécessaires. Que devint Charles, quand, s'étant mêlé à ceux qui la secouroient, il reconnut sa chère Suzette ? La surprise, la joie, la crainte, toutes les passions à la fois s'emparèrent de son ame, & il n'eut que la force de s'écrier : Suzette ! Suzette en même temps rendue à la vie ouvre les yeux ; & son amant est le premier objet qu'elle apperçoit. Ah ! Dieu ! s'écria-t-elle avec joie, mais d'une voix foible : c'est lui ! Oui, c'est moi, c'est moi, lui répond Charles, en se jetant dans ses bras ! c'est moi qui t'ai sauvé la vie sans te connoître. Tous les spectateurs attendris demeurèrent muets de surprise ; & il seroit difficile d'exprimer ce qui se passoit alors dans le cœur de Charles. Oh ! comme il bénit

le hasard qui l'a conduit si heureusement au bord de la rivière ! comme il s'applaudit de s'être élancé dans les flots ! & en effet jamais acte d'humanité n'eut une plus douce récompense. Sa joie , en reconnoissant Suzette , venoit de s'accroître au centuple. Il avoit cru d'abord n'être qu'humain ; il avoit cru ne sauver qu'une femme , & il avoit sauvé sa maîtresse. Ce seroit insulter aux cœurs sensibles , que d'essayer de leur faire sentir cette différence. Mais comme l'amour est toujours inquiet , & que sa délicatesse est excessive , Charles est fâché de n'avoir pas plutôt reconnu Suzette. L'amour eût augmenté sa force avec son zèle ; il l'eût sauvée plus promptement ; Suzette eût moins souffert. Cette idée lui donne des scrupules qui empoisonnent presque son bonheur : ses bras , en s'attachant à elle , ont pu ne pas ménager assez sa foiblesse , il a pu la blesser en l'entraînant,

Pentraînant. Il se reproche comme un crime d'avoir tenu sa maîtresse dans ses bras sans la deviner , sans que son cœur lui ait dit : C'est elle.

Cependant de prompts secours , & sur-tout la vue de son amant , avoient rendu la vie & la force à Suzette ; on la ramena chez elle , & Charles ne la quitta qu'avec plus de regrets. Il sembloit , pour le coup , que Suzette dût lui appartenir incontestablement. En racontant à ses parens son aventure , il ne manqua point de l'interpréter comme un don que le Ciel lui avoit fait de Suzette ; n'étoit-ce pas par un miracle évident qu'il s'étoit trouvé là à point nommé pour lui sauver la vie ? Charles à ces raisons joignit les supplications les plus touchantes. Ses parens qui ne voyoient qu'un heureux hasard dans cette aventure , ne se crurent pas obligés de changer d'avis pour cela. Ils lui dirent que Suzette pour

avoir été noyée n'en étoit pas devenue plus riche ; & ils persisterent dans leur refus.

Quelques jours après , il vient redemander à son pere la main de Suzette avec plus d'instance & de chaleur. L'entretien fut très-vif ; le pere mit plus de dureté qu'à l'ordinaire dans son refus. Charles sortit peut-être des bornes du respect ; & son pere , dans le premier mouvement de son indignation , le chassa en lui jurant par tout ce qu'il y a de plus sacré , que jamais il ne lui accorderoit Suzette. Charles se retira ; & , guidé par un aveugle désespoir , il alla s'enrôler dans un Régiment pour lequel on recrutoit alors ; il ne vouloit que mourir , puisqu'il lui falloit renoncer à Suzette.

Charles étoit si persuadé que son malheur lui faisoit un devoir de mourir , qu'il ne sentit sa faute que par la douleur qu'en témoigna Suzette en

l'apprenant. Le désespoir de cette tendre amante fut si grand, qu'elle lui reprocha plusieurs fois de lui avoir sauvé la vie : Je ne serois plus, lui dit-elle ; je ne sentirois point la douleur de te voir partir. Il allégua, pour se justifier, le désespoir qui l'avoit égaré, l'affreux serment que son pere avoit prononcé devant lui. Mais Suzette étoit prête à le perdre, & peut-être pour toujours ; rien ne pouvoit la consoler. Elle conçut mille projets ; la plupart annonçoient le trouble de sa raison, tous prouvoient son amour.

Le pere de Charles sentit des remords d'avoir réduit son fils à cette fatale extrémité. Dans le regret cuisant qu'il avoit, il auroit consenti peut-être à lui donner enfin sa chere Suzette ; mais l'enrôlement étoit un malheur que sa fortune ne lui permettoit point de réparer. Il demanda à revoir son fils ; il le serra dans ses bras, tâcha

de le consoler , & lui témoigna le plus amer repentir ; & Charles n'eut pas la force de lui dire : Mon pere , vous m'avez mis le poignard dans le sein.

On fixa pour le départ du malheureux Charles un terme peu éloigné ; en attendant , on lui montroit plusieurs fois par jour l'exercice , ainsi qu'à d'autres nouveaux soldats qui devoient partir avec lui. Suzette se rendoit sur les lieux pour le voir. Attentive à se placer un peu à l'écart pour n'être pas remarquée , avec quel tendre intérêt elle suivoit tous ses mouvemens ! elle voyoit avec plaisir que Charles étoit le plus beau , le mieux fait de tous ses camarades ; mais combien ce plaisir étoit empoisonné par cette cruelle réflexion : Il va partir ! Elle le plaignoit quelquefois de la peine que lui coûtoit cet apprentissage militaire ; si l'exercice duroit trop long-temps , Suzette , sans avoir quitté sa place , étoit plus fati-

guée que lui ; & si elle s'appercevoit qu'on le grondât , de grosses larmes couloient de ses yeux.

Arrive enfin le jour du départ. Charles avoit voulu s'épargner , ainsi qu'à Suzette , le déchirement d'un si cruel adieu. Il écrivit une lettre de congé , choisit quelqu'un pour la remettre à sa chere Suzette ; mais au moment de la donner lui-même , tout son courage parut l'abandonner , & il jugea qu'il étoit encore moins douloureux pour deux amans de se dire adieu , que de partir sans se voir. Il n'en jugea plus ainsi quand il eut dit à Suzette : Il faut nous quitter. Les tendres reproches qu'elle lui adressa , ses larmes , son désespoir , lui firent souffrir mille morts ; il se repentoit d'avoir voulu la voir , & cependant il ne pouvoit s'arracher de ses bras. Mais le moment du départ approchoit ; un retard étoit dangereux pour Charles : il fallut se séparer.

Suzette , les yeux baignés de larmes , le suivit long - temps du geste & du regard. Charles n'avoit presque plus la force de faire un pas dès qu'il s'étoit retourné pour la voir , & il se retournoit sans cesse. Mais ce n'étoit pas assez pour la tendre Suzette. Quand elle eut perdu de vue son amant , elle s'élança sur ses traces pour le suivre , au moins de loin , aussi long - temps qu'elle le pourroit. Que dis - je ? ce n'étoit pas là un projet qu'elle eût formé ; elle étoit comme entraînée sur ses pas par une force irrésistible. Arrivée sur le grand chemin que Charles avoit pris , malgré la foiblesse de son sexe & de son âge , elle le suivoit toujours , sans avoir d'autre projet que de le suivre. Elle le voyoit ou croyoit le voir au milieu de la troupe , qui étoit déjà loin , & qui marchoit assez vite ; cette illusion trompa quelques instans ses ennuis. Enfin , toute en sueur ,

épuisée, hors d'haleine, elle continua à marcher, jusqu'à ce que la fatigue la fit tomber presque mourante au pied d'un arbre. Elle y resta long - temps sans avoir la force de se relever ; & quand elle se sentit le courage d'aller, elle regagna tristement la maison, ne voyant, n'entendant plus rien, la poitrine gonflée & les yeux secs ; la douleur sembloit avoir tari la source de ses larmes.

Voilà donc la pauvre Suzette livrée à elle - même, seule au monde ! Elle ressembloit dans la Ville où elle étoit née, à un voyageur égaré la nuit dans une forêt. La douleur auroit tranché bientôt ses jours, si l'espérance, cette enchanteresse du monde, n'avoit suspendu le coup mortel. Dès que l'espérance eut parlé au cœur de Suzette, elle y fit entrer le courage. Suzette, au lieu de succomber à ses maux, résolut de les terminer ; & elle conçut un

projet digne de son cœur. J'ai dit qu'elle vivoit du produit de son métier : elle retrancha sur ses vêtemens & sa nourriture ; & doublant son travail , elle se mit à amasser de quoi dégager son amant. Le jour entier & les trois quarts de la nuit , elle promenoit sans cesse une aiguille meurtrière qui piquoit ses doigts délicats. Le peu d'instans qu'elle donnoit au sommeil & à ses repas , lui sembloient un vol fait à son amant. Le seul délassement qu'elle se permît , c'étoit de lire les lettres que Charles lui écrivoit , & qui ranimoient son courage. Elle n'avoit pas voulu l'instruire d'un projet qu'elle n'avoit pas formé pour acquérir des droits à sa reconnoissance : elle lui donnoit son temps & son travail , parce qu'elle croyoit lui appartenir toute entière. C'est ainsi qu'elle passa plus d'une année ; & par un effort incroyable de travail & d'économie , elle parvint à

ramasser la somme dont elle avoit besoin.

Quand elle se crut sûre d'avoir sa somme complete (& elle avoit pris sur cela des informations), elle la mit dans son tablier, courut chez le Capitaine de Charles, & lui jetant tout son argent à ses pieds, lui redemanda son amant. Le Capitaine, attendri par tant d'amour & de naïveté, expédia sur le champ le congé, & mouilla de ses larmes la lettre qu'il écrivit. On se figure bien la joie que sentit Charles à cette nouvelle. Il eut bientôt terminé les apprêts de son voyage; les adieux qu'il fit au Régiment ne furent pas longs; & il ne s'amusa guère en route. Précipitons son arrivée, qui doit faire d'autant plus de plaisir à tous deux, que la fortune sembloit avoir cessé de les persécuter. Le Capitaine, après avoir délivré le congé, s'étoit rendu chez le pere de Charles, pour

lui raconter cette aventure , & pour l'engager à ne plus tyranniser d'aussi tendres amans; & sur cela le pere ayant mandé Suzette , lui avoit fait beaucoup de caresses.

Suzette , à qui Charles avoit annoncé son arrivée , voulut aller au-devant de lui : elle reprit la route où elle s'étoit traînée autrefois avec tant de douleur. Mais que son cœur aujourd'hui est bien autrement agité ! Fût-elle maintenant six fois plus de chemin qu'elle n'en avoit fait la première fois , elle seroit bien moins fatiguée. Elle l'apperçut enfin ; & Dieu fait s'ils volèrent dans les bras l'un de l'autre. Charles ne la remercia point , quoique son Capitaine l'eût informé de tout ; la joie , la reconnaissance lui avoient ôté l'usage de la voix. Suzette au contraire avoit de trop bonnes nouvelles à lui conter , pour se taire long-temps : Mon ami , lui dit-elle , j'ai vu ton pere chez lui.....

& c'étoit par son ordre ; il m'a caressée..... il m'aime..... nous serons heureux.

Il seroit difficile en effet de trouver un couple plus fortuné. Charles est libre , & sa liberté est un bienfait de sa maîtresse : Suzette a retrouvé tout ce qu'elle aime au monde , l'homme à qui elle doit le jour qu'elle respire ; & la seule personne qui pouvoit s'opposer à leur bonheur , le pere de Charles , vient de leur rendre son amitié. Leur bonheur est trop parfait , il ne sauroit être durable.

A peine sont-ils entrés dans la Ville , qu'on leur apprend que le pere de Charles vient de mourir subitement. Ce malheur est encore plus effrayant qu'on n'imagine ; car les droits de ce pere , qui étoit prêt à les unir , ont passé dans les mains d'un tuteur qui a déjà déclaré qu'il n'approuvera jamais cet hyménée. Cette nouvelle fut un

coup de foudre pour eux, & ils n'avoient jamais été aussi malheureux que dans ce moment funeste ; ils étoient d'autant plus à plaindre, qu'ils passaient presque en un moment du faîte du bonheur au comble de l'infortune.

C'est ainsi que le sort sembloit se complaire à frapper de coups imprévus les plus tendres amans. Suzette, malgré tout son courage, ne peut plus supporter ce dernier malheur ; sa santé, qui avoit résisté à plus d'une année d'un travail excessif, succombe au chagrin de perdre de nouveau son amant ; dans peu de jours on désespéra de sa vie. Tous ceux qui étoient instruits de cette histoire, versèrent des larmes sur ces deux infortunés. Mais la douleur qu'on en ressentit fut suspendue par une heureuse nouvelle qui vient de combler de joie toute la France : on apprit que le Ciel avoit rempli nos vœux par la Naissance d'un

DAUPHIN ; & toutes les Villes s'empresèrent de témoigner leur sensibilité par des fêtes & par des actes de bienfaisance. Celle où Suzette étoit née , voulut marier un nombre de jeunes filles , & on l'inscrivit sur la liste. Comme on connoissoit la cause de sa maladie , on s'imagina que l'offre de la marier à Charles pourroit bien en devenir le remede. Par le moyen de la dot qu'on lui donna , peut-être même par de justes menaces , on fit consentir le tuteur ; & la démarche eut un plein succès ; car cette nouvelle rendit en peu de jours à Suzette sa premiere santé.

Nos deux amans furent mariés. La publicité de leurs amours , leur constance , leurs malheurs , tout ajoutoit un nouvel intérêt à cet hyménée intéressant par lui-même. Toute la Ville les accompagna au pied des Autels , comme on auroit suivi un Triompha-

teur. Charles & Suzette n'en étoient ni plus fiers , ni plus embarrassés ; ils ne voyoient plus qu'eux-mêmes ; ils n'étoient occupés que de leur bonheur. Après la cérémonie , le Peuple les suivit jusque dans leur maison , comme il les avoit accompagnés à l'Eglise. L'ancien Capitaine de Charles joignit à la dot de Suzette , la somme qui avoit servi à dégager son amant. Oh ! comme ces heureux époux bénirent cette Naissance fortunée qui a comblé les vœux de tout un Peuple ! Comme ils célébrèrent les vertus d'un jeune ROI , qui ne fait qu'exercer ou inspirer la bienfaisance ! Suzette se repentit presque de lui avoir dérobé un Soldat , en dégageant son époux : mais celui-ci fit vœu de consacrer à son service un de ses fils.



ON NE S'Y RECONNOÎTRA PAS,

C O N T E.

MADAME d'Elmon avoit fait autrefois les plus brillantes conquêtes : elle avoit été coquette & jolie. La coquetterie & la beauté logent souvent ensemble , mais la coquetterie est toujours la dernière à s'en aller. La beauté de Madame d'Elmon n'existoit plus que dans la mémoire des hommes. Je me trompe , elle existoit encore dans son imagination. C'est-là son dernier asile ; & , pour le bonheur du sexe , elle y habite encore long - temps après avoir disparu à nos regards. Madame d'Elmon conservoit toujours les mêmes prétentions ; elle ne comptoit pas avec le temps ; & si elle recevoit moins d'hommages , elle en concluoit que les hommes étoient moins galans.

Madame d'Elmon avoit une fille. A la coquetterie près, Cécile étoit alors ce que sa mere avoit été autrefois. Son âge (elle commençoit sa quinzieme année) étoit le moindre de ses agrémens. Son teint eût été plus blanc qu'un lis, si l'incarnat & la rose ne s'y fussent mêlés pour l'embellir & en ranimer l'éclat. De longues paupieres noires s'élevoient ou s'abaissoient mollement sur deux grands yeux bleus qui peignoient l'amour, & l'inspiroient encore mieux. Tous ses traits étoient aussi piquans que réguliers; en un mot, elle étoit belle, sans cesser d'être jolie.

Cécile, en quittant le Couvent pour entrer dans le monde, ne songeoit point à l'amour; elle ne songea plus qu'à cela, quand elle eut vu d'Erviley. D'Erviley ne lui avoit point dit, Je vous aime; mais il l'avoit si bien regardée! mais ses yeux avoient si bien trahi le secret de son cœur! ils se voyoient souvent; ils se trouvoient

même quelquefois seuls. Cependant ils ne s'étoient point avoué leur amour , ou du moins ils n'en avoient pas encore parlé. D'Erviley , plus tendre que galant , n'étoit rien moins qu'audacieux. Il avoit assez de beauté & de mérite pour espérer , il avoit trop d'amour pour ne pas craindre. L'amour est naturellement timide , & cette timidité peut-être ne nuiroit point aux amans , s'il ne falloit que plaire à ce qu'on aime ; mais il faut plaire aussi à des parens , dont l'oreille n'est pas toujours ouverte à la séduction. A la fin d'Erviley , bien sûr du cœur de sa maîtresse , chercha à gagner Madame d'Elmon. Il devint fort assidu auprès d'elle ; les soins , les prévenances , rien ne fut négligé. Il réussit même sur un point au-delà de ses espérances. Madame d'Elmon ne tarda pas à remarquer les soins du jeune homme , mais elle fut mal les interpréter. Comme en public , il ne s'abandonnoit pas aux

mouvemens de son amour pour Cécile , & qu'il ne s'occupoit que de plaire à Madame d'Elmon, Madame d'Elmon le regarda bientôt comme un nouveau captif que l'amour venoit de lui donner. En pareil cas, une femme d'esprit est toujours dupe même d'un fot. Elle aura vu un fat tromper toutes les femmes , en feignant d'en être amoureux ; elle aura ri plus d'une fois de leur crédulité ; que ce même fat vienne lui dire aussi Je vous aime, elle le croira.

Madame d'Elmon le crut , sans que d'Erviley eût pris soin de le lui dire. Il s'apperçut de la méprise ; & il jugea qu'il étoit également dangereux pour son amour , de la laisser dans l'erreur ou de la défabufer. Dans cette perplexité , il s'ouvrit à un ami de la maison qu'on appeloit M. d'Emicourt. Ce M. d'Emicourt étoit un honnête homme , mais un peu original. Il avoit une fortune assez considérable qui lui donnoit la tranquillité de l'esprit , comme

sa bonne conduite lui assuroit la paix du cœur. Il joignoit à un enjouement naturel, une franchise qui ne se renfermoit pas toujours rigoureusement dans les bornes de la politesse. Il promit à d'Erviley de parler à Madame d'Elmon; & il tint parole. Madame d'Elmon répondit à M. d'Emicourt qu'il étoit mal instruit, & que d'Erviley n'étoit pas amoureux de sa fille. En un mot, elle finit par lui avouer modestement que c'étoit elle-même qui, sans y songer, avoit enflammé ce jeune cœur. M. d'Emicourt lui dit franchement qu'elle se trompoit; mais il trouva son amour-propre si difficile à désabuser, qu'il se mit dans une colère qui égaya la conversation. Je vais en rapporter ici quelques traits, parce qu'ils serviront à faire connoître le caractère de Madame d'Elmon, & que c'est-là l'unique but de cette histoire. Ceux qui accuseront le Peintre d'avoir chargé le portrait, n'auront pas vu

l'original qui , entre nous , ne manque pas de copies dans le monde. Morbleu, s'écria M. d'Emicourt en colère, sur quoi fondez-vous cette idée-là ? Que voulez-vous qu'il aime en vous ? Le souvenir de vos attraits ? Cette apostrophe étoit un peu vive. Madame d'Elmon voulut bien ne pas se fâcher , & lui prouver qu'il n'étoit qu'un sot. Elle lui permit de détailler les traits de son visage , d'en faire la critique , & de lui dire ce qu'il trouvoit de mal en elle. Par exemple , mes yeux , dit-elle ? — Vos yeux ? ils sont grands , mais sans aucune expression. — Ah ! Ciel ! que dites-vous là , Monsieur d'Emicourt ? Le Comte d'Ermine , ce Paris de toutes les Déeses , disoit à qui vouloit l'entendre , qu'il n'avoit jamais vu deux yeux aussi expressifs que les miens. — Votre nez ? vous conviendrez.... — Ah ! n'en dites point de mal. Il avoit inspiré à M. de Marbeuf une chanson qui fit beaucoup de bruit.

Et ma bouche ? — Oh ! pour celui-là ! — Hé bien , vous voilà encore ! ce même M. de Marbeuf , qui faisoit des vers comme un Ange , m'avoit dit, dans un bouquet, que l'Amour avoit collé sur mes levres des feuilles de rose. — Fort bien. Allez-vous aussi vanter la finesse de votre taille ? — Ah ! M. d'Emicourt ! en vérité je ne vous conçois pas : on ne parloit dans le monde que de ma taille de Nymphé.

C'est ainsi que Madame d'Elmon prétendoit prouver l'existence du présent par celle du passé ; c'est ainsi qu'elle croyoit démontrer qu'elle étoit belle, en faisant voir qu'elle l'avoit été. Bien des personnes qui riront de sa logique , raisonnent souvent de la même manière. Quoi qu'il en soit , M. d'Emicourt se fâcha beaucoup ; il parla des deux amans , & finit par dire à Madame d'Elmon , que d'Erviley l'avoit chargé de lui demander sa fille , & qu'elle n'avoit pas le sens commun , si

elle la lui refusoit. Ce furent là ses adieux, & il s'en alla.

Madame d'Elmon appela sa fille, la gronda, lui dit qu'elle étoit une sotte d'avoir pris de l'amour pour un jeune étourdi qui peut-être n'en avoit point pour elle. Elle ajouta que ces jeunes têtes ne manquoient jamais d'en conter à tout le monde. Bien folle, ajouta-t-elle, qui s'imagine être aimée d'eux ! On en est bientôt désabusé. On croit les tenir, ils sont à cent lieues de là. Enfin elle défendit à sa fille d'aimer d'Erviley.

Mais M. d'Émicourt n'abandonna point nos deux amans, & il résolut de les rendre heureux à quelque prix que ce fût. D'ailleurs il étoit piqué contre Madame d'Elmon, & il ne fut pas fâché de s'en venger un peu. Il prit un parti qui surprendra sans doute ; il lui fit une cour assidue, qui fut bientôt suivie d'une déclaration d'amour. Mais, dira-t-on, sans doute après l'exa-

men critique qu'il avoit fait des charmes de Madame d'Elmon, il n'avoit pas la prétention de lui persuader qu'il en étoit amoureux. Il en avoit la prétention, l'espoir, j'ai presque dit, la certitude. M. d'Emicourt connoissoit les femmes, Madame d'Elmon surtout. Il ne brusqua point sa déclaration; il y mit quelques préliminaires habilement gradués. Il fut d'abord poli, car on a vu qu'il ne l'étoit pas toujours; ensuite il rendit quelques soins; puis il fut empressé, même tendre; enfin il en vint aux grands mots, & il lui dit qu'il l'adoroit. Ce mot devoit être entendu avec indignation; Madame d'Elmon auroit dû ne répondre à M. d'Emicourt qu'en le consignait à sa porte; ou bien elle auroit dû lui dire: Vous êtes un impertinent! Après la maniere brutale dont vous avez traité mes charmes, vous avez le front de me parler d'amour! vous osez joindre

l'ironie à l'insolence ! Quand vous m'avez taxée de laideur , vous espérez donc encore me convaincre de bêtise , en me faisant croire à votre amour ! Allez , je ne vous dois que de l'indignation ou du mépris. Hé bien , Madame d'Elmon ne fit rien , ne dit rien de tout cela. Plutôt que de soupçonner la sincérité de cette déclaration , elle aima mieux croire que le cœur de M. d'Emicourt étoit changé. Ce miracle lui parut plus vraisemblable que le projet de la tromper ; enfin elle ne vit plus dans cet événement qu'une vengeance complete de sa beauté méprisée.

Quand une fois M. d'Emicourt eut persuadé qu'il étoit amoureux , Madame d'Elmon ne tarda pas à le devenir elle-même. L'intrigue fut filée pendant quelques jours ; & à la fin , il fut question de mariage. C'est-là ce qu'attendoit M. d'Emicourt. Ma-
dame ,

dame , lui dit - il , c'est bien un mariage que je prétends faire : je n'ai pas d'autre ambition ; mais je veux vous épargner des reproches à vous-même. On vous blâmeroit de vous marier , quand vous avez défendu à votre fille d'en faire autant. Il faut commencer par la pourvoir , & j'exige que vous la donniez à d'Erviley. Faisons leur noce ; quelques jours après , nous ferons la nôtre. Cette proposition-là n'étoit nullement du goût de Madame d'Elmon. Comment choisir pour gendre un homme qui avoit eu l'insolence de ne pas la préférer à sa fille ? Elle fut tentée d'abord de refuser , & d'user pour cela de l'empire que sa beauté lui donnoit sur les volontés de M. d'Emicourt. Mais enfin la raison , pour la première fois , fit taire son amour-propre : après avoir épuisé les objections , elle accepta le marché ; & d'Erviley obtint la main de Cécile.

Cela fait , Madame d'Elmon avertit M. d'Emicourt que quelques jours s'étoient passés. Mais celui-ci , qui n'avoit plus rien à obtenir d'elle , lui dit : Madame , j'ai fait de nouvelles réflexions. Vous êtes toujours jolie ; moi , je commence à vieillir , & je me sens du penchant à devenir jaloux. Je vous avoue que les éloges du Comte d'Hermine , la chanson sur le nez , les feuilles de rose , & la taille de Nympe , m'alarment trop. Puis , revenant sur ses pas après lui avoir dit adieu : Madame d'Elmon , ajouta-t-il , vous avez traité de folle votre fille , pour avoir cru à l'amour de d'Erviley , & vous avez cru au mien , après que je vous avois dit mon sentiment sur votre beauté ; c'est à vous de vous donner la qualification qu'il vous plaira. A ces mots , il s'en alla. C'est ainsi que les injustes prétentions furent punies , & que l'amour fut récompensé.

LE MAL-ENTENDU,

ANECDOTE.

SAINT-ALME avoit reçu une éducation conforme à la fortune de ses parens, qui s'étoient enrichis dans le commerce. Son cœur étoit honnête & sensible. Il avoit de la figure & de l'esprit ; mais par malheur l'esprit qui influe sur nos jugemens ne décide guere notre conduite. Bien voir, n'est pas toujours une raison pour bien agir : il y a des gens, en un mot, qu'il faut consulter souvent & ne jamais imiter. Saint-Alme ne fit pourtant pas beaucoup de sottises ; en cela il fut plus heureux que sage. Il avoit reçu de la nature une imagination bien propre à l'égarer : & il avoit besoin de bonheur pour n'en être pas la victime.

Les parens de Saint-Alme, impa-

tiens de le marier, jeterent les yeux sur la fille d'un ancien ami, M. de Malville, qui fut enchanté de cette proposition. Les deux familles furent bientôt d'accord. Mais Saint-Alme qui avoit sans doute lu des romans, conçut un projet qui parut étrange, & qu'on n'osa pourtant pas contrarier. Il demanda à partir pour aller chercher, de leur part, la Demoiselle, sans se faire connoître, & sous le nom d'un ami de la famille. Il vouloit sonder ses dispositions avant le mariage; & il fut reçu par les parens de Pulchérie (c'est le nom de la jeune personne) non pas comme Saint-Alme, mais comme l'ami de leur gendre. Il se faisoit appeler Pyrante, c'étoit le nom d'un véritable ami qu'il avoit. Celui-ci paria que Saint-Alme ne feroit pas longtemps sans se faire connoître; & Saint-Alme se promit bien de gagner le pari; on verra qu'il auroit mieux fait de se décider à le perdre sur le champ.

Il fut enchanté de Pulchérie en la voyant. C'étoit une brune des plus piquantes; elle étoit jolie, plus intéressante encore par sa physionomie que par sa figure : ses grands yeux noirs étoient propres à exprimer l'amour, & son cœur étoit bien fait pour le sentir. Elle étoit capable, en un mot, d'inspirer & d'éprouver une violente passion. Saint-Alme qui la trouva bien, s'efforça de lui paroître aimable. Il n'auroit pu faire parler l'amour sans renoncer en même-temps au rôle qu'il avoit pris. Il ne pouvoit tout à la fois se déclarer l'amant de Pulchérie & l'ami de l'époux. Mais il pouvoit donner des soins à la maîtresse d'un ami, & il n'oublia rien pour laisser voir tous les avantages qu'il avoit reçus de la nature. On avoit décidé que Pulchérie partiroit avec son frere pour aller trouver son époux, & que le faux Pyrante les accompagneroit. Comme

Pulchérie n'avoit aucune inclination , elle avoit donné les mains à ce mariage , que sa famille désiroit passionnément. Tandis qu'on préparoit tout pour le voyage , Saint-Alme eut occasion de la voir souvent , & de s'entretenir avec elle. Il goûta fort son esprit ; & le sien ne parut que trop aimable à Pulchérie. Elle avoit chaque jour plus de plaisir à le voir & à lui parler. Enfin le sentiment qui lui faisoit rechercher son entretien , & qu'elle avoit pris pour de l'amitié , devint bientôt un véritable amour , dont elle ne commença à s'alarmer que lorsqu'il n'étoit plus temps de le vaincre. Ce n'étoit pas sans doute un malheur pour elle d'aimer Saint-Alme , puisque c'est lui qu'elle devoit épouser ; mais , par une fatalité bien étrange , cette tendre sympathie faillit à renverser tout l'édifice de leur bonheur. Dès que Pulchérie sentit qu'elle aimoit

celui qu'elle prenoit pour Pyrante , elle craignit la douleur de passer dans les bras d'un époux qu'on n'aime point. La plus sombre tristesse vint s'emparer de son ame. Quand la pudeur lui eût permis de se déclarer , devoit-elle attendre quelque retour d'un homme honnête , scrupuleux même , qui , dans tous leurs entretiens , ne manquoit jamais de faire l'éloge de l'amitié , & qui , avec assez de raison , se vantoit d'aimer Saint-Alme comme lui-même. De son côté , Saint-Alme étoit dans une situation très-embarrassante. Il remarqua bien la tristesse de Pulchérie ; mais , loin d'en soupçonner la véritable cause , il s'imagina qu'elle avoit de la répugnance pour le mariage qu'on avoit conclu. Son imagination trop vive le rendoit enclin à la jalousie ; la jalousie expose toujours aux plus injustes soupçons , & il faut avouer que ses soupçons n'étoient que

trop confirmés par les circonstances ; plus Pulchérie voyoit approcher l'instant du départ , plus sa tristesse augmentoit. Peut-être Saint-Alme poussa-t-il l'injustice jusqu'à supposer un rival préféré. Cependant le jour du départ étant arrivé , il se mit en marche avec elle & son frere. Si la jalousie ne l'empêcha point de persister dans son projet de mariage , elle l'empêcha au moins de se faire connoître pour le moment. Vous allez voir bientôt que cette opiniâtreté lui coûta cher.

Que fera cependant Pulchérie ? Le danger est pressant. Ira-t-elle signer son malheur , celui d'un époux qu'elle n'aime point ? car ce n'est pas Saint-Alme qu'elle croit aimer. J'ai dit qu'elle étoit capable des plus fortes résolutions. Son ardente imagination s'allume ; le désespoir parle seul à son cœur ; la raison y est sans voix ; au lieu d'aller ouvrir son ame à ses parens,

elle évite une explication douloureuse, & qu'elle croit inutile; elle trompe ses guides, se dérobe un moment, & court se jeter dans un Couvent de Religieuses, situé à quelques milles de là, & dont la Supérieure étoit la propre sœur de sa mere. Avant de s'échapper, elle avoit pris le parti d'écrire une lettre à Saint-Alme lui-même. En s'en allant, elle la remit à un Payfan de l'endroit où ils étoient, & son trouble ne lui permettant pas de s'expliquer avec lui, elle le chargea seulement de la rendre à celui de ses deux compagnons qu'elle lui désigna, c'est-à-dire à Saint-Alme lui-même. En recevant cette lettre, & en lisant la suscription à *M. de Saint-Alme*, celui-ci ne fut d'abord qu'imaginer. Est-ce bien pour moi, demanda-t-il au Payfan, qui lui répondit: Pour vous-même, Monsieur. O Ciel! dit-il en lui-même, je suis découvert, & il lit ce qui suit:

« Je n'ai pas besoin d'une longue
» explication en commençant cette
» lettre ; vous savez tout , & je fais
» tout ». (Ces mots acheverent de jeter
Saint - Alme dans l'erreur. Je suis
découvert , s'écria-t-il , & il continua
en tremblant).

» C'est à vous-même que j'ose m'a-
» dresser. Une répugnance que vous
» ne m'avez point inspirée , me rend dé-
» formais impossible le mariage qu'on
» vient d'arrêter. C'est votre honnê-
» teté que je réclame ici. J'espère que
» loin de me susciter d'inutiles persé-
» cutions , vous voudrez bien aban-
» donner vous-même un projet qui
» ne pourroit servir qu'à faire deux
» malheureux à la fois. Voilà , Mon-
» sieur , le seul moyen de mériter ma
» reconnoissance , & c'est l'unique sen-
» timent qui soit désormais en mon
» pouvoir. »

Cette lettre plongea Saint-Alme

dans le plus affreux désespoir. Il demeura quelque temps muet & immobile. Il adoroit Pulchérie, & il s'en croyoit abhorré. Eh ! quoi, s'écria-t-il enfin, en versant un torrent de larmes, elle me hait ! & elle ne peut vaincre sa répugnance ! A ces mots, il courut vers le frere de Pulchérie, auquel il se fit connoître, & qui, à la lecture de cette lettre, resta comme accablé de surprise & de crainte, car il aimoit tendrement sa sœur. Tandis qu'ils courroient par-tout pour s'informer du chemin qu'elle avoit pris, le frere reçut une lettre de sa tante, c'est-à-dire, de la Supérieure du Couvent où sa sœur s'étoit réfugiée. Peut-être ne s'en-t-on pas fâché de connoître à fond cette Supérieure qui avoit beaucoup d'influence sur toute sa famille.

Elle s'étoit jetée dans un Couvent, sans avoir beaucoup de goût pour l'état monastique. Par un bonheur peu

D vj



commun, elle s'y étoit accoutumée. C'étoit un esprit des plus actifs, qui n'ayant pu briller dans le monde, avoit cherché du moins à jouer un rôle dans le cloître : elle y avoit réuffi ; & se voyant au faite des honneurs monastiques, elle avoit fini par aimer un état qu'elle n'avoit embrassé que malgré elle. Tel est souvent le cœur humain, l'amour-propre lui tient lieu d'amour. Elle fut ravie d'entendre sa niece lui demander un asile contre le mariage, & la prier de lui aider à finir sa vie dans le Couvent qu'elle gouvernoit. Elle ne manquoit pourtant ni d'esprit ni de bonne foi. Elle blâma beaucoup sa sœur & son beau-frère d'avoir voulu contraindre l'inclination de leur fille ; & par une foiblesse trop naturelle à l'esprit humain, elle se feroit permis, pour faire une Religieuse, la même violence qu'elle n'auroit pu pardonner à aucun parent pour

conclure un mariage ; son intention
Peût rassurée sur les suites. C'est ainsi
que toutes nos passions apportent avec
elles une illusion qui en prolonge la
durée , & qui semble presque les justi-
fier. Des parens qui marient leur fille
malgré elle , croient ne l'affliger un
moment , que pour la rendre heureuse
toute sa vie.

Après un moment d'entretien avec
sa niece , elle se mit à écrire , & fit
tenir à son neveu la lettre suivante :

» Mon cher Neveu ,

» Votre sœur vient de se jeter dans
» mes bras. Elle me demande un
» asile contre un mariage auquel on
» veut la forcer , & qui contrarie son
» goût insurmontable pour la retraite.
» Elle demande , & je désire comme
» elle , qu'on la laisse au moins quel-
» que temps à elle-même sans lui
» parler & même sans la voir. Le sen-

» timent qui la décide est très-respec-
» table , & elle me paroît si affligée
» de la violence qu'on vouloit lui faire,
» que lui en parler davantage, ce se-
» roit exposer même sa santé. Com-
» muniquez le plutôt possible ma let-
» tre à mon beau-frere & à ma sœur.
» Je leur manderai si ma chere niece
» persiste toujours dans sa pieuse ré-
» solution. «

Le frere de Pulchérie ne crut pas
devoir cacher cette lettre à Saint-Alme.
Après la lui avoir montrée , il partit
pour l'aller communiquer à ses parens ;
mais il pria Saint-Alme de l'attendre
au même endroit , en lui promettant de
venir le rejoindre au plutôt, ou de l'in-
struire par une lettre , de la résolution
qu'on auroit prise. Saint-Alme , pour
avoir su en quels lieux s'étoit retirée
Pulchérie , ne s'en estimoit pas plus
heureux ; il relut la lettre qu'il en
avoit reçue , & chaque mot étoit pour

lui un coup de poignard. Tantôt il y croyoit voir l'expression de la haine ; si Pulchérie avoit écrit , *une répugnance que vous ne m'avez pas inspirée* , c'étoit une formule de politesse ou d'ironie cruelle : tantôt il regardoit la lettre & la fuite même comme un châtiment dû à sa supercherie. Si j'en avois fait moi-même l'aveu , s'écrioit-il , si j'étois tombé à ses pieds , j'aurois obtenu mon pardon ; elle auroit lu dans mon cœur , & elle m'auroit fait grace , en faveur de mon amour. Il s'achemine alors vers le Couvent qui renferme ce qu'il aime. Hélas ! il n'y voit que des murs inabordables , des portes & des fenêtres grillées ; le silence , la solitude , ou des gardiens incorruptibles. Il se met à rôder tout autour sans projet , même sans espérance , toute la journée ; le soir il tombe accablé de lassitude au pied des murs ; il y passe la nuit étendu sans fermer l'œil , & ne troublant l'air

que par des soupirs qui n'étoient pas entendus. Enfin il remarque une maison dont les fenêtres avoient vue sur le jardin du Couvent. Il parvient à gagner celui qui l'habite, & il s'y introduit, espérant voir de là Pulchérie se promener au jardin. En effet elle s'y promenoit alors avec sa tante, & Saint-Alme l'apperçut par une des fenêtres de cette maison. Mais Pulchérie ne le voit pas, parce qu'elle ne regarde personne, parce qu'elle ne soupçonne pas qu'il puisse y avoir rien autour d'elle capable de l'intéresser. Saint-Alme y revient le lendemain avec une lettre; il croit n'avoir plus rien à ménager. Il saisit un moment où il la croit seule; il lance la lettre, & ajuste assez bien pour qu'elle aille tomber aux pieds de sa Maîtresse. Oh ! comme son cœur palpite dans ce moment ! A l'instant où la lettre s'échappe de ses mains, son cœur la suit comme ses yeux. Quel

plaisir quand il la voit tomber à côté de Pulchérie ! Quel transport , quelle ivresse , quand il voit Pulchérie se baisser aussi-tôt pour la ramasser ! Enfin il voit sa lettre dans les mains de sa Maîtresse. Ceux qui ont aimé , peuvent se figurer tout ce qu'il sentit alors. Tout son corps frissonnoit , & sa force étoit prête à succomber à une si forte agitation. Quelle fut sa surprise quand il vit Pulchérie tendre la main pour remettre la lettre à la Supérieure qui , dans ce moment , sortoit d'une espece de berceau ! Tenez , lui dit la jeune personne sans y regarder , vous avez peut-être laissé tomber ce papier. Il est vrai , dit la Supérieure , à tout hasard & sans y avoir regardé aussi , & elle serra la lettre pour la lire en temps & lieu. Qu'on se représente la cruelle situation de Saint-Alme , d'autant plus malheureux alors , qu'il venoit de sentir l'ivresse la plus voluptueuse. Mille

tristes idées , mille soupçons affreux viennent ajouter encore à cette horrible situation. Peut-être Pulchérie a-t-elle deviné ou reconnu sa main. Il avoit vu les gestes , les mouvemens qu'on avoit faits ; mais il n'avoit pas entendu le discours qu'on avoit tenu.

La Supérieure , qui sans être bien persuadée que la lettre lui appartînt , l'avoit toujours reçue par état ou par curiosité , ne tarda pas à quitter Pulchérie pour aller la lire à l'écart. Elle vit avec étonnement qu'elle étoit pour sa niece ; il y avoit bien quelques détails qu'elle ne comprenoit point ; mais elle aima mieux les ignorer , que de montrer la lettre à Pulchérie : elle eût craint d'ébranler ce qu'elle appeloit sa pieuse résolution. C'est ainsi que tous les hasards se réunissoient contre le malheureux Saint-Alme. S'il avoit fait une faute , il en étoit puni bien sévèrement. Et la pauvre Pulchérie ! elle

fuit un amant qu'elle aime & dont elle est adorée ! elle redoute un hymen qui combleroit tous ses vœux !

Enfin Saint-Alme ne peut plus supporter un état aussi affreux , sans faire au moins de nouveaux efforts pour en sortir. Il n'attend plus le retour du frere de Pulchérie , & il court se jeter lui-même aux pieds de leur mere. Il avoua ses torts avec tant de franchise , parla de son amour avec tant d'intérêt , que ce cœur maternel en fut attendri. Je ne peux plus être heureux que par vous , ajouta Saint-Alme. Vous avez aimé , Madame , & vous êtes mere : voilà mes titres auprès de vous. Pulchérie ne vous résistera pas ; & vous m'aurez rendu plus que la vie. Madame de Malville , qui ne concevoit pas le bonheur d'être Religieuse , & qui croyoit que sa fille devoit être heureuse dans les bras d'un homme qui aimoit aussi tendrement , partit sur

l'heure pour le Couvent où étoit Pulchérie. Elle eut bien de la peine à parvenir jusqu'à elle. La Supérieure étoit si peu disposée à permettre cette entrevue, qu'il fallut la menacer de faire valoir l'autorité maternelle, pour triompher de sa résistance. Pulchérie, de son côté, avoit résolu de garder le silence sur les secrets de son cœur. Mais quel cœur peut se fermer aux yeux d'une tendre mere, qui ne fait parler que l'amitié & la tendresse? Enfin Madame de Malville fit à Pulchérie une si douce violence, qu'elle en vint jusqu'à lui arracher l'aveu de son amour pour l'ami de Saint-Alme. Eh! mon Dieu, s'écria Madame de Malville, que ne parlois-tu, ma chere amie! Cet ami de Saint-Alme, c'est Saint-Alme lui-même. A ces mots, elle se jeta dans les bras de sa fille, qu'elle arrosa de larmes de joie. Pulchérie pria sa mere de vouloir bien

s'expliquer. Nous t'avons crue informée de cette histoire, ma chere enfant; mais quant au récit que tu demandes, je vais en charger un Historien plus instruit que moi. Alors elle alla prendre elle-même Saint-Alme qui l'attendoit à la porte du Couvent, & l'amena vers sa fille. L'explication ne fut pas longue entre les deux amans. Elle embarrassa beaucoup Pulchérie, mais elle lui fit tant de plaisir ! On informa aussitôt les deux familles du succès de cette négociation, & l'on ne tarda pas à célébrer ce mariage, malgré la tante Supérieure, qui jugea qu'on auroit dû faire plutôt une utile résistance à Pulchérie, que de céder si complaisamment à ce nouveau caprice, & qui soutint que sa niece avoit grand tort de trouver du plaisir à se marier.



LES DEUX PALADINS

ou

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE ,

CONTE DE CHEVALERIE.

IL y avoit à la Cour de l'Empereur Charlemagne , deux jeunes Paladins , neveux du célèbre Witikind , Duc des Saxons. Leur oncle les avoit envoyés , bien malgré lui, à Aix , en qualité d'otages. Ces deux freres se nommoient , l'un Sigifrid , & l'autre Fridigerne. Sigifrid étoit l'aîné ; mais le droit d'aînesse étoit nul entre eux : une union, une amitié fraternelle jusqu'alors sans exemple, avoit fait disparoître toute inégalité dans l'ordre de la naissance. Leurs peines , leurs plaisirs étoient les mêmes. L'un eût regretté de ne point partager la captivité de l'autre. Ils avoient les mêmes goûts , les mêmes volontés ,

les mêmes passe-temps , les mêmes habitudes. Ils partageoient par-tout la même table ; à la Ville , le même hôtel ; au camp , la même tente. Mais ce qui surprenoit toute la Cour de l'Empereur , c'est qu'au milieu des plus célèbres beautés de l'Europe , ces deux jeunes Seigneurs portoient encore l'écharpe blanche , symbole de leur insensibilité pour les Dames , & de leur éloignement pour l'esclavage amoureux. Cette inertie de leurs cœurs ne devoit pas long-temps durer. Elle cessa à l'arrivée de la belle Armonde , fille d'Amaury , Comte de Baviere. Tous deux la virent ; tous deux , à sa vue , sentirent les premières atteintes de l'amour ; tous deux se les dissimulèrent le plus long-temps qu'ils le purent. Il est naturel de tenir secret à son ami ce qu'on s'efforce de se cacher à soi-même. Les deux Paladins se renfermèrent dans une réserve mutuelle. Ils se

refusoient jusqu'à la douceur de prononcer en présence l'un de l'autre le nom de l'objet adoré. Ils craignoient qu'en proférant ce nom, leur trouble ne les trahît. Une telle discrétion est un crime en amitié ; aussi leur amitié en souffrit-elle ; car Sigifrid se croyoit coupable envers Fridigerne , comme Fridigerne envers lui ; & rien ne nous refroidit plus à l'égard de quelqu'un , que le sentiment de nos propres torts. Mais si leur flamme étoit pour chacun un mystere réciproque , elle n'en fut point un pour la clairvoyante Armonde , à qui cependant nul des deux n'avoit osé déclarer sa passion. Les femmes ont un sens particulier , par l'organe duquel elles démêlent ce qui se passe pour elles dans le cœur d'un Cavalier ; organe unique , supérieur & prophétique , qui les instruit de tout avant même la premiere déclaration ; & quand le Cavalier s'avise enfin de
cette

cette déclaration tardive & qui lui coûte tant, *il est venu*, comme dit le Poëte, *avant que d'être arrivé*. Quand les deux freres, chacun à part, chacun sans se rien communiquer, eurent fait à l'objet de leur amour cet aveu discret & pénible, Armonde en fut moitié plus qu'elle n'avoit besoin d'en savoir. Elle les éconduisit tous deux sous différens prétextes, mais sans exclusion expresse, & avec l'amorce flatteuse de l'espérance. Armonde avoit à choisir entre les deux freres; car rien à la Cour de l'Empereur n'égalait ni le mérite de cette belle, ni le leur; & depuis la création du monde il est arrivé, on ne fait comment, que les analogues s'attirent, c'est-à-dire, que le beau recherche le beau, & que les perfections du même genre sympathisent entre elles. Mais le malheur que nous avons tous d'être nés avec un seul cœur, siége unique de nos sentimens, fait qu'entre deux

objets , dignes également d'être aimés , nous nous déterminons pour un seul. Fridigerne eut le choix d'Armonde ; il ne dut point cette préférence à deux ans qu'il avoit de moins que son aîné , (car ce n'est pas là une différence) ; il la dut à son heureuse étoile , si toutefois les étoiles entrent pour rien en tout ceci.

Armonde mit toute son habileté à cacher sa défaite à son vainqueur ; mais elle faisoit de tous les deux une distinction assez particulière pour qu'on pût se douter que l'un des otages avoit son affection. Un événement , aussi tragique qu'imprévu , confirma encore ces soupçons de la Ville & de la Cour.

On surprit une lettre en chiffre adressée de Saxe au Comte Amaury. Il n'en voulut point donner l'explication ; & sur ce refus , il fut arrêté & conduit dans une citadelle , où , le

lendemain , on le trouva mort de poison. On présuma qu'il avoit lui-même attenté sur ses jours , & que la lettre interceptée étoit un monument de sa correspondance avec son allié le Duc Witikind. Les politiques se figurèrent que sa fille Armonde pouvoit être sa complice. Armonde fut arrêtée , & d'autant plus étroitement resserrée , que son pere s'étoit lui-même ôté la vie. Des Juges lui furent nommés , & les présomptions furent contre elle. Il eût fallu des preuves ; mais alors les présomptions suffisoient pour prononcer un jugement dont une personne du rang d'Armonde avoit droit d'appeler au Jugement de Dieu , c'est-à-dire , à celui des armes , par la voie de deux champions. Elle eut recours dans sa crise à ce moyen extrême , & nomma sans hésiter , pour ses défenseurs , les deux nobles & preux Chevaliers & Paladins Sigifrid & Fridi-

gerne, à chacun desquels, en marque de clientèle, elle envoya une écharpe de couleur orangée.

Chacun des deux Otages se persuada que son frere n'entroit dans cette association que comme adjoint honorable. Ni l'un ni l'autre ne soupçonna son frere d'avoir fixé l'attention & la confiance de l'aimable fille du Comte Amaury. Cette erreur, au reste, ne fut celle que de Sigifrid, car son frere Fridigerne lui étoit secrètement préféré.

Peu de temps avant la triste aventure du Comte Amaury, l'Empereur avoit donné un tournois célèbre. Plusieurs Paladins étrangers y avoient figuré, entr'autres les deux jumeaux Amalric & Giferic, Chevaliers Vandales, de la plus illustre naissance, & très-renommés dans les combats & dans les joutes, mais bossus l'un & l'autre & d'une figure hideuse. Il y avoit eu

quatre prix à disputer. Deux avoient été remportés par les deux freres Saxons, & les deux autres par les deux freres Vandales. La rare beauté d'Armonde l'avoit fait choisir par l'Empereur pour être ce jour - là la Dame du Camp, c'est-à-dire, la dispensatrice des quatre prix. Quand les vainqueurs vinrent se présenter devant elle pour recevoir de sa belle main l'illustre récompense, Armonde cacha assez bien son émotion à la vue des deux héros Saxons; mais elle ne put, quelque violence qu'elle se fît, contenir ses éclats de rire à la vue des deux jumeaux Vandales. A cette premiere insulte, qui pouvoit passer pour involontaire, elle en ajouta une seconde moins susceptible d'excuse. Dans le compliment qu'elle leur fit en les couronnant, elle eut la malice de les comparer à Castor & Pollux, ces deux jumeaux immortels que leur beauté,

leur force & leur adresse firent jadis mettre au rang des dieux. Amalric & Ginferic dissimulerent pour le moment qu'ils eussent fait attention à ce sarcasme qui les immoloit au mépris & aux risées de toute une Cour ; mais de retour dans l'hôtel que Charles , à leur arrivée , leur avoit assigné pour demeure , ces deux frères en parlèrent entre eux , & jurèrent une haine éternelle à toute la maison d'Amaury. Le hasard les servit à souhait dans leur vengeance ; car le soir même un courrier lointain , trompé par la ressemblance des noms d'*Amaury* & *Amalric* , remit au Chevalier Vandale les dépêches en chiffre dont on a parlé , & qui étoient destinées au Bava-rois. Les deux bossus , tous deux outragés & tous deux vindicatifs , n'hésiterent pas de porter à Charles cette lettre , & de se rendre les accusateurs du Comte & de sa fille. Leur dénonciation n'eut

d'abord de force effective que contre le pere ; mais celui-ci ayant été trouvé empoisonné en prison , les charges commencerent à produire leur effet contre la belle & innocente Armonde. Elle fut , dans le court espace de trois jours , arrêtée , emprisonnée , interrogée , & condamnée à perdre la tête. Ce jugement de rigueur alloit être exécuté , lorsque les deux freres Saxons , acceptant avec empressement la qualité de ses défenseurs , se présenterent dans la place publique , y jeterent leur gantelet aux deux délateurs , & firent surseoir d'un jour à l'exécution. Le combat ne fut point évité par les deux freres Vandales ; mais le sort des armes leur fut contraire ; ils faillirent à y laisser la vie , & les vainqueurs ne la leur accorderent qu'après leur avoir fait reconnoître & déclarer à haute voix le Comte Amaury & sa fille innocens de la correspondance criminelle

qu'ils leur avoient imputée. Charles, témoin de la valeur de Sigifrid & de Fridigerne, leur prodigua mille louanges; & préférant l'avantage de se les attacher comme ses sujets, à la politique de les tenir près de lui en qualité d'otages, il leur proposa en France des dignités, des terres & des châteaux qu'ils acceptèrent, & pour lesquels ils prêterent à l'instant serment de fidélité. Il restoit à statuer sur le sort d'Armonde. L'Empereur ratifia son innocence & sa liberté, à condition qu'elle choisiroit un époux parmi les Paladins de sa Cour, & il lui donna un mois pour faire ce choix. Il est facile à la bouche d'articuler le nom que le cœur a indiqué; mais une fille de haute naissance se croit obligée à mille réserves qui enchaînent long-temps cet aveu. Celles qui aiment le plus sont souvent embarrassées de le faire à l'oreille de l'objet aimé, à plus forte raison à un tiers.

Pour ménager en cette occasion la pudeur ou l'amour-propre des belles, Charlemagne avoit imaginé une urne, à l'orifice de laquelle chaque Demoiselle alloit prononcer le nom de celui qu'elle désiroit pour époux. Cette urne, imperceptiblement ouverte au fond, portoit sur une base dans laquelle s'introduisoit, par un canal souterrain, un très-petit nain, d'une ouïe très-fine, & qui avoit soin de retenir le nom prononcé. Il l'écrivoit aussi-tôt sur un morceau de vélin qu'il rouloit entre ses doigts, & qu'il faisoit passer dans l'urne par l'ouverture inférieure. La belle, discrètement retirée, l'accès de l'urne devenoit permis à tous les Cavaliers intéressés à la consulter, & la cédule de vélin étoit leur oracle. Trente jours s'étant écoulés, Armonde confia son secret à l'urne mystérieuse; les deux freres Saxons ne manquerent pas de s'y rendre après elle. Ils y trouve-

rent une cédule roulée qu'ils déploierent, & dans laquelle il lurent distinctement le nom de *Fridigerne*.

Il n'est donné à personne de peindre ce qui se passa alors dans l'ame & dans les yeux des deux Paladins ; mais Fridigerne étoit trop occupé à la lecture du billet propice, pour s'apercevoir du trouble qu'il eût aisément pu remarquer sur la physionomie & dans toute la personne de son frere. Sigifrid eut donc le temps de se remettre de sa consternation avant que Fridigerne eût eu celui de revenir de la plus douce des extases.

Je vous félicite, dit-il à son frere avec une fausse joie : Armonde se déclare pour vous, & sans doute sa tendresse ne couronne point un insensible. Pour toute réponse Fridigerne, les yeux mouillés de larmes de plaisir, embrasse son frere, & lui fait ainsi l'aveu de sa passion pour l'aimable

filles d'Amaury, avou qu'il ne savoit pas faire à un rival.

Tandis que les apprêts de cet illustre mariage se font dans Aix, la nouvelle imprévue d'une émeute survenue dans l'Austrasie, force Fridigerne à partir promptement pour Metz, dont Charles lui avoit donné le gouvernement. Il confia, en partant, la belle Armonde à son frere Sigifrid.

Celui-ci venoit d'obtenir des bienfaits de l'Empereur, un château fortifié au voisinage d'Aix. Il y transporta aussi-tôt le précieux dépôt qu'un frere, un ami, avoit remis à sa garde.

Vers ce même temps, une contagion effrayante par la rapidité de ses ravages, se répandit dans Aix & dans ses environs. On ne voyoit dans les rues & sur les routes, que morts ou mourans. Ce fléau terrible n'épargnoit ni les grands ni le peuple, ni sexe ni âge. Sigifrid, que la jalousie même

avoit rendu plus passionné , & dont les vues secretes , sur-tout depuis le départ de son frere , étoient de s'approprier la possession exclusive d'Armonde ; Sigifrid , dis-je , profita de la contagion dont on vient de parler , pour faire courir le bruit qu'elle avoit atteint sa future belle-sœur , & qu'elle l'avoit emportée en trois jours. Comme tous les gens du château étoient ses créatures , il en disposa à son gré pour accréditer cette fable. Il fit faire à la prétendue morte des obseques magnifiques , & lui fit ériger un tombeau vide dans sa chapelle seigneuriale.

Cependant Armonde , tandis qu'on rendoit ces vains honneurs à son cénotaphe , gémissoit dans un donjon sous la garde de deux Geoliers inflexibles & farouches qui ne répondoient à aucune de ses questions , & qui lui refusoient jusqu'à la consolation de lui dire pourquoi on la traitoit avec cette

rigueur. La visite de Sigifrid vint lever ses doutes. Il lui apprit qu'au moyen des mesures qu'il avoit prises, elle étoit morte pour tout autre que pour lui. Il lui annonça qu'elle ne devoit plus songer à Fridigerne, & qu'elle ne sortiroit de ce donjon qu'épouse de Sigifrid. Il la quitta après cette déclaration, sans oser la regarder, ni attendre sa réponse, en supposant que la surprise, la douleur & l'indignation qu'elle éprouvoit lui eussent permis d'en faire une.

Le ravisseur, tourmenté par de secrets remords, (Sigifrid en étoit susceptible) n'osa se représenter devant sa proie que trois jours après sa première visite. Il s'excusa avec un embarras qui n'étoit point feint, & dont Armonde lui fut gré. Elle profita de cet avantage qu'elle se voyoit sur lui, pour lui faire des reproches sensibles, pathétiques, mais sans aigreur ni amertume, sur l'attentat

auquel il s'étoit porté. Sigifrid se troubla, rougit, frémit, soupira, se jeta aux pieds d'Armonde; mais toujours commandé par une passion effrénée, il jura, même à ses genoux, qu'il poursuivroit le dessein coupable, funeste, irrésistible, qu'il avoit formé de s'assurer sa possession à quelque prix que ce pût être. Que me reprochez-vous, Madame, lui disoit-il? Les excès, les crimes que vous m'avez fait commettre, ma félonie envers mon frere, mes parjures envers mon ami? Ah! plus je me suis rendu coupable, & moins je puis me résoudre à perdre le fruit de tels forfaits. Que dis-je, Madame? il ne tient qu'à vous de les légitimer ou de les absoudre. Partagez ma faute, transportez-moi votre affection & le don de votre main. Mon frere, quelque irrité qu'il puisse être quand il sera instruit de mon attentat, n'osera murmurer de votre second choix; il respec-

tera en moi , je ne dis pas son frere ou son ami , mais le possesseur de votre main , l'époux adoptif d'Armōde.

Un silence morne fut cette fois la réponse de la fille du Comte de Baviere. Une tête à demi-détournée , un regard sans colere prononcée , mais fixé vers un des angles du plafond de la chambre , & non sur la personne du coupable , apprirent à Sigifrid l'arrêt tacite émané de l'ame de sa Dame. Il se retira triste , confus , accablé , dans l'état d'un homme condamné , & qui a souscrit à son jugement.

Une semaine se passa sans que Sigifrid osât retourner au donjon. Comme il prenoit sur lui d'y remonter , on lui annonça le retour de son frere , qui étoit revenu de son voyage d'Austrasie sans même être entré dans cette Province ; sur l'avis qu'il avoit reçu que tous les troubles y étoient apaisés.

Ce fut Charlemagne lui-même qui ,

trompé par le faux bruit de la mort d'Armonde, communiqua à Frédigérne ses regrets & son erreur. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour l'ame sensible de cet amant. Il courut au château de son frere, & se prosternant sur le marbre de la tombe où il se figuroit que reposoit l'objet unique de ses pensées, il colla sur cette pierre froide ses baisers brûlans, entremêlés de sanglots, & noyés d'un déluge de pleurs. Son frere accourut pour l'embrasser & pour le relever. Mais Frédigérne protesta qu'il resteroit sans manger & sans boire dans cette triste attitude, jusqu'à ce que la froideur mortelle de la pierre sépulcrale eût pénétré jusqu'à son cœur, & eût forcé son ame tardive de rejoindre celle de sa bien-aimée. Sigifrid se retira dans son appartement, plus confus, plus interdit, plus désespéré que jamais. Ses instances auprès de son frere furent

inutiles, & ce jour-là & le jour suivant. L'état de Sigifrid empirait en proportion du danger de Fridigerne, pour qui toute sa tendresse fraternelle s'étoit réveillée. Voici bientôt trois jours, disoit-il en lui-même, que mon ami, mon frere, est sans nourriture; & c'est moi qui le met au tombeau! Voici bientôt un mois que j'alarme, que j'afflige, que je désespere l'objet même de son amour & du mien! Qu'il soit enfin un terme à ce double crime; &, quelque effort qu'il puisse m'en coûter, sauvons au moins deux têtes si cheres.

Il dit; & rempli d'un projet héroïque, il monte au donjon, congédie les deux Geoliers; & présentant le bras à la belle prisonniere, il l'invite à descendre. Elle le suit en tremblant jusqu'à la chapelle, où elle voit un Chevalier étendu sans mouvement sur une tombe. Que devient la belle

Armonde à cette vue ? Ce tombeau trompeur porte son nom, & l'écharpe est bien celle, celle même qu'elle se souvient d'avoir brodée pour Fridigerne. Armonde jette un grand cri ; ses genoux se dérobent sous elle. Elle se laisse tomber sur son époux gisant sur une tombe, & à demi-saisi des glaces de la mort. Elle l'appelle, l'anime, le réchauffe par ses tendres embrassements. Fridigerne, incertain s'il rêve, ou s'il veille, se relève avec effort. Il rappelle à lui tout ce qui lui reste d'ame & de force. *Qu'est ceci*, dit-il en fixant Sigifrid ? *Tu vois*, (lui dit le coupable) *le crime & la réparation. L'amour, ô mon frere ! avoit mis entre nous l'amitié à une rude épreuve.*



L'AMOUR DÉSINTÉRESSÉ,

A N E C D O T E.

QU'UN Auteur ait recours à son imagination, pour nous offrir un délassement agréable ; qu'on invente pour instruire , ou tout au moins pour amuser l'esprit sans gâter le cœur , c'est alors que le mensonge devient innocent , & que la fiction peut être aussi utile que la vérité. Mais si la vérité vient offrir elle-même à un Ecrivain ce que son imagination iroit chercher loin , on ne doit pas le blâmer de s'approprier des faits sans courir après la fiction ; car il en résulte moins de peine pour lui , & le Lecteur lui fait autant de gré.

Telle est la situation où je me trouve aujourd'hui. Je ne prétends ici que le titre d'Historien ; peut-être ne croira-

t-on pas à cette assertion , peut-être aura-t-on raison de n'y pas croire. Quoi qu'il en soit , je commence.

Georgette (c'est le nom de mon héroïne) étoit dans son seizième printemps : un Peintre qui eût voulu peindre Georgette auroit eu l'air d'avoir fait un portrait de fantaisie , tant il est vrai qu'en fait d'agrémens la nature avoit fait pour elle tout ce que peut créer l'imagination la plus poétique. Il y avoit moins de vivacité que d'intérêt dans sa physionomie ; ce n'étoit pas de ces yeux noirs qui allument les sens , mais de ces yeux plus tendres qui vont à l'ame. Ses regards exprimoient la tendresse ; ils peignoient son ame douce & sensible. Quoiqu'elle fût spirituelle , sa conversation étoit peu brillante par excès de naïveté ; son cœur effaçoit , pour ainsi dire , son esprit.

Voilà de quoi faire une aimable personne , mais non pas de quoi faire

une femme heureuse. Ce que j'ai à dire de Georgette n'est pas aussi satisfaisant que ce que j'en ai dit ; c'est que jusqu'à présent ce que j'ai peint, c'est elle ; & ce qui me reste à dire lui est étranger. L'Hymen n'avoit point présidé à sa naissance ; elle n'étoit fille que du Dieu dont elle étoit le portrait vivant. Si l'irrégularité de sa naissance l'excluoit de l'héritage de ses pere & mere , elle lui donnoit au moins des droits à leurs soins & à leurs bienfaits pendant leur vie ; & cependant la pauvre Georgette avoit été abandonnée dès sa plus tendre enfance , & elle vivoit des secours d'un bienfaicteur qui l'avoit adoptée par humanité. Ce bienfaicteur (que j'appellerai M. de Mazincour) étoit un homme qui avoit autant de probité que de richesses. Ne pouvant pas se charger seul de l'éducation de Georgette , il l'avoit placée chez une Dame autrefois riche , tom-

bée depuis dans la pauvreté, & qui se servoit, pour subsister, des connoissances qu'elle avoit acquises pour son plaisir. Elle avoit établi une pension pour de jeunes Demoiselles; & comme ses talens & ses mœurs étoient également connus, beaucoup de familles honnêtes lui avoient confié sans peine leurs enfans. M. de Mazincour avoit prié cette Institutrice, qu'on appeloit Madame Margin, de se charger de Georgette comme d'un enfant qui lui appartenoit. Bientôt Georgette s'étoit distinguée parmi ses compagnes, même sans exciter leur jalousie; sa modestie & sa douceur lui faisoient pardonner jusqu'à ses succès. Bien sûr qu'elle ne pouvoit puiser à cette école que le savoir & les bonnes mœurs, M. de Mazincour ne se hâtoit point de la retirer; il aimoit mieux la tenir là que dans un Couvent; mais il la voyoit presque tous les jours. La raison &

la sensibilité de Georgette prêtoient à sa conversation un charme des plus attachans; & M. de Mazincour avoit conçu pour elle tant d'estime & de confiance, que, malgré sa jeunesse, il ne manquoit jamais de la consulter sur ses propres affaires, comme il auroit consulté un homme de son âge & de son expérience. Elle répondoit toujours avec la timidité de son âge & la sagesse de l'âge mûr; c'étoit la modestie qui servoit d'interprete à la raison. Ainsi Georgette rendoit graces au Ciel d'avoir trouvé un pareil bienfaiteur, & M. de Mazincour s'applaudissoit à chaque instant d'avoir si bien placé ses bienfaits.

Il est temps d'apprendre au Lecteur que M. de Mazincour, qui étoit veuf depuis long-temps, avoit un fils unique presque aussi jeune que Georgette; il avoit nom Drilly. C'étoit un jeune homme de la plus grande espérance;

il n'avoit mis à faire bien ses études que la moitié du temps qu'on emploie à les faire mal; & il étoit plus savant avant de sortir du College qu'on ne l'est d'ordinaire en le quittant. Du reste, sa conduite étoit encore plus extraordinaire que son savoir. Retiré sans misanthropie, & solitaire sans ennui; il n'avoit aucun des défauts des jeunes gens, & leurs plaisirs n'étoient pas les siens. Quelques-uns blâmoient sa singularité, car on ne le voyoit jamais qu'avec des personnes bien au-dessus de son âge; mais tout le monde l'estimoit, & sa conduite étoit citée pour exemple dans toutes les familles. Quand je dis qu'il fuyoit les jeunes gens, je dois pourtant en excepter le fils de Madame Margin, chez laquelle il alloit fort souvent. Elle avoit pour Drilly une amitié presque maternelle; & quoique la présence d'un jeune homme parmi tant de jeunes filles pût donner quelques

quelques alarmes, elle le recevoit à chaque instant du jour. La confiance qu'avoit inspirée Drilly étoit si universelle, qu'elle le voyoit chez elle sans scrupule, & que les meres l'y rencontroient sans effroi. D'ailleurs, Madame Margin avoit un fils ; c'étoit un prétexte qui pouvoit même devenir une raison plausible. Outre le plaisir qu'elle avoit à converser avec lui, elle y trouvoit un avantage particulier. Comme Drilly avoit l'esprit très-orné, & qu'il savoit à fond la Grammaire, la Géographie & tout ce qui entre dans l'éducation de la jeunesse, elle lui proposoit ses doutes, & ce n'étoit jamais en vain.

Drilly, assidu auprès d'elle, assistoit souvent aux leçons. Le spectacle de ces jeunes élèves lui faisoit plaisir ; mais toutes ne l'intéressoient pas également. Ses yeux distinguèrent bientôt Georgette ; & la douceur, l'intelligence de cette

intéressante orpheline acheverent de le subjuguier. Peut-être ce goût avoit-il commencé depuis long-temps; peut-être cette assiduité de Drilly, qu'on attribuoit à son caractère, n'étoit-elle que l'effet de l'amour. Quoi qu'il en soit, rien de plus intéressant que les soins qu'il rendoit à Georgette. Ces soins portoient le caractère de la candeur, même de l'enfance. Il lui tailloit des plumes au-delà de ses besoins; elle ne cherchoit pas long-temps ce dont elle avoit affaire : à peine se retournoit-elle pour prendre un livre, que ce livre se trouvoit dans les mains de Drilly, qui le lui présentait. Ces attentions n'échapperent pas à l'Institutrice; mais elle n'attribuoit cette prédilection de Drilly qu'aux progrès rapides de Georgette, & à la supériorité qu'elle avoit acquise sur ses compagnes. La jeune Georgette fut plus habile à interpréter ce zèle empressé; elle n'eut pas

de peine à reconnoître dans les soins de Drilly ce qu'elle sentoît déjà dans son propre cœur ; car l'amour s'en étoit emparé avant qu'elle eût songé à s'en défendre , comme leurs cœurs s'entendirent avant que leur bouche eût parlé. Cependant leurs conversations n'étoient pas longues , parce que leurs tête-à-tête ne pouvoient pas être fréquens : d'ailleurs , Georgette étoit timide , & Drilly craignoit de lui occasionner du chagrin.

Mais l'amour , comme on fait , ne peut jamais rester en place : Drilly résolut enfin d'ouvrir son cœur à l'auteur de ses jours. Il fallut néanmoins en prévenir la tendre Georgette , & ce fut alors qu'elle commença à craindre les suites de son amour. Elle n'ignoroit pas combien la fortune- & le préjugé étoient contre elle ; sa naissance & sa pauvreté sembloient lui interdire pour jamais tout espoir d'hy-

ménée, & cependant elle avoit livré son cœur à l'amour : quelle cruelle réflexion ! Quand elle n'eût pas craint la douleur de perdre ce qu'elle aimoit, n'eût-elle pas frémi du chagrin qu'elle alloit causer à M. de Mazincour ? M. de Mazincour étoit son bienfaicteur ; elle se jugeoit coupable de l'amour qu'elle avoit inspiré à son fils ; & l'amour qu'elle sentoit elle-même , étoit à ses yeux une noire ingratitude. La naïve Georgette n'avoit jamais songé à tout cela : c'est qu'on ne réfléchit guere sur l'amour que lorsqu'il n'est plus temps de le combattre. Dans l'effroi que lui causerent ces réflexions , elle pria , la larme à l'œil , son cher Drilly de ne pas parler à son pere ; c'étoit la seule priere de Georgette , que Drilly pût ne pas exaucer. Il la consola ; mais il la quitta pour aller demander sa main.

Il entre chez son pere de bon matin ; mais quel moment avoit-il choisi ?

Avant même qu'il eût salué, M. de Mazincour lui dit qu'il alloit le faire appeler; & en effet, tandis que Drilly se dispoſoit à lui demander Georgette, ſon pere alloit le mander pour lui annoncer qu'il avoit arrêté ſon mariage avec la fille de ſon ancien ami. Quoique M. de Mazincour ne fût pas preſſé de marier ſon fils, qui étoit encore aſſez jeune pour attendre, des circonſtances particulieres lui faiſoient craindre de manquer un mariage qu'il jugeoit très-avantageux. Il lui dit d'un ton qui paroifſoit fort décidé, qu'il lui avoit trouvé une femme jeune, jolie, riche, & qu'il comptoit ſur ſon obéiſſance. Ce diſcours foudroya le pauvre Drilly, qui ne fut plus tenté de lui demander la main de Georgette; il prétexta une indiſpoſition ſubite, & ſe retira.

Il ſavoit bien que cette nouvelle ſeroit auſſi un coup de poignard pour Geor-

en vous une amie que j'aime à intéresser à mes peines & à mes plaisirs. Qui l'eût pensé, continua M. de Mazincour ? J'ai toujours désiré le bonheur de mon fils : hé bien , je trouve pour lui un établissement des plus avantageux , qui ne laisse rien à désirer , même à un jeune homme ; & il le refuse. Ne suis-je pas bien malheureux (en lui prenant affectueusement la main) ? Et Georgette , qui s'efforçoit de cacher ce que lui faisoit souffrir cet entretien , fut forcée de dire oui. Il s'est amouraché , ajouta-t-il , d'une fille qui n'a rien ; & voilà l'obstacle qu'il oppose à mes projets ! N'ai-je pas raison de me plaindre , & de le contraindre à m'obéir ? Georgette , qui étoit prête à pleurer , fut forcée de dire oui ; mais avec ce oui il sembloit qu'on lui arrachât le cœur. Par bonheur une visite interrompit cette cruelle conversation ; & Georgette se retira dans sa chambre.

Ce fut là que ses larmes coulerent abondamment ; elle sentoit qu'elle ne survivroit pas à la perte de Drilly , & elle voyoit qu'il falloit y renoncer ; elle regardoit alors comme le jour le plus malheureux de sa vie celui où elle avoit trouvé chez M. de Mazincour un asile & un bienfaiteur. Hélas , s'écrioit-elle , que deviendrai-je quand il saura que c'est moi qui ai rendu son fils rebelle à ses volontés ? Comment éviter le reproche d'ingratitude ? Ses larmes , à ces mots , recommençoient à couler. Quand elle ne se feroit pas jugée coupable , elle auroit gémi amèrement de voir M. de Mazincour malheureux ; elle en venoit quelquefois jusqu'à désirer de n'être plus aimée de Drilly.

Georgette passa le reste de la journée dans cette lutte douloureuse ; & le lendemain , étant chez son Institutrice , Drilly , qui n'avoit pas osé lui parler

chez son pere , trouva le moyen d'avoir avec elle un entretien secret. Elle avoit recueilli toutes ses forces ; & décidée à un sacrifice dont elle comptoit bien être la victime : Drilly , lui dit-elle , le Ciel m'est témoin que je ne voyois de bonheur sur la terre que dans la possession de votre cœur ! mais ce n'est pas à moi que ce bonheur est réservé ; il faut renoncer à nous voir... à nous aimer. J'en mourrai sans doute ; mais j'ai jeté la discorde dans votre maison , il est juste que j'en sois punie. Moi , renoncer à vous , s'écria Drilly ! Ah ! ne l'espérez pas ; cet effort est au-dessus de moi. Je cours plutôt , je cours me jeter aux pieds de mon pere ; je lui déclarerai que c'est vous qui possédez mon cœur ? Il connoît vos vertus ; il vous aime , il me pardonnera ; que dis-je ? il me louera de mon choix , & il abjurera le projet d'un hymen qui ne se conclura jamais. Je vous

entends, cruel, interrompit Georgette. C'est trop peu pour moi que d'être malheureuse ; vous voulez que mes crimes soient connus ; vous voulez que je sois haïe de mon bienfaicteur. Ah ! mon cher Drilly, continua-t-elle en se jetant dans ses bras, ne me causez pas ce mortel chagrin ; cachez-lui toujours que j'ai eu, dirai-je le bonheur d'être aimée de vous ? Oubliez-le vous-même, si vous pouvez.... Pour moi je ne l'oublierai jamais, je le sens.... Ses larmes & ses sanglots étoufferent sa voix ; & Drilly lui promit de laisser passer au moins quelques jours avant de découvrir tout à son pere.

La malheureuse Georgette avoit bien juré de se vaincre elle-même ; mais elle avoit la modestie de craindre sa foiblesse ; elle se méfioit de son amour pour Drilly, qui lui avoit déjà proposé de l'épouser secrètement, bien sûr, disoit-il, d'appaiser ensuite son

pere, & de faire sa paix avec lui. Les instances du fils, les entretiens du pere étoient pour ce tendre cœur une torture continuelle : quel courage ne lui falloit-il pas pour résister à tous deux ! Un jour que M. de Mazincour lui parloit du chagrin que lui caufoit la résistance de son fils, elle eut la force de lui dire qu'on lui avoit parlé des amours de Drilly, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, & qu'elle lui conseilloit d'envoyer son fils à la campagne pour tâcher de le distraire de sa passion. On sent combien ce conseil dut coûter au cœur de Georgette ; mais en éloignant Drilly, elle vouloit lui épargner, ainsi qu'à elle-même, des combats tout à la fois inutiles & douloureux. Ce conseil ne fut pas suivi. J'ai déjà dit que M. de Mazincour étoit pressé de conclure ; & les moyens lents ne s'accommodoient pas à son impatience.

Cependant Drilly, pressé tous les jours plus vivement par son pere, vint déclarer à Georgette que, pour échapper à la persécution, il étoit prêt à quitter la maison paternelle. Elle frémit de ce projet ; & voyant que Drilly étoit capable de l'exécuter, elle résolut sur le champ de l'en empêcher, à quelque prix que ce fût. Hé bien, lui dit-elle avec une joie feinte, il me vient une idée qui pourra concilier peut-être notre amour & notre devoir ; respectez mon secret, & attendez le succès de mes démarches.

Aussi-tôt elle alla trouver M. de Mazincour. C'en est fait, disoit-elle ; il faut faire cesser le mal en supprimant la cause. Que la discorde sorte avec moi de cette maison. Que Drilly cesse de me voir, il m'oubliera ; je mourrai.... Il m'oubliera ! Quelle mort affreuse ! A ces mots, elle entra chez M. de Mazincour, qui ne manqua pas de lui parler

de son fils. Je fais quel est l'objet de son amour, lui dit Georgette en se faisant la plus cruelle violence ; c'est une fille sans fortune, qui pis est, sans naissance, & qui n'a d'autre mérite que de l'aimer pour lui-même. Votre fils est coupable envers vous, je le vois & j'en gémis ; mais moi qui vous dois tout, peut-être qu'un jour je pourrois devenir aussi coupable que lui. L'amour est si tyrannique, si cruel ! Vous, Georgette, interrompit M. de Mazincour ! non je ne crains rien pour vous ; je connois votre cœur : votre sagesse vous garantira toujours des pièges de la séduction. Ces éloges déchiroient le cœur de la pauvre Georgette, qui ne put plus renfermer sa douleur & son désespoir. Elle tombe aux genoux de M. de Mazincour, qu'elle baigne de ses larmes : O mon pere, s'écrie-t-elle, ô mon bienfaiteur ! vous avez tout fait pour me réconcilier avec un

monde qui m'avoit rejetée de son sein. Daignez mettre le comble à vos bienfaits en me donnant aujourd'hui le moyen d'en sortir. Mon goût , peut-être la voix du Ciel , m'appellent vers la retraite ; je ne veux pas vous fuir , ce feroit me rendre coupable , & je veux emporter votre estime en vous quittant ; je ne vous demande après qu'une grace , c'est de laisser ignorer à l'univers entier le lieu de ma retraite ; je vous en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré ; ne vous refusez point à ma priere. En parlant ainsi , elle pleuroit amèrement ; & M. de Mazincour , qui l'aimoit , ne put s'empêcher de pleurer avec elle. Il ne pouvoit concevoir la cause de ce désespoir imprévu , quand tout-à-coup survint Drilly , qui , voyant son pere attendri jusqu'aux larmes , & Georgette à ses genoux , s'écrie avec joie : Ah ! mon pere ! Georgette vient de toucher votre

cœur ; elle m'a rendu mon pere ; vous avez lu dans son ame ; vous avez vu sa tendresse pour moi ; vous me pardonnez de l'avoir aimée , & vous allez nous rendre heureux. Il n'en fallut pas davantage pour découvrir tout à M. de Mazincour ; & Georgette plus tremblante qu'auparavant, se retourne vers Drilly , en lui disant : Ah ! Drilly , qu'avez-vous fait !

Cependant M. de Mazincour , en se rappelant toute la conduite de Georgette , ne put résister au spectacle d'un amour aussi courageux & aussi désintéressé. Il ouvre ses bras à Georgette & à Drilly , qu'il appelle ses enfans , & les embrasse en versant des larmes de joie & de tendresse. La voix de l'amour - propre & de l'ambition fut étouffée par le sentiment qui maîtrisoit son ame toute entiere ; il consentit à leur union , & il s'en applaudit toute sa vie en voyant le bonheur de son fils & la reconnoissance de Georgette.

L'ENGAGEMENT IMPRÉVU,

C O N T E.

D'ÉRIMONT étoit entré dans le monde avec toutes les qualités nécessaires pour y réussir. Une brillante éducation , conforme aux vues qu'on avoit sur lui , ajoutoit aux riches présens que la Nature lui avoit faits. Aux graces du corps , aux agrémens de l'esprit il joignoit la magie des talens. Il aimoit les Lettres & les Arts , & s'y connoissoit assez bien pour en parler avec ceux qui les cultivoient. Un tact naturel , & l'influence qu'il eut bientôt dans la société , firent ambitionner son suffrage. Quand il eut reçu les deux éducations qu'exige le monde , celle qu'un jeune homme reçoit de ses maîtres , & celle que les femmes s'empressent de lui donner , il se trouva

jeté dans les brillantes aventures. Il avoit le bonheur d'être assez tendre d'abord pour intéresser, & pas assez constant dans la suite pour être importun. Il étoit de l'intelligence la plus fine pour saisir le mot ou le coup d'œil qui l'appeloit à la victoire, & jamais il ne se faisoit répéter le signal de la retraite. Voilà, ce me semble, la perfection de la galanterie. Il en fut amplement récompensé. Pendant plusieurs années, ses jours ne furent qu'une chaîne de plaisirs, ou tout au moins de triomphes. Il passa par les trois degrés de gloire réservés aux héros du monde galant; il y régna d'abord par la séduction d'un cœur tendre, ensuite par les charmes d'un homme aimable, & enfin par sa réputation. Ce troisième regne est souvent encore assez long, même chez les femmes.

Mais tout, jusqu'à la gloire & aux

plaisirs , a des momens d'ennui. D'Érimont , quoiqu'il n'eût pas perdu la faculté de jouir , par l'abus même des jouissances , éprouvoit néanmoins quelques instans de langueur. Il sentoit , sinon la fatigue , au moins la satiété. Dans un de ces momens presque léthargiques , il étoit rentré chez lui le soir avant l'heure du souper. Il y étoit seul. Que dis-je , seul ? En suivant le cours de ses triomphes , j'avois oublié , comme lui , qu'il étoit marié. Il est temps que je m'en souviene , car en jetant autour de soi un regard de désœuvrement , d'Erimont vient lui-même de s'en souvenir. Mais à propos , dit-il , comme un homme frappé d'une réminiscence imprévue ! & aussi-tôt ayant appelé un de ses gens , il lui ordonna d'aller demander si Madame d'Erimont étoit visible pour lui. Le laquais tout étonné ouvre de grandes oreilles ; de peur de faire quelque for-

tise faite d'avoir bien entendu , il se fait redire son ordre ; & après se l'être fait répéter , il ne se dispose encore à l'exécuter qu'en tremblant.

Madame d'Erimont étoit aimable & même jolie. N'ayant trouvé dans les chaînes du mariage qu'une plus grande liberté , elle s'étoit vue réduite à l'alternative d'en jouir , ou de vivre dans la solitude. Il n'y a pas là à balancer pour une jeune personne. Entraînée dans le monde , ne fût-ce que pour éviter l'ennui d'être seule , elle y rencontroit quelquefois son mari ; mais jamais ils ne s'y cherchoient. Ils ne songeoient pas même assez l'un à l'autre pour prendre soin de s'éviter. Par bonheur pour le repos de Madame d'Erimont , son cœur ne lui avoit jamais parlé pour lui. Ils ne s'étoient que peu vus avant de s'épouser , & ils avoient encore moins eu le temps de se voir depuis. D'après cela

on juge que Madame d'Erimont avoit au moins songé à plaire dans les sociétés où elle vivoit ; & comme elle avoit des charmes & de l'esprit , elle avoit trouvé des jouissances , sinon pour son cœur , au moins pour son amour-propre.

Le jour que d'Erimont lui fit demander si elle vouloit le recevoir , elle se trouvoit peut-être dans les mêmes dispositions où étoit alors son mari. Très - étonnée de cette ambassade , qu'elle n'eut pas même la prétention d'interpréter , elle lui fit dire qu'elle le recevrait avec plaisir. D'Erimont se présenta ; & après avoir demandé s'il n'incommodoit point , il s'assit. Quand on eut fait les complimens d'usage , on parla du temps & de la nouvelle du jour. La conversation , quoique vague & indifférente , se prolongea , parce qu'ils avoient l'un & l'autre assez d'esprit pour la nourrir,

Il s'aperçut qu'il étoit tard ; Madame d'Erimont avoit fait fermer sa porte ; il lui demanda si elle vouloit lui permettre de souper avec elle. Vous ferez un fort mauvais souper , lui répondit Madame d'Erimont ; mais si vous voulez vous en contenter, je le veux bien. On servit aussi-tôt ; le souper fut gai sans être bruyant : ce plaisir tranquille avoit quelque chose de nouveau & de piquant pour les deux convives ; ils étoient aimables l'un & l'autre ; chacun des deux étoit pour l'autre une nouvelle connoissance ; les heures s'écoulerent assez vite ; & d'Erimont se retira fort content pour s'aller coucher.

Le surlendemain il étoit engagé pour un concert qui manqua ; il n'en fut la nouvelle que fort tard. Que faire de son avant-souper ? Il n'auroit pas eu grand'peine sans doute à l'employer ; mais peut-être il ne s'en occupa guere. Il se ressouvint de Madame d'Erimont,

qui avoit une légère indisposition ce jour-là ; il envoya chez elle , ou plutôt il lui écrivit pour lui demander si elle vouloit permettre qu'il allât lui faire compagnie jusqu'à son souper. On accepta sa proposition de la manière la plus obligeante. Il se rendit chez elle , y fut plus aimable que la première fois ; & l'heure du souper venue , ce fut pour le coup Madame d'Erimont qui le pria de rester. D'Erimont étoit engagé ailleurs , mais il resta. La conversation fut au moins aussi agréable , & plus libre. Savez-vous , dit en riant Madame d'Erimont , au milieu du souper , que là où vous étiez attendu , on ne devinera pas au moins pour qui vous manquez à votre engagement ? D'Erimont sourit ; & un moment après : Il faut , lui dit-il , Madame , que je vous fasse une confidence , où vous trouverez peut-être plus de franchise que de politesse. Savez-vous qu'il

n'est pas croyable combien vous avez gagné depuis votre mariage ? Mon mariage , répondit Madame d'Erimont avec un sourire aimable ! mais je crois que mon mariage s'est fait à-peu-près en même temps que le vôtre. — Vous avez raison , Madame. Mais vous n'avez pas l'idée de l'heureuse métamorphose qui s'est opérée en vous depuis ce temps-là. Vous aviez un air d'embarras , (pardon , Madame ,) un maintien de Couvent !..... c'est à ne pas vous reconnoître. Ce n'est pas là l'esprit que vous aviez ; vos traits même font embellis. Hé bien , Monsieur , dit Madame d'Erimont , sans vouloir vous rendre votre compliment , ce que vous avez dit là de moi , je le pensois de vous-même. Mais en vérité , ajouta-t-elle en se reprenant , si quelqu'un écoutoit notre conversation , on pourroit la trouver étrange. Voilà presque des douceurs , au moins. Je vous jure ,
Madame ,

Madame , reprit d'Erimont , que vous n'êtes plus la même ; & je le dirois....
 Devant des témoins, interrompit-elle ?
 Ah ! cela seroit scandaleux. On causa long-temps encore sans s'appercevoir qu'il se faisoit tard ; à la fin Madame d'Erimont , regardant à sa montre , l'avertit qu'il étoit temps de se retirer. L'heure est indue , ajouta-t-elle avec le sourire le plus gracieux ; & d'Erimont se leva pour s'en aller. Madame , lui dit-il en revenant sur ses pas , je prends mon chocolat le matin , seul , assez tristement. Voulez-vous bien que demain je vienne déjeuner avec vous ? Vous en êtes le maître , répondit Madame d'Erimont ; & ils se séparèrent.

Le lendemain ils n'oublierent ni l'un ni l'autre leur engagement. Mais d'Erimont commença à songer que ces fréquentes visites seroient remarquées ; & il fut prêt à demander le secret à son valet-de-chambre. Le déjeuner ne

différa du souper que par la durée ; car il fut tout aussi gai. Madame d'Erimont rit beaucoup, plaisanta même ; & l'on convint qu'il valoit cent fois mieux déjeuner ainsi, que séparément. On en fit autant le lendemain & les jours d'après. Mais, Madame, dit un matin d'Erimont, il me semble que nous avons fait, tête-à-tête, deux jolis soupers ; je serois tenté d'un troisième. Quand vous voudrez, lui répondit Madame d'Erimont. Ce soir, reprit-il ; & le soir même ils firent un troisième souper tête-à-tête. Leur entretien ce jour-là fut aimable, mais encore plus intéressant. Ils furent moins brillans, parlerent moins, se regarderent davantage, & le cœur fit un peu de tort à l'esprit. Les momens n'en furent que plus rapides. Madame d'Erimont s'aperçut bien qu'il étoit fort tard ; mais elle ne regarda plus à sa montre. Pour lui, il se plaignit d'une paresse qui ne

demandoit rien moins que le repos. Enfin , dès ce jour-là, ce ne fut plus le soir, mais le matin qu'ils se séparèrent ; & ils se trouverent ainsi à portée pour le déjeuner. Le lendemain d'Erimont, enchanté de sa nouvelle conquête, partit avec elle pour la campagne, où ils passèrent quelques jours *délicieusement* sans le secours des fêtes, du bal & de la musique. On dit même que d'Erimont ne s'en tint pas là. Il poussa le courage jusqu'à la témérité : à son retour de la campagne, il se montra avec Madame d'Erimont dans sa loge à l'Opéra. Vous voyez à quoi l'on s'expose par un seul moment de distraction : on s'engage insensiblement sans y penser ; & l'on ne s'apperçoit du chemin qu'on a fait, que lorsqu'il n'est plus temps de revenir sur ses pas.



*LES AMANS PERSECUTÉS,**C O N T E.*

DANS une Isle , qui depuis a été submergée , (son nom , trop peu fameux , ne nous est point parvenu ,) mourut une bonne femme dont l'histoire n'auroit pu fournir un éloge académique , mais qui durant sa vie avoit présenté un spectacle assez rare & singulier. Elle avoit toujours aimé son amant après en avoir fait son mari , & elle avoit acquis une grande fortune sans manquer à la probité.

Elle avoit fait un testament. Une jeune personne , appelée Azéline , qu'elle avoit élevée comme sa fille , fut nommée son héritière. La testatrice , en lui léguant sa fortune , l'exhortoit à aimer Elénor , jeune homme qu'elle lui avoit destiné pour époux : c'est

L'article du testament qui fut le plus fidèlement exécuté.

Les filles insulaires étoient presque toutes jolies , & la beauté de la jeune Azéline étoit dans l'Isle un objet d'étonnement ; son esprit étoit encore plus aimable que sa figure , & son cœur valoit encore mieux que son esprit.

Elénor étoit le plus beau des garçons ; il étoit aimé de la plus belle fille de l'Isle , & il n'étoit point envié : il étoit cher même à ses rivaux ; ce qui fait supposer que l'amour n'étoit pas l'unique sentiment dont il fût capable , & qu'il savoit être un fidelle ami , comme il étoit le plus tendre des amans. Il étoit aussi vertueux qu'il étoit aimable , & il méritoit les faveurs de l'amour par la bienfaisance. Près d'aller trouver sa Maîtresse , rien n'eût pu retarder ses pas , que l'occasion d'être utile à son ami. Il n'eût pas dérobé une heure à son amour pour faire sa pro-

pre fortune ; il eût perdu des jours entiers pour faire celle d'autrui. Quand il arrivoit au rendez-vous une heure trop tard , un service rendu étoit son excuse : & Azéline , aussi sensible & aussi généreuse que son amant , le remercioit de l'heure qu'il lui avoit dérobée.

On sent qu'Azéline & Elénor étoient heureux , & tout le monde conviendra qu'ils étoient dignes de l'être. Mais je dois raconter l'événement qui fit naître leur amour.

Les lois du commerce étoient dans cette Isle ce qu'elles sont parmi nous ; le créancier avoit des droits sur la liberté du débiteur. Les mœurs des Insulaires avoient aussi beaucoup d'analogie avec les nôtres. Il y avoit parmi eux des débiteurs sans bonne foi , & des créanciers sans humanité. Un de ces derniers alloit faire traîner dans un cachot un pauvre homme qui lui

devoit une somme assez considérable. Les larmes du prisonnier, les prières des parens & des amis n'avoient pu le fléchir ; il avoit même résisté aux sollicitations d'une jolie femme : c'étoit un de ces hommes pour qui il n'existe de séduction que dans l'appât du gain. Cependant à la fin , comme il avoit fait commencer des travaux considérables dans une de ses terres , il consentit à la liberté de son débiteur , à condition que celui-ci travailleroit sans relâche à ses travaux rustiques jusqu'à l'entier paiement. Ce malheureux y souscrivit ; mais bientôt sa santé altérée par le chagrin , ou ses forces épuisées par le travail , le mirent hors d'état de poursuivre. Sur son refus , le créancier inhumain alloit rouvrir les portes de sa prison. Elénor étoit le compatriote & l'ami de cet infortuné. Il n'étoit pas plus riche que lui , mais il avoit plus de santé & de force. Il offre ses bras

au créancier, qui les accepte; & il commence à remplir la condition imposée à son ami. Comme pour sa propre subsistance il lui falloit au moins quelques heures de son travail, il n'avoit presque pas un seul instant de repos. Il prenoit sur son sommeil, sur la durée de ses repas, & même sur la quantité des alimens dont il se nourrissoit. Enfin, après plusieurs mois d'un travail excessif, il court plein de joie vers son ami, & lui porte la quittance de son créancier. Ainsi ce malheureux recouvra tout à la fois la liberté, la joie, & par conséquent la santé.

Son histoire fit du bruit. Un jour qu'on la racontoit en présence d'Éléonor & d'Azéline, qui ne se connoissoient pas encore : On est bien heureux, s'écria quelqu'un des spectateurs, quand on reçoit de pareils services ! Ah ! reprit Azéline, on est bien plus heureux quand on peut

les rendre ! Elénor , à ces mots , reconnoissant une ame qui répondoit à la sienne , se retourne pour voir la personne qui a parlé. Avant d'avoir vu Azéline , il étoit pénétré d'estime pour elle ; il la vit , il sentit son cœur rempli d'amour. Une ame tendre & une beauté céleste formerent la séduction la plus complete ; & Elénor vit bien , de ce moment , qu'il aimeroit toute sa vie. De son côté , Azéline ne regarda pas Elénor avec tranquillité : son cœur sentit au même instant ce que ses yeux venoient d'inspirer. Elle fut charmée de trouver beau Elénor , elle l'eût aimé sans cela. Enfin , ils éprouverent , en se voyant pour la première fois , le sentiment qu'on éprouve en retrouvant ce qu'on a long-temps cherché. Dès le premier instant , ils semblèrent s'écrier tous deux à la fois : C'est lui , C'est elle.

L'affaire , comme on voit , étoit fort

avancée entre nos deux amans , & pas un mot n'avoit encore été prononcé. Elénor n'avoit point déclaré son amour; quand on aime bien , ce n'est pas une chose facile qu'une déclaration. Cette terrible entreprise épouvantoit Elénor; il ne hasardoit encore que le langage des yeux , mais ses yeux parloient si bien , qu'ils disoient tout à ceux d'Azéline.

N'osant déclarer ses sentimens , Elénor crut qu'il lui seroit plus facile de les écrire : il fit donc une lettre fort longue , fort diffuse. Il répétoit souvent la même chose , parce qu'il n'avoit qu'une chose à dire : mais s'il y avoit du désordre dans son style , il n'y avoit pas moins d'éloquence. En relisant sa lettre , il trouva qu'elle n'exprimoit pas ce qu'il sentoît ; il la refit , & la lettre n'étoit pas mieux ; enfin il fallut la fermer , & songer aux moyens de la faire parvenir à Azéline.

Au milieu de sa rêverie , croyant
 ferrer sa lettre , il la laissa tomber sur
 le gazon. S'étant levé pour faire quel-
 ques pas , le hasard ou l'amour amena
 Azéline près du même gazon ; elle
 apperçut le billet , le saisit avidement ,
 & tout en délibérant si elle devoit le
 lire , elle le lut tout entier. Oh ! comme
 son cœur palpitait ! Elénor en même
 temps se retourna ; & Azéline toute
 confuse d'avoir été surprise en lisant ,
 se remit du mieux qu'il lui fut possible ;
 elle porta la main sur son visage comme
 pour effacer la rougeur qui le couvrait ,
 rajusta son tablier qui n'étoit pas dé-
 rangé ; & Elénor s'étant approché
 d'elle : Elénor , lui dit-elle d'une voix
 mal assurée , c'est vous qui avez laissé
 tomber ce billet ? Elénor n'étoit pas
 moins embarrassé qu'elle. Trop timide
 pour dire oui , trop sincère pour dire
 non , il rougit , ouvrit la bouche pour
 parler , & ne dit mot. Il est sans

adresse , dit Azéline : peut-on savoir à qui vous l'avez écrit ? Ici l'embarras d'Elénor redouble ; en répondant, C'est à vous-même , il craint de fâcher Azéline ; & s'il dit le contraire , il passe pour aimer ailleurs. Dans cette perplexité , il étoit prêt à s'excuser & à demander pardon pour avoir écrit à Azéline ce qu'elle avoit eu tant de plaisir à lire , lorsqu'elle ajouta , d'un ton mal assuré : Il y a dans ce billet.... beaucoup d'amour !.... Ce mot d'amour , sorti de la bouche d'Azéline , soulagea beaucoup Elénor. C'étoit le mot qui lui coûtoit si fort à dire ; une fois prononcé , il le répéta cent fois. Il tomba aux pieds d'Azéline. Oui , s'écria-t-il , c'est de l'amour , c'est moi qui l'ai écrit ; c'est à vous qu'il est adressé. Quelle autre que vous pourroit inspirer tant d'amour ? quel autre cœur que le mien pourroit aimer si tendrement ?

La sensible Azéline étoit entraînée par les transports de son amant ; elle ne lui dit point , Je vous aime , non qu'elle hésitât à prononcer ce mot , mais il lui sembloit que dès long-temps elle l'avoit dit. C'est ainsi qu'ils s'aimèrent ; c'est ainsi qu'ils se déclarèrent leur amour ; c'est ainsi qu'ils furent heureux : heureux ! ils le furent trop.

Il y avoit dans l'Isle un Magistrat , une espece de Gouverneur , qui se croyoit aimé , parce qu'on le craignoit ; & qui se croyoit du mérite , parce qu'il étoit riche & puissant. Nul homme n'étoit plus orgueilleux que Morian (c'étoit son nom) , & aucun n'étoit plus fait pour être modeste. Il n'avoit pas la force de s'élever jusqu'aux grands crimes ; il ne versoit pas le sang des Insulaires , parce qu'il craignoit de ne pouvoir le répandre impunément ; c'étoit un méchant homme , à qui il ne manquoit que de

l'énergie pour être un scélérat. Son grand plaisir étoit d'exercer ce genre de malice qu'on appelle du nom d'espéglerie au College, qui se change en méchanceté dans le monde, & qui devient cruauté chez les gens puissans. La tendre intelligence d'Azéline & d'Elénor parvint jusqu'à ses oreilles : on ne parloit que du bonheur des deux amans. Il leur fit presque un crime d'oser être heureux ; & il fut jaloux de leurs amours, qu'aucune rivalité n'osoit traverser. Il les fit appeler ; il les vit, leur parla ; & il devint amant d'Azéline, ou plutôt il résolut d'être le rival d'Elénor. Il n'eût pas aimé Azéline, s'il n'eût été jaloux du bonheur de son amant ; enfin il aspireroit bien moins au droit de se rendre heureux, qu'au plaisir de faire deux malheureux à la fois.

A peine eut-il formé le projet d'enlever à Elénor le cœur de la tendre

Azéline , qu'il songea aux moyens de l'exécuter. Il fit sa déclaration du ton de ces hommes riches & puissans qui ne savent qu'insulter à l'amour en lui rendant hommage ; c'est-à-dire qu'il parla d'amour , l'or & les présens à la main.

Ces offres n'étoient pas dangereuses pour Azéline. Morian fut éconduit , & il eut la sottise d'en être étonné. Il fit plus : on fait qu'il n'étoit pas amoureux , mais il croyoit l'être. Loin de réparer ses torts par des bienfaits , ou du moins par le silence , après le refus d'Azéline , il prit pour elle de la haine , comme s'il avoit eu réellement à s'en plaindre. Il la regarda de l'œil dont on voit une maîtresse infidelle , & il résolut de se venger en amant trahi. On sent qu'Elénor fut enveloppé dans cette aversion : il étoit au moins aussi coupable aux yeux de Morian , car il étoit aimé d'Azéline.

J'ai dit qu'une riche Insulaire , en mourant , fit Azéline son héritière. Ce testament fournit à Morian l'idée d'une vengeance digne de lui. Il l'examina ou le fit examiner attentivement , pour y trouver quelque nullité. On voit qu'il connoissoit bien peu l'amour , puisqu'il ne voyoit d'autre moyen de se venger des deux amans que d'attaquer leur fortune.

La négligence d'Azéline & d'Elénor seconda ses projets. Croyant n'avoir d'autres affaires que celles de leur cœur , ils avoient omis une formalité , quelque minutie très-importante en procédure , une espece d'homologation.

Morian ayant relevé ce défaut de forme , fit casser le testament ; mais ce malheur n'étoit pas le plus à craindre pour Azéline & pour Elénor , & c'étoit celui qu'ils craignoient le moins. Morian ne songeoit pas qu'en leur

ôtant leur fortune, il ne leur ôtoit pas leur amour. Que dis-je ? ils ne s'aimèrent que plus tendrement. Azéline, après son malheur, retrouvant Elénor fidele, étoit bien plus assurée d'être aimée ; & Elénor étoit charmé de pouvoir faire seul le bonheur de ce qu'il aimoit. Le Misanthrope de Moliere dit à-peu-près à sa maîtresse :

» Je voudrois que vous fussiez abso-
 » lument sans fortune, sans secours,
 » abandonnée de tout le monde pour
 » vous voir tenir tout de mon amour «.

Azéline, au contraire, disoit en elle-même :

» Le bonheur que la fortune
 » me promettoit étoit étranger à mon
 » amant & à moi. Déformais Elénor
 » se chargera de mon destin ; mon
 » bonheur me fera plus cher, puis-
 » qu'il sera son ouvrage. Chacune de
 » mes jouissances deviendra un bien-
 » fait de mon amant «. Ainsi par-
 loit Azéline, & elle étoit consolée ;

elle voyoit Elénor , & ils étoient heureux.

Morian espéroit sans doute qu'Azéline viendrait lui offrir son cœur , pour recouvrer ce qu'elle avoit perdu ; mais Azéline favoit être pauvre , & ne pouvoit être ni infidelle ni parjure : l'inimitié de Morian redoubloit toujours en proportion des vains efforts qu'il faisoit pour se venger ; & l'amour des deux amans augmentoit par les obstacles.

Azéline & Elénor n'étoient pourtant pas livrés sans défense à la haine de Morian. Ce dernier avoit une sœur qu'on nommoit Ephise. Cette sœur étoit aussi douce & sensible , que le frere étoit dur & méchant. Morian fût devenu le plus vertueux des hommes , si les leçons & même les exemples pouvoient corriger un naturel vicieux. Il écoutoit quelquefois sa sœur , & c'étoit un assez grand effort ; mais

Ephise y perdoit toujours & son temps & sa morale.

La seule pitié l'avoit d'abord intéressée au sort des deux amans persécutés qu'elle ne connoissoit point ; elle désira les voir. Après les avoir vus , l'estime & l'amitié se joignirent à ce sentiment qui l'attachoit à tous les malheureux. Ephise n'avoit pas encore aimé , & elle plaignoit les tourmens d'Azéline & d'Elénor , comme si elle eût déjà éprouvé tous les chagrins de l'amour. Bientôt , pour être heureuse , elle eut besoin de les voir & de les aimer. Le spectacle de leurs vertueuses amours la consolait un peu des chagrins que lui donnoient les vices de son frere. La crainte de lui déplaire ne pouvoit vaincre le sentiment qui l'entraînoit vers eux. Elle les protégeoit contre Morian , mais en cachette , pour ne pas l'irriter davantage. Quand ses discours & ses prieres n'avoient pu le

détacher de ses projets de vengeance, elle employoit la ruse pour les faire échouer. S'il est permis de tromper, c'est sans doute pour défendre l'innocence.

C'est ainsi qu'Azéline & Elénor avoient un bon & un mauvais génie. L'un veilloit sans cesse pour les tourmenter; l'autre avoit toujours les yeux ouverts pour les secourir. Dans le monde, les amis sont toujours moins vigilans que les ennemis. La haine toujours active, est toujours prête à attaquer; l'amitié trop souvent passive, néglige souvent la défense, & s'expose trop aux surprises. Mais la tendresse d'Ephise pour les deux amans étoit aussi vigilante & aussi active que l'inimitié de son frere; elle vivoit pour eux dans des alarmes continuelles; & elle étoit aussi habile à parer les coups, que Morian étoit ardent à les porter.

Cependant, comme le pouvoir de Morian étoit presque sans bornes, il étoit à craindre qu'il n'en abusât pour perdre les deux amans. La plus forte défense qu'ils eussent auprès de lui étoit sa propre foiblesse, qui lui faisoit craindre les suites d'une vengeance ouverte & précipitée ; encore ce frein devenoit-il chaque jour plus léger par la violence de son dépit : il commençoit même à en vouloir fortement à sa sœur, pour l'amitié qu'elle leur portoit. Ephise avoit sur-tout pour Elénor une amitié des plus tendres ; c'étoit un sentiment involontaire, qui avoit quelque chose de plus décidé que les amitiés communes.

J'ai dit que la crainte de l'avenir étoit un frein pour Morian ; mais cette crainte ne servoit qu'à rendre sa haine plus artificieuse. Il fit jouer plusieurs ressorts ; & sous divers prétextes de police & de mœurs, il défendit aux deux amans de se voir.

Il faut apprendre au Lecteur que l'Isle étoit partagée par une rivière assez considérable. L'une des deux moitiés s'appeloit l'Isle Majeure ; l'autre , l'Isle Mineure. Azéline & Elénor habitoient les deux parties de l'Isle. Morian , toujours occupé de ses projets , défendit à Elénor de paroître dans l'Isle Mineure , qui étoit le séjour d'Azéline.

Cet exil fut un coup de foudre pour eux , & un chagrin mortel pour Ephise. Sa douleur égaloit presque celle d'Azéline ; en un moment , elle sentit son visage baigné de larmes ; surprise elle-même de cet excès de sensibilité , elle craignoit de descendre dans son cœur. Eh quoi ! disoit-elle tout bas , d'où vient ce sentiment que je ne peux définir ? Je verrai toujours Azéline. Est-ce donc l'absence d'Elénor qui cause mon désespoir ? Si ce que je sens pour Elénor étoit plus que ce qu'on sent

pour un ami ; si en croyant servir l'amitié, j'étois dupe de l'amour ; si Azéline en se jetant dans mes bras s'étoit jetée dans les bras d'une rivale !....

Ainsi Ephise, en sondant son cœur, craint d'y trouver un sentiment qu'elle se reprocheroit comme un crime. Cependant le souvenir du passé la rassure un peu. Elle a toujours vu Elénor avec plaisir, mais jamais elle n'a eu de peine à voir Azéline ; jamais leur intelligence ne l'a attristée : elle n'a jamais désiré que leur union ; elle a toujours fait des vœux pour le succès de leurs amours : elle n'a donc point d'amour pour Elénor, puisqu'elle n'a point de jalousie.

Tandis qu'Ephise cherche à se rassurer en sondant les replis de son cœur, Azéline & Elénor se font les plus tendres adieux. En se disposant à passer la rivière, on diroit qu'Elénor est près d'entreprendre le plus long

trajet. Ils vont être séparés par un courant d'eau ; il semble que le Ciel ait mis entre eux une vaste mer. Ce barbare Morian, s'écrioit Elénor ! il ne peut nous empêcher de nous aimer , il nous défend de nous voir. Azéline ! ma chere Azéline ! que vais - je devenir ? pourrai - je vivre séparé de toi ? Hélas ! jusqu'à ce jour le chagrin que j'avois en te quittant étoit du moins adouci par l'espérance ; ma première pensée en me levant étoit , *Je verrai Azéline* ; je me couchois en disant , *J'ai vu Azéline*. Désormais je verrai le jour se lever , je verrai la nuit revenir ; & je n'aurai pu lire mon bonheur dans tes yeux ; & je n'aurai pu presser ta main dans la mienne !

Azéline attendrie laissoit tomber sa tête dans les bras de son amant. Mais si elle pleuroit du regret de le quitter , elle pleuroit du plaisir aussi de se voir aimée si tendrement. Quelquefois

un

un mouvement de courage se mêloit à leur douleur ; enhardis par l'amour , ils vouloient braver leur tyran. Elénor , en quittant Azéline , vouloit emporter au moins le nom de son époux ; il vouloit mener sa maîtresse au pied des Autels , pour y consacrer leur amour à la face de Morian : mais bientôt la crainte de se perdre par cet éclat , suspendoit leur résolution. Morian s'étoit clairement expliqué sur leur hyménée ; son pouvoir étoit sans bornes , & son cœur sans délicatesse : ils avoient tout à redouter. Enfin décidés par la crainte de se trahir eux-mêmes , & par l'espoir d'un temps plus heureux , ils se condamnerent à l'absence , de peur de s'exposer encore à un plus grand malheur. Mais du moins à ce cruel départ , ils sentoient le regret de se quitter , & non la crainte de s'oublier. Ils ne se recommanderent point la fidélité , ils ne soupçonnoient

pas qu'il y eût des amans infidelles.

Enfin Elénor s'est arraché des bras d'Azéline ; le bateau qui doit le passer est déjà en mouvement ; chaque coup de rame , imprimé aux flots , semble déchirer son cœur. Azéline , le visage baigné de larmes , les bras tendus vers son amant , semble par un mouvement involontaire de son corps , vouloir donner au bateau un mouvement contraire. Que devint le tendre Elénor , quand l'ayant vue long - temps dans cette attitude douloureuse , il la vit tomber sans connoissance sur le rivage ? Il en perdit lui - même l'usage de ses sens ; & il en fut si profondément frappé , qu'après avoir recouvré ses forces on craignit qu'il n'eût perdu la raison.

Si telle fut la douleur d'Elénor en quittant Azéline , on sent qu'il n'en eut pas moins dans le lieu de son exil. La partie de l'Isle où il étoit relégué ,

étoit la plus florissante & la plus belle ; les merveilles de Flore , les trésors de Pomone , des prés toujours verts , coupés de limpides ruisseaux qui par leur murmure sembloient accompagner la voix des *gentils musiciens* des champs ; en un mot , les prodigalités de la nature & toutes les ressources de l'art en avoient fait un Elysée terrestre. Oh ! comme ce riant séjour étoit changé pour Elénor en une affreuse solitude ! L'absence d'Azéline enlevait à la nature tous ses charmes : il ne cherchoit le bord des ruisseaux que pour y endormir ses chagrins ; il ne s'étendoit sur le gazon que pour l'arroser de ses larmes ; & il ne mêloit sa voix au ramage des oiseaux que pour attrister leurs chants par ses plaintes.

On voit souvent marcher de front , l'amour & la poésie. Elénor avoit souvent chanté Azéline ; mais c'étoient

les accens d'un amant heureux. Un regard demandé, un regard obtenu, étoient autrefois l'objet de ses chansons. Hélas ! aujourd'hui il n'a plus à chanter qu'Azéline absente ; il ne module plus que des airs langoureux & mélancoliques.

Un jour se promenant sur le bord de la rivière, il chantoit fort tristement cette chanson qu'il venoit de composer :

Plus ne verrai cette tendre Azéline,
Plus n'entendrai son parler savoureux !
Plus ne verrai sa bouche coralline
Me rire, hélas ! d'un ris tant amoureux !

Plus ne verrai ma douce Colombelle,
D'un air si doux, chanter sur le gazon,
Chanson d'amour qu'avois faite pour elle ;
Puis d'un baiser me payer ma chanson.

Gentils oiseaux, sur l'herbette fleurie ;
Nous retrouviez en saluant le jour :
En vous oyant, apprenions l'harmonie ;
En nous voyant, preniez leçon d'amour.

Las ! que plaisir est voisin de détresse !
Comme une rose , ai vu le mien flétrir ;
On meurt , pauvre ! quand on perd sa Maîtresse :
Perdre Azéline , ah ! c'est plus que mourir.

Par monts , par vaux , sans cesse je rappelle
Ma mie , hélas ! que n'ai pu retenir ;
Hé bien que meure , en me souvenant d'elle :
Pas n'en voudrois perdre le souvenir.

Comme il achevoit sa triste chanson , chantée d'un ton plus triste encore , il apperçut un corps exanimé qui venoit d'être jeté sur le rivage : il crut distinguer de loin les traits d'un jeune homme de quinze ou seize ans. L'espoir de le rappeler à la vie le fait courir vers cet objet qui l'intéresse. Il porte la main sur lui ; il le trouve sans mouvement ; ses yeux s'attachent sur son visage.... Ciel ! quels traits ! Il regarde encore.... Est-ce un prestige ? Enfin il tombe sur ce cadavre , en s'écriant : Grand Dieu ! c'est elle.

En effet , c'étoit Azéline elle-même.

Le malheureux Elénor est tombé à ses côtés inanimé comme elle. Dès qu'il eut repris ses sens : Azéline , s'écria-t-il en versant un torrent de larmes ! Azéline ! c'est donc ainsi que tu m'es rendue ! Alors il la soulève dans ses bras Azéline , réveille-toi , c'est moi , c'est Elénor. Elle est sourde à ses cris ; Azéline n'entend plus la voix de son amant. Il cherche à la réchauffer par son haleine , & approche sa bouche de ses lèvres déjà glacées : il semble que cet amant infortuné s'efforce d'exhaler son ame , & de la faire passer dans le corps d'Azéline pour l'animer.

Enfin , après quelques instans d'une lutte aussi douloureuse , il sentit palpiter un peu sous sa main le cœur de son amante. Il renouvelle ses secours & ses efforts ; & il voit Azéline ouvrir les yeux à la lumière. D'après la douleur qu'il avoit sentie , on peut juger

de sa joie. Mais quels furent les transports d'Azéline , quand ses yeux à peine ouverts, s'arrêterent sur Elénor ! Elle revoit la clarté du jour , elle retrouve son amant ; c'est recouvrer deux fois la vie.

Après s'être abandonnés l'un & l'autre aux transports les plus doux, Elénor demanda par quel prodige heureux à la fois & malheureux, Azéline se trouvoit sous les yeux & dans les bras de son amant ? Azéline répondit en ces mots : Cher Elénor , au moment où je te vois , où je te parle , où je suis dans tes bras , puis-je t'entretenir de mes chagrins ? Mais , tu le veux , asseyons-nous sur ce gazon.

Ils s'affirent , elle reprit ainsi : Après nos tristes adieux , & ton départ bien plus douloureux , mes yeux ne purent quitter le bateau qui t'emportoit. Hélas ! il sembloit qu'à mesure que tu t'éloignois de moi , mon ame te

suivoit ; je ne respirois plus ; mon cœur cessa de battre quand je cessai de te voir, & je tombai sur le rivage sans mouvement & sans vie. Ah ! du moins mes douleurs étoient suspendues. Deux Insulaires qui m'apperçurent se hâtèrent de me secourir ; ils m'emportèrent chez moi , & leurs soins me rendirent à la vie, c'est-à-dire aux plus cruelles douleurs.

A ces mots, Azéline se mit à pleurer amèrement. Elénor attendri prit soin d'essuyer ses larmes, mais il s'apperçut bientôt qu'il en versoit autant qu'elle.

Hélas ! reprit Azéline , après t'avoir perdu, comme la campagne me parut vaste ! comme la Ville même me parut triste & solitaire ! J'étois loin d'Elénor, j'habitois un désert. Je retournois aux lieux enchantés où l'amour nous avoit réunis si souvent ; je te savois absent, & je t'y cherchois en-

core. Hélas ! pour la première fois, je me trouvois seule au lieu du rendez-vous. Tout ce qui m'environnoit me donnoit d'heureux souvenirs, mais ces plaisirs étoient bien empoisonnés par la réflexion. Je considérai le gazon où tu aimois à t'asseoir ; je vis encore des fleurs que tu avois effeuillées autour de moi ; j'entendis les oiseaux que nous nous plaissions à écouter. Hélas ! il me sembloit que leur voix étoit plus foible, que leurs accens étoient plus tristes ; ils paroissoient gémir avec moi de l'absence d'Elénor. Mes yeux erroient sans cesse autour de moi, comme je te cherchois autrefois quand tu feignois un moment de te dérober à mes regards : mais ce qui étoit jadis un jeu innocent, étoit devenu une cruelle vérité. Je ne voyois plus rien, j'étois seule au monde. Tantôt un bruit, qui m'apportoit une douce illusion, me faisoit détourner la tête ; tantôt je

prononçois ton nom : l'écho seul répondoit à ma voix , & mes larmes couloient abondamment.

C'est ainsi que je passai les premiers jours de ton absence : je ne tenois à la vie que par l'espoir de te retrouver. Un matin je vis arriver Ephise , cette tendre sœur d'un frere si cruel. Tu fais, Elénor, qu'Ephise a toujours protégé nos innocentes amours ; tu connois son cœur sensible ; tu fais que nous serions heureux, si notre bonheur eût dépendu de ses soins. Elle m'aborda avec un front chargé de tristesse, qui sembloit m'annoncer les plus fâcheuses nouvelles. Je crus un moment qu'elle venoit m'apprendre que tu n'étois plus : après tout ce que j'avois déjà souffert, il me sembloit que c'étoit là le seul malheur que j'eusse à redouter. Ephise , m'écriai - je , quel malheur venez - vous m'apprendre ? Elénor ne vit - il plus ?

Ephise me rassura sur cette crainte :

mais ses larmes se mêlerent bientôt aux miennes pour pleurer ton absence. Azéline , me dit-elle , vous savez si je partage vos ennuis ! vous savez que j'ai pleuré comme vous le départ d'Elénor.

En effet , mon ami , Ephise me parut si affligée , sa douleur me sembla si vive , que (je l'avouerai) je sentis , malgré moi , un mouvement de jalousie.

A ces mots , Elénor ayant témoigné sa surprise , Azéline se hâta de se justifier.

Rassure-toi , mon ami , lui dit-elle plus tendrement : je n'ai pas un seul doute sur la pureté de ses sentimens ; je n'ai pas eu une seule crainte sur ta fidélité ; mais Ephise sembloit t'aimer si tendrement , que je craignis presque que son cœur ne fût aussi tendre que le mien ; mon amour étoit jaloux de son amitié.

Aussi-tôt Elénor saisit une main

d'Azéline, la baïsa avec transport, l'arrosa de larmes de plaisir, & Azéline continua ainsi : Ephise se jetant dans mes bras avec cette tendre familiarité que tu lui connois : Chere amie, me dit-elle, je viens déposer mes alarmes dans votre sein ; mon frere trame quelque noir complot : il ne m'a pas confié son projet, parce qu'il craint mon amitié pour vous ; mais je soupçonne quelque imposture qui peut vous perdre. Il veut écrire à Elénor, & c'est sans doute pour l'abuser : peut-être veut-il le réduire au désespoir en vous accusant auprès de lui.

Ah ! mon cher Elénor, à ce discours un frisson mortel parcourut rapidement tout mon corps. Ephise, fondant en larmes, me quitta pour aller chercher de nouvelles lumieres ; & moi je demeurai ensevelie dans la plus profonde douleur. La nuit vint ; son ombre ne fit qu'augmenter mes terreurs ; mes

yeux ne se fermerent point; les plus funestes images vinrent effrayer mon imagination : enfin il ne me fut plus possible de commander à mes transports; & les premiers rayons du matin ayant éclairci les ténèbres, je conçus un projet qui me fut suggéré par l'amour & le désespoir. Je voulois te voir, te parler, te prémunir contre les ruses du tyran : tout m'étoit suspect ; je ne voulois confier qu'à moi seule l'intérêt de mon amour & le soin de ta vie : j'ai revêtu, comme tu vois, pour n'être pas reconnue, l'habit d'un frere que la mort m'a enlevé; j'ai détaché un bateau que j'ai apperçu près du rivage ; j'ai saisi deux rames qui se trouvoient sous ma main, & j'ai fendu les flots pour voguer vers toi : mais soudain un horrible coup de vent me frappe, renverse le bateau, qui est entraîné par les vagues, & me jette sur ce rivage, où l'amour t'a sans doute



Elénor dépose sur la rive la sensible Azéline, qui sans avoir fait le moindre mouvement, étoit bien plus fatiguée que lui. On se figure aisément les transports de joie d'Elénor, & les remerciemens d'Azéline.

Il fallut bientôt interrompre ces épanchemens par de nouveaux adieux. Elénor doit repasser la rivière, pour retourner au lieu de son exil. Azéline juge ce passage plus dangereux que le premier, car son amant seul est en péril : sa crainte redouble, & sa tristesse abat le courage d'Elénor. Les forces de son amant ne sont pas épuisées par la fatigue, mais son cœur est affoibli par la douleur de quitter encore tout ce qu'il aime. Il fallut pourtant s'arracher de ses bras : & malgré son désespoir, malgré les larmes d'Azéline, Elénor est encore au milieu des flots. Il nageoit seul, & il sembloit chargé d'un pesant fardeau. A son premier voyage, le

plaisir de porter sa chère Azéline allégeoit sa navigation ; la tristesse qu'il emporte dans son cœur, semble le surcharger bien plus que ce précieux fardeau qu'il a déposé sur la rive.

Cependant Elénor est arrivé dans son désert, comme Azéline est demeurée dans sa triste solitude. Après les dangers qu'ils ont courus l'un & l'autre, il ne leur reste plus que les ennuis de l'absence. C'en étoit trop, & ils y auroient succombé sans doute, si l'espérance, qui est la mère du courage, ne leur eût donné la force d'y résister.

Cependant l'inimitié de Morian ne dormoit pas. Ce n'est pas sans raison qu'Ephise l'avoit accusé de tramer un complot criminel. A peine Elénor avoit-il quitté Azéline, qu'il reçut de lui une lettre artificieuse, conçue à-peu-près en ces termes :

» Pardon, mon cher Elénor, des

» chagrins que je t'ai causés. C'est à
» moi de te consoler après t'avoir
» persécuté. Si quelque chose peut ex-
» cuser mes procédés, c'est que j'étois
» ton rival : mais je suis d'autant plus
» honteux de mes persécutions, que je
» te fus cruel, par amitié pour une
» ingrate. Je t'ai fait perdre Azéline
» sans la gagner ; car je dois t'appren-
» dre que l'infidelle n'a résisté à mon
» amour que pour trahir le tien. Je
» voulois la rendre parjure : elle l'est,
» mais c'est pour un autre que moi.
» C'est ainsi qu'elle a su faire deux
» malheureux ; & je le suis d'autant
» plus moi-même, qu'au chagrin de
» n'être pas aimé, se joint le remords
» d'avoir été injuste envers toi. «

On sent le chagrin que cette lettre
auroit causé à Elénor s'il n'avoit été
prévenu. Elle ne servit qu'à augmen-
ter sa haine contre Morian, & son
amour pour Azéline. Morian sentoit

bien, en écrivant, que son imposture ne tarderoit pas à se découvrir : mais il étoit possible que dans son premier mouvement Elénor s'abandonnât à son désespoir : d'ailleurs il étoit au moins sûr de lui causer un chagrin passager, & l'on a vu que ces petites cruautés appartoient au caractère de Morian. Chaque peine qu'il caufoit aux deux amans, étoit un plaisir qu'il se donnoit.

Mais Elénor & Azéline ne pouvant se confier à personne, furent forcés d'employer toutes les ressources de leur imagination, pour se communiquer leurs pensées amoureuses. Ils trouverent divers stratagèmes pour s'écrire, & ils furent forcés de changer souvent de moyens, pour n'être pas découverts. A la fin, soit qu'il eût appris qu'on avoit fait autrefois de quelques oiseaux de fidèles messagers d'amour, soit que l'amour qui est tou-

jours inventif, lui en eût suggéré l'idée, Elénor dressa un jeune pigeon, & lui apprit à recevoir dans son bec un billet doux, & à l'aller porter discrètement à Azéline. La tendre colombe est l'oiseau que les Poètes donnent à la Déesse Vénus. Il est plus propre à servir les amans, parce qu'il sent plus vivement l'amour.

Ce fidelle messager servit longtemps Azéline & Elénor avec succès; mais à la fin Morian (soit que le hasard eût éclairé sa jalouse haine, soit qu'il eût été instruit par quelque délation) découvrit le stratagème des deux amans. Il apôta des espions, fit lui-même sentinelle; & il apprit bientôt par ses propres yeux comment & à quelle heure se faisoit le message amoureux.

Cette découverte suggéra au tyran un projet bien digne de lui. Une pareille idée ne pouvoit guere entrer que

dans la tête de Morian , de cet homme , qui , si j'ose m'exprimer ainsi , possédoit si bien le détail de la cruauté. Il s'arma d'un fusil , & vint attendre l'oiseau à son passage. Il auroit bien pu surprendre Azéline au moment où elle auroit reçu la lettre ; mais il n'eût pas été content de lui-même , si en interceptant le message , il n'eût tué l'innocent messager. Il vient donc l'attendre au passage ; il le surprend ; le barbare l'ajuste , il tire ; & le plomb frappe l'oiseau mortellement. Cependant comme il ne mourut pas sur le coup , il tomba vivant encore aux pieds de Morian ; le tendre oiseau avoit toujours le billet dans son bec ; malgré la mort qui le gagnoit par degrés , il sembloit le serrer plus étroitement ; Morian ne pouvoit le lui arracher , & l'oiseau ne lâcha sa lettre qu'en expirant.

Morian étoit aussi charmé d'avoir

tué l'oiseau , qu'il étoit fier d'intercepter la lettre qu'il portoit. De tous les billets qu'Elénor avoit écrits , c'étoit celui qui demandoit le plus de secret. Las d'une absence si douloureuse , il exhortoit Azéline à y mettre fin , & lui écrivoit en ces mots :

» C'est trop long-temps souffrir , ma
» chere Azéline : te posséder ou mourir , voilà le vœu d'Elénor. Osons
» tout entreprendre. Quel danger pourons-nous courir ? Connois - tu un
» plus grand malheur que l'absence ?
» Abandonnons cette Isle qui nous vit
» naître , pour échapper à la vengeance
» de notre persécuteur. Nous irons
» chercher des climats où l'amour ne
» soit pas en butte à la cruauté des
» tyrans. Nous irons porter nos vœux
» au pied des Autels ; le Ciel recevra nos sermens , & nous vivrons
» heureux sous ses auspices. Ah ! ma
» tendre Azéline , cette idée doit nous

» faire braver tous les dangers. L'a-
 » mour m'inspire ce projet ; il le fera
 » réussir. Un mot , ma chere Azéline ;
 » & que ce mot soit tel que je le désire,
 » que je l'attends de ton amour & de
 » ton courage. «

Le plaisir qu'avoit Morian à déranger ce projet, l'empêcha d'éprouver le moindre mouvement de colere. Il relut la lettre pour concerter sa vengeance. Il méditoit la persécution avec cette volupté que l'on goûte à faire un heureux.

Tandis que Morian cherchoit à tirer parti de cette aventure , la tendre Azéline attendoit au lieu ordinaire la lettre qu'il venoit d'intercepter. L'heure se passe , & cependant l'oiseau n'arrive point. Elle est assise au pied de l'arbre où il a coutume de s'abattre. Comme elle ne voit ni n'entend l'oiseau messenger , elle craint d'avoir pris un arbre pour l'autre. Mais c'est bien le même

ormeau où il s'arrêtoit pour laisser prendre dans son bec le billet amoureux. Azéline inquiète l'appelle par ses vœux, par ses soupirs : rien ne paroît. Ah ! si Elénor avoit négligé d'écrire, si la colombe s'étoit arrêtée en chemin ! mais Elénor est si exact, & la colombe si fidelle ! Azéline respirant à peine, monte sur une hauteur ; ses yeux se portent au loin ; le Ciel est serein, & l'oiseau chéri ne se montre point. Azéline éperdue descend dans la plaine, court encore à l'arbre avec une lueur d'espérance, y arrive, ne voit rien, & tombe sur le gazon comme accablée de lassitude.

C'est dans cette cruelle agitation que la nuit vint la surprendre, nuit plus affreuse encore que le jour qui l'avoit précédée. Le lendemain l'aurore n'avoit pas encore blanchi l'horizon, qu'Azéline étoit déjà au pied de l'arbre. Que devint cette amante infortunée,

née, quand elle vit encore finir le jour sans avoir apperçu l'amoureux oiseau ! Mais ce qu'elle avoit souffert la veille , Elénor le souffrit ce jour-là ; car il étoit venu attendre une réponse qu'il ne devoit pas recevoir. Ainsi étoient tourmentés nos deux amans ; & Morian se consoloit du refus d'Azéline , par les chagrins qu'il lui caufoit.

Sans changer de sentiment à leur égard , il résolut un beau jour de changer de conduite. Jugeant que la difficulté de se voir ne feroit qu'augmenter leur amour , il prit le parti de les rapprocher ; il crut travailler plus sûrement à sa vengeance , en couvrant sa haine d'un voile d'amitié. Il les pria d'oublier le passé , & leur permit de se livrer à leur amour ; il déguisa si bien ses véritables sentimens , que la généreuse Ephise le remercia en versant des larmes de joie ; & Morian , pour achever d'éloigner tous les soup-

çons, lui permit de se lier d'amitié avec Azéline.

Après avoir laissé couler un assez long intervalle pour affermir leur confiance & leur sécurité, il travailla à leur susciter des obstacles & des chagrins. Un jour il engagea sa sœur à faire un peu loin avec Azéline une partie de plaisir sur la rivière. Azéline s'étoit donné depuis peu de jours un habit de fantaisie ; & Morian en avoit fait faire secrètement un autre tout semblable pour s'en servir comme on va voir.

Pendant cette promenade, il manda Elénor, sous prétexte de l'entretenir de son mariage avec Azéline. A peine étoient-ils entrés en conversation, qu'il arrive un homme aposté par Morian, tout hors d'haleine, & avec toute la pantomime de la douleur. Morian l'interrogea tout haut, pour avoir une réponse qu'il avoit dictée lui-même ; & cet homme, qui étoit

une espèce de Matelot, raconta devant Elénor, qu'étant sur le bord de la rivière, une jeune personne qui s'étoit mise à l'écart pour se baigner avec une amie, avoit eu le malheur de se noyer, & qu'il apportoit son habit pour voir si par-là elle pourroit être reconnue.

En parlant ainsi, il déploya la robe qu'avoit fait faire Morian lui-même; & soudain Elénor ayant cru la reconnaître : Azéline ! s'écria t-il, c'est Azéline. Morian feignit de son côté la plus vive douleur ; & voyant qu'Elénor étoit prêt à se trouver mal, il lui parla avec bonté, & le fit reconduire, en disant qu'il prendroit pour lui-même tous les soins qu'on lui rendroit.

Tandis qu'Elénor ramené chez lui s'abandonne à tout son désespoir, Morian court rejoindre Azéline & Ephise; & poursuivant ses projets, il joue au-

près d'Azéline la scène qu'il venoit de jouer devant Elénor ; c'est-à-dire , qu'il lui persuade qu'elle a perdu son amant. On se figure la douleur d'Ephise & le désespoir d'Azéline. Morian ne paroît pas moins affligé ; il semble n'avoir l'esprit occupé que des moyens de consoler cette amante désolée. Enfin il persuade à Ephise d'amener Azéline à une campagne , pour tâcher de la distraire de ses ennuis ; & ces deux amies qui ne doutoient plus de la bonne foi de Morian , se retirent sur le champ dans une terre qu'avoit ce dernier , un peu éloignée de la Ville.

Azéline , accablée par la douleur , suivit Ephise sans dire oui , sans dire non ; elle n'avoit plus ni désir , ni volonté ; son œil étoit sec ; la source de ses larmes sembloit tarie ; sa voix n'articuloit plus aucun son ; on l'auroit crue muette & insensible. Le lendemain elle se leva avec un visage riant ,

mais avec des yeux troublés ; elle alla trouver Ephise : Je l'ai vu , lui dit-elle ; Elénor va venir ; je lui ai parlé. Le voyez-vous ? Il m'aime toujours. Cette fausse joie fut suivie d'une convulsion effrayante ; enfin Ephise trembla que la douleur n'eût dérangé pour toujours les organes d'Azéline. Ces accès de délire revenoient assez souvent ; & les momens où elle reprenoit l'usage de sa raison , étoient ceux où son cœur étoit le plus déchiré.

Ephise auroit bien voulu consoler son amie ; mais comment réussir à lui faire oublier un malheur qu'elle-même avoit toujours présent à la mémoire ? Elle paroissoit aussi affligée qu'Azéline, au moment où elle lui conseilloit de distraire ses ennuis. Elle alloit souvent avec une tranquillité affectée l'exhorter à oublier Elénor ; & elle finissoit toujours par le pleurer avec elle.

Morian , souvent témoin de leur

douleur, n'en étoit pas plus attendri; il sentoît fort bien que le hafard pourroit de moment en moment dévoiler fa fourberie; mais cherchant à mettre le temps à profit, il vouloit empêcher le mariage d'Azéline & d'Elénor; c'étoit-là fon grand projet.

Il parvint à fon oreille un bruit confus, qui tendoit à faire croire qu'il y avoit quelque myftère dans la naiffance d'Elénor. Ce bruit trouva des commentateurs : on en donna diverfes explications ; & quelques-uns instruits de l'intérêt que Morian prenoit à cette affaire , lui perfuaderent qu'Elénor étoit foupçonné d'être proche parent d'Azéline. Cette confidence fit grand plaisir à Morian , qui croyoit y voir un puiffant obftacle à l'hymen qu'il vouloit empêcher. Il demanda , fous quelque prétexte , au malheureux Elénor fes papiers de famille ; & il les donna fécètement à des Jurifconfultes pour les examiner.

Cependant , malgré le soin qu'il prenoit de cacher ses démarches , le hasard fournit à l'officieuse Ephise une occasion de soupçonner encore sa sincérité. Elle crut s'appercevoir un jour qu'une lettre qu'elle venoit de recevoir avoit été lue auparavant. Elle craignit , de ce moment , quelque nouvelle manœuvre ; & les tentatives qu'elle fit aussitôt pour dissiper ses craintes , ne servirent qu'à les augmenter. Enfin ne pouvant plus vivre dans cette incertitude , elle partit secrètement sans faire aucune confidence à Azéline , & elle alla s'informer dans la Ville même de l'histoire d'Elénor. Ce qu'elle en apprit , en la remplissant d'indignation contre son frere , ouvrit son cœur à la plus douce espérance. Elénor vivoit encore ! Azéline pourroit encore être heureuse ! tous les vœux de son cœur sont donc remplis ! Elle court avec le plus tendre empressement , vers la

maison d'Elénor. Elénor étoit encore vivant ; mais quelle vie que celle de cet amant infortuné ! Pour exprimer la douleur où l'avoit plongé la prétendue mort d'Azéline , il fuffit de représenter l'attitude où Ephise le surprit en arrivant. Il étoit étendu sur une chaise longue, vis-à-vis d'un portrait d'Azéline ; il étoit pâle , défait , mourant. Depuis le premier instant il n'avoit pas changé d'attitude, & ses yeux ne s'étoient point détachés du portrait. Il avoit juré de ne prendre plus aucune nourriture , & de mourir ainsi en contemplant cette image adorée.

Quand Ephise arriva chez lui , il étoit immobile , & ses yeux presque éteints. Ephise , charmée de le retrouver , mais effrayée de cette terrible agonie , lui dit , d'une voix tremblante à la fois de plaisir & de crainte : Elénor , c'est moi , c'est Ephise. — Elénor , sans changer de posture ni d'action , lui

répond d'une voix qu'on entendoit à peine : Elle n'est plus : je meurs. — Ephise s'étant approchée de plus près se prit à pleurer amèrement : Vivez , s'écria-t-elle , Azéline vit encore. — A ces mots , il se retourne , & d'une voix un peu moins foible : Elle vit , dit-il à Ephise ! Oui , répond - elle , Azéline est encore à vous.

Elénor craignoit qu'on ne l'abusât , pour le rappeler à la vie ; il craignoit qu'on ne songeât qu'à prolonger ses tourmens. Il apprit à Ephise le projet qu'il avoit formé de ne prendre aucune nourriture , & lui déclara qu'il ne pouvoit se résoudre à violer son serment qu'après avoir vu de ses propres yeux Azéline. Il fallut bien consentir à ce qu'il vouloit. Ephise étoit consolée de tout par le plaisir de retrouver Elénor , & par l'espoir de le rendre heureux. Cette tendre fille étoit si enchantée , elle sentoit une joie si vive & si pro-

fonde , qu'en faisant un nouveau retour sur elle-même , elle fut prête à s'accuser encore d'un amour intéressé ; elle craignit d'être , sans le savoir , la rivale de son amie. Cependant , en interrogeant son cœur , elle sentit que son vœu le plus ardent , que sa seule envie étoit de reporter Elénor dans les bras d'Azéline. Elle vit bien qu'elle auroit toujours la plus tendre amitié pour Elénor : mais elle vit bien aussi qu'elle aimoit toujours Azéline ; & cette conviction la rassura sur ses sentimens.

L'amitié d'Ephise n'étoit capable d'aucune crainte. Elle brava le courroux de son frere jusqu'à faire porter Elénor auprès de son amie , qu'elle eut soin pourtant de préparer à cette entrevue. Les sens d'Azéline , si affoiblis par la douleur , n'auroient peut-être pas résisté à tant de joie , si son ame n'y avoit été disposée par degrés.

Je n'entreprendrai point d'exprimer

ici le bonheur des deux amans ; avoir représenté leurs douleurs , c'est avoir fait pressentir leur joie. La nouvelle en arriva bientôt aux oreilles de Morian , qui se rendit auprès d'eux enflammé de colere. Il accabla Ephise des reproches les plus injurieux. Avant de les quitter , il crut devoir à sa vengeance de déclarer aux deux amans que le temple de l'hymen leur étoit fermé pour jamais.

Dans cette vue , il manda sur le champ les Jurisconsultes qu'il avoit chargés de vérifier si Elénor n'étoit pas proche parent d'Azéline , comme on le lui avoit fait espérer , mais qui , malheureusement pour lui , après bien des recherches , avoient trouvé ce qu'il ne cherchoit pas. Comme il leur commanda de déclarer tout haut ce qu'ils avoient appris de la naissance d'Elénor , ils le prièrent , par ménagement pour lui-même , de les dispenser de

patler : mais Morian, aveuglé par la colere, leur ordonna de nouveau, & d'un ton plus menaçant, de dire quel avoit été le fruit de leurs recherches.

Quel fut l'étonnement de toute l'assemblée quand on apprit que les perquisitions faites avoient découvert un échange extraordinaire ! Par une histoire bien circonstanciée, & appuyée sur des écrits authentiques & sur des témoignages évidens, on prouva à Morian qu'il n'étoit qu'un enfant supposé, & que le véritable frere d'Ephise étoit Elénor lui-même. A cette nouvelle qui sembla foudroyer Morian, Ephise tout-à-fait rassurée sur ses sentimens, courut dans les bras d'Elénor, en s'écriant : Mon frere !... Tandis qu'Elénor, Azéline & Ephise s'abandonnoient à l'expression de leur joie, Morian demeuroit muet & stupide. Ce secret divulgué le privoit de sa fortune & de son rang. Les deux amans, satis-

faits du bonheur de vivre ensemble ,
 poussèrent la générosité jusqu'à lui pro-
 poser de garder son premier état ; mais
 les Insulaires ayant appris cette nou-
 velle , ne voulurent pas consentir à lui
 laisser une dignité dont il avoit si sou-
 vent abusé ; & ils en revêtirent , comme
 malgré lui , le généreux Elénor. On fit
 cependant un fort heureux à Morian , à
 la priere des deux amans & de leur sœur
 Ephise. Azéline & Elénor scellerent
 l'union de leurs cœurs par le sceau du
 mariage. Ils vécurent heureux & fideles ;
 & pour combler leur bonheur , qui étoit
 le prix de leurs vertus , ils moururent
 tous deux le même jour. Leur histoire
 se conserva parmi leurs concitoyens ;
 & on ne prononçoit jamais leur nom
 sans bénir leur mémoire.



*LA VENGEANCE,**NOUVELLE*.*

UN Pédagogue nommé Claude, sans naissance, sans esprit, fort laid, fort pauvre, se croyoit un cavalier parfait, quoique rien ne fût plus grotesque que sa personne; il fut assez hardi pour prendre de l'amour, & assez sot pour se flatter d'en inspirer. Son choix étoit encore plus insensé que sa passion même; il osa adresser ses vœux à une demoiselle qui logeoit dans son voisinage, également respectable par sa naissance & par son rang, & pour qui un pareil amour étoit un affront. La jeune personne étoit belle, & s'appeloit Zéphirine. Le Pédant amoureux passoit & repassoit à chaque instant

* Le fond de ce Conte appartient au *Lasca*.

sous ses fenêtres, en la lorgnant avec cet air de la bêtise qui se croit aimable ; mais Zéphirine ne prenoit pas garde à lui. Le présomptueux Pédant voyant qu'il avoit beau repasser devant la porte , regarder & soupirer tout haut , faire du bruit en frappant le pavé de son talon , résolut de hasarder une lettre : il écrivit donc une épître bien tendre ; & s'adressant à la femme-de-chambre , il la pria instamment de remettre le billet à sa maîtresse.

La foubrette qui en vouloit peut-être au Pédagogue , se chargea de la lettre , promit de la rendre à Zéphirine , & la remit à Tibere , frere de la jeune personne. Ce jeune homme étoit vif , emporté ; & son orgueil fut indigné d'un tel excès d'audace. Dans les premiers transports de sa colere , il juroit d'aller tuer le Pédant , lorsque Lambert son ami , l'ayant abordé , lui demanda par quelle raison il sembloit

si fort agité : Tiens , lis , répond Tibere ; un misérable , un impertinent a l'audace d'écrire à ma sœur un billet doux ; as-tu jamais oui parler d'une impudence pareille ? Je veux , avant la fin du jour , que mes gens le fassent mourir sous le bâton.

Quelle folie , dit Lambert ! si tu m'en crois , tu prendras un autre parti. Veux-tu t'exposer à t'expatrier , à perdre ta fortune ? Tu n'auras tué qu'un gredin , & l'on te fera payer un honnête homme : crois - moi , mon cher Tibere , ce coquin-là ne vaut pas l'argent qu'il t'en coûteroit pour le faire rouer de coups.

Tibere , malgré son ressentiment , sentit bien que son ami avoit raison : mais , lui dit-il , comment s'y prendre pour châtier cet insolent ? Le voici , répondit Lambert ; il faut répondre au nom de Zéphirine , sans l'en avertir , & amuser le Pédant , en lui don-

nant quelque espoir. Ce premier succès l'enhardira ; nouvelle lettre , nouvelle réponse ; enfin , de lettre en lettre , on lui donnera un rendez - vous ; il y viendra ; & on le recevra de manière à le guérir pour jamais de son amour.

Tibere trouva le plan excellent ; & sur le champ on fit une réponse qu'on porta bien vite au Pédant. La lecture du billet pensa le faire mourir de joie. Zéphirine lui écrivoit qu'elle n'étoit pas insensible à son amour ; mais qu'elle le prioit de ne pas paroître si souvent sous ses fenêtres , à cause de ses parens , & de mettre aussi plus de discrétion dans ses regards amoureux. Je vous prie encore , ajoutoit-elle , de ne pas me savoir mauvais gré si je feins de ne pas vous appercevoir. Attribuez-le à la contrainte , & non à l'indifférence.

Claude plus content & beaucoup plus fat , écrivit une seconde lettre

qui lui valut une réponse plus tendre & plus amoureuse. Enfin le Pédagogue enflammé de plus en plus , ne mit plus de frein à ses desirs , & il demanda nettement à Zéphirine un rendez-vous pour y recevoir le prix de son amour. Les deux amis aussi pressés que lui d'en venir au dénouement , le prièrent , toujours au nom de Zéphirine , d'attendre la semaine d'après , parce que Tibere devoit faire un voyage à Florence.

Il seroit difficile d'exprimer le ravissement du Pédagogue : la tête lui tournoit quand il songeoit à la récompense promise à son amour. En attendant il repassoit cent fois par jour devant la porte de Zéphirine , qui ne soupçonnant rien de ce qui se passoit , continuoit à le regarder avec la plus profonde indifférence ; & Claude enchanté , s'écrioit : Qu'elle est prudente ! que d'adresse ! que d'esprit ! Cette

jeune personne est un trésor. Son imagination s'échauffoit ; il revoyoit en esprit toutes les belles qui figurent dans les annales de l'Histoire & de la Fable ; & il ne trouvoit rien de comparable à Zéphirine. Son délire augmenta de jour en jour. Il étoit déjà fou ; il fut bientôt Poète. Il répandit son feu dans un déluge de sonnets, souvent galans & tendres, quelquefois libres, toujours extravagans.

La semaine suivante, Tibere fit les apprêts de son prétendu voyage, mais fit publiquement que tout le voisinage & Claude lui-même le virent partir. Oh ! pour le coup, celui-ci ne fut plus le maître de sa joie ; & ses transports augmentèrent encore lorsqu'une heure après il reçut une lettre où Zéphirine lui donnoit rendez-vous pour le soir à minuit, en lui recommandant de faire le moins de bruit possible pour n'être pas apperçu. Il devoit battre des mains.

pendant quatre fois : à ce signal , la femme-de-chambre devoit lui ouvrir la porte , & le conduire secrètement à l'appartement de Zéphirine.

Du moment où Claude reçut la lettre jusqu'à l'heure du rendez-vous , il employa tout son temps à lire & relire , à baiser & rebaiser la lettre , & à l'arroser de larmes de joie. Minuit étant arrivé , il courut au rendez-vous , donna le signal convenu ; & la soubrette , qui servoit toujours Lambert & Tibere , l'ayant doucement introduit , lui dit : Monsieur , Zéphirine est encore à se chauffer avec sa mere ; ayez la bonté de l'attendre dans cette chambre où elle ne tardera pas à venir.

Claude , qui ne se possédoit plus , répondit toujours oui , sans entendre ce qu'on lui disoit. La femme-de-chambre lui répéta encore ce qu'elle lui avoit déjà dit ; & le plaçant auprès du lit : Monsieur , lui dit-elle , vous pou-

vez vous coucher en attendant qu'elle vienne. Volontiers, répondit le Pédagogue ; & comme son bonheur le rendoit insolent, il donnoit ses ordres à la soubrette qui le servoit avec tout le respect imaginable. La suivante lui ayant laissé de la lumière, ferma la porte, en lui disant que sa Maîtresse seule avoit la clef. Comme il se dispo- soit à répondre, il vit que la porte étoit déjà fermée. Resté seul ; il se déshabille & se met au lit.

Comme la nuit étoit déjà avancée, Tibere, qui étoit rentré chez lui furtivement, avertit plusieurs amis qu'il avoit rassemblés. Le Pédagogue commençoit à s'inquiéter de ne pas voir arriver sa chère Zéphirine. Il ne soupçonnoit point de ruse : il craignoit seulement quelque malheur. Puis il finissoit par dire : Sans doute elle attend que tout soit endormi. Oh ! cette fille - là est la prudence même.

le traitement que je vous réservais ! Il maudissoit l'instant où il l'avoit vue pour la première fois. Il se repentoit bien de sa folle crédulité ; & peut-être , si elle s'étoit montrée à ses yeux , quelques soupirs amoureux se seroient-ils mêlés à ses gémissemens ? Mais , hélas ! ce n'étoit pas elle qu'il devoit revoir.

Cette première visite fut suivie , le soir , d'une seconde tout aussi polie & aussi meurtrière. Claude n'appeloit plus sa chère maîtresse : il n'aspiroit désormais qu'au bonheur de sortir , & de s'en aller bien loin. Il avoit la permission de parler , mais on ufoit avec lui du droit de frapper sans répondre. Enfin , quand ils crurent que la correction étoit suffisante , ils résolurent de mettre la dernière main à l'ouvrage. Pour finir , ils composèrent avec du stuc & des chiffons , une effigie du Pédant revêtue de ses propres habits ,

habits, qu'ils allerent attacher au carcan pendant la nuit. On le rendit lui-même témoin de cette justice; & on le ramena en lieu de sûreté, jusqu'à ce que son effigie eût été vue, le lendemain, par les passans. La copie fut reconnue par tout le monde, & l'écriteau qu'on avoit mis au simulacre pour expliquer le crime du Pédant, en ayant fait l'objet de toutes les plaisanteries, on lui rendit la liberté; mais il ne s'en servit que pour sortir de la Ville, où sa confusion l'empêcha de reparôître. Il n'oublia point Zéphirine, mais il n'eut plus envie de lui parler d'amour.



*LE MODELE DES FRERES,**C O N T E.*

BLIMONT avoit fait comme tant d'autres : jeune , aimable , né avec des passions vives , il avoit aimé ; mais il n'avoit pas voulu se lier par d'autres nœuds que ceux de l'amour. Ayant plus d'indulgence pour la nature que de respect pour les lois , il étoit devenu pere. Peut-être ce sentiment l'eût-il emporté dans son cœur sur l'amour de la liberté ; peut-être eût-il consenti à devenir époux , afin de pouvoir être pere authentiquement , d'en remplir plus fructueusement les devoirs , d'en savourer mieux les délices ; mais la jalousie , peut-être l'inconstance , loin de lui permettre les nœuds de l'hymen, l'avoit arraché à ceux même de l'amour. Il avoit quitté Léonore , celle

à qui il devoit le titre de pere. Il l'avoit soupçonnée d'infidélité ; & il avoit rompu avec elle sans l'avoir convaincue. Long-temps les remontrances, les menaces de sa famille, qui craignoit les suites de cette intrigue, avoient combattu vainement son amour ; un seul soupçon en avoit triomphé ; encore ce soupçon étoit-il injuste ; mais comme il étoit d'un caractère violent, emporté, il n'avoit voulu écouter aucun éclaircissement, & il avoit résisté à tous les efforts directs ou indirects de l'infortunée Léonore. Sa famille, qui avoit pris pour un acte d'obéissance une rupture qui n'étoit que l'effet d'un caprice, ou plutôt d'une injustice, lui avoit rendu ses bonnes grâces, & lui avoit bientôt proposé la main d'une jeune héritière qu'il avoit acceptée. Il étoit devenu pere une seconde fois ; & le second fils que l'hymen lui avoit donné, n'avoit

pas deux ans de moins que celui de Léonore. Celui-ci avoit été enveloppé dans la disgrâce de sa mere, il avoit été délaissé, oublié; d'ailleurs Léonore, par dépit ou par fierté, n'ayant pu réussir à se justifier, avoit résolu d'oublier un ingrat; & elle s'étoit éloignée de lui, sans lui faire connoître l'asile où elle alloit cacher sa honte & son chagrin. Elle avoit emmené son fils avec elle. Comme elle n'avoit aucun rang à lui donner dans la société, elle avoit cru qu'il la connoitroit assez tôt; elle avoit cru pouvoir différer de lui faire voir des honneurs auxquels il ne devoit point prétendre, & de lui montrer le spectacle des richesses dont elle ne pouvoit le faire jouir. D'ailleurs, il étoit encore fort jeune; & elle s'étoit chargée seule de son éducation.

De son côté, Blimont faisoit aussi élever son second fils, qu'il regardoit

comme son fils unique. Ce fils commençoit à grandir, & son pere ne l'avoit pas encore revu. Voici pourquoi. Blimont avoit un parent fort riche, mais qui étoit bien au moins aussi original. Ce parent, qu'on appeloit Minville, vivoit seul dans une Terre fort éloignée de Paris. Ayant reçu quelques mécontentemens dans le monde, il avoit résolu de le quitter. Il avoit trouvé, ce qui n'étoit pas une rare découverte, des amis faux & des maîtresses infidelles; d'autres auroient oublié les faux amis, & se seroient vengés des maîtresses infidelles en les imitant : Minville avoit mieux aimé leur céder la place, & n'avoit pas voulu leur pardonner. Pour se venger des hommes, il avoit résolu d'être misanthrope. Vous sentez ce que c'est qu'une misanthropie en projet ! comme s'il suffisoit de dire, Haïssons les hommes, pour les haïr ! Ce pauvre Minville

n'avoit pas l'énergie dont il avoit besoin pour le rôle qu'il avoit pris, & qu'il jouoit pourtant de son mieux. Il vouloit oublier le monde, & il aimoit à voir quelqu'un qui le lui rappelât. Il avoit même été tenté de se marier; mais il avoit cru un pareil acte contraire à son projet; & il s'en étoit abstenu par logique. Néanmoins, en haïssant tous les hommes, il sentoît qu'il auroit quelque jour besoin d'en aimer un par exception. Cette haine étoit le résultat de ses principes, & cet amour le besoin de son cœur. Du reste, c'étoit un homme d'une probité incorruptible. Quoique ses vertus eussent des formes singulières, le fond n'en étoit ni moins réel ni moins solide. Il avoit même des lumières & de l'esprit; & il n'eût tenu qu'à lui de plaire en se faisant estimer; mais il eût rougi d'être aimable.

Minville ne crut donc pas déroger

à sa demi-misanthropie, en demandant à Blimont son fils, pour l'élever & le garder auprès de lui. Blimont ne doutoit point que le vieux Minville ne fût capable de donner à son fils une bonne éducation ; d'ailleurs le bon homme étoit fort riche ; on prétendoit à son héritage ; & ce motif fait taire bien des scrupules. Quoi qu'il en soit, le fils de Blimont, à peine sorti de l'enfance, fut envoyé à Minville, qui jugea, en le voyant, qu'il falloit haïr le monde entier, mais que cet enfant-là pouvoit devenir très-aimable. Ce fut même pour lui une occasion de voir un peu de monde ; il rassuroit sa conscience misanthropique, en se disant qu'il ne voyoit ce monde-là que pour son élève.

Un hasard singulier fit que l'asile qu'avoit choisi la triste Léonore avec son fils, se trouva voisin de la retraite de Minville. Un hasard moins extraor-

dinaire fit que les deux jeunes gens se rencontrèrent ; & Minville , soit que ce fût encore là une infidélité faite à sa misanthropie , soit que la nature lui parlât pour cet enfant inconnu , soit encore qu'il crût devoir donner à son élève un compagnon , pria la mere de les laisser souvent jouer ensemble. Les études & les plaisirs devinrent communs entre eux ; leur liaison devint un sentiment avec les années ; ils ne pouvoient plus se quitter ; & ils s'aimèrent comme s'ils s'étoient connus.

L'élève de Minville (je l'appellerai d'Eperny , & son jeune ami, Maurice) ; d'Eperny donc approchoit de sa quinzieme année , & par conséquent Maurice en étoit sorti à peine. D'Eperny étoit de beaucoup au-dessus de son âge ; ses discours annonçoient un esprit & une raison rares ; & toutes ses actions prouvoient la sensibilité la plus intéressante. Il étoit aux petits

soins avec Maurice ; il craignoit toujours de ne pas deviner ses besoins. On eût dit que la nature avoit éclairé son cœur ; qu'il avoit appris qu'il possédoit seul une fortune que Maurice avoit naturellement droit de partager avec lui , & qu'il cherchoit à réparer l'injustice de son pere. Il est vrai que Maurice étoit digne de son amitié, & qu'il répondoit à ses soins par une tendresse aussi désintéressée qu'attentive.

De son côté, Minville, tout courroucé qu'il étoit contre les hommes, n'avoit pas pu s'empêcher de parler à Léonore ; il n'avoit pas pu lui parler sans l'interroger sur son sort ; ses questions avoient amené des aveux ; Minville attiroit la confiance ; enfin Léonore lui raconta son histoire, qui attendrit notre misanthrope : mais malheureusement son chagrin étoit un mal sans remède, vu l'engagement qu'avoit contracté Blimont.

Ce secret ne demeura pas entre Minville & Léonore. Soit par imprudence, soit par une confiance volontaire, les deux freres furent instruits de leur sort. Le modeste Maurice sembla presque honteux d'être le frere de d'Eperny ; & le sensible d'Eperny parut tout fier de se trouver le frere de Maurice. Ils ne s'aimèrent pas davantage ; mais ils se trouverent plus heureux. Minville s'occupoit toujours du malheur de Léonore, ou plutôt il étoit désolé de n'y voir aucun remede. Il défendit au moins à d'Eperny de faire part à son pere de la découverte qu'il avoit faite. Une année s'écoula ainsi ; Minville plaignant toujours en vain Léonore, & les deux freres s'aimant toujours avec la même tendresse.

Un jour d'Eperny conçoit un projet bien singulier, intéressant, rare, & qui demandoit un cœur aussi sensible & une raison aussi prématurée. Il

veut dédommager Maurice de l'injustice du sort & de la sévérité des lois. Il a conçu seul le projet, il veut seul l'exécuter ; il ne sollicite aucune médiation ; il ne demande que la liberté de retourner dans la maison paternelle. Mais pour cela il faut s'ouvrir à Minville. D'Eperny va le trouver un matin. » Mon bienfaicteur, dit-il, » (c'est ainsi qu'il l'appeloit) il faut » aujourd'hui mettre le comble à vos » bienfaits. Maurice a retrouvé son » frere ; ce n'est pas tout , il faut que » je lui rende un pere «. Alors il communique son projet à Minville, qui demeure un moment muet de surprise & d'attendrissement, & qui l'embrasse en pleurant de tendresse. En faveur de ce trait, si dans ce moment-là le genre humain avoit demandé grace à Minville, Minville lui auroit pardonné sans restriction. On juge bien d'après cela, qu'il n'eut pas de peine à con-

descendre à ce que lui demandoit l'ar-
dent d'Eperny. Celui-ci avoit besoin
d'être secondé par une discrétion invin-
cible, & par un silence courageux; & il
profita de l'intérêt qu'il avoit inspiré,
pour engager Minville à se lier par sa pa-
role d'honneur, & même par un serment.

La résolution que venoit de pren-
dre d'Eperny n'étoit pas un de ces
mouvemens de générosité imitative &
passagère, d'un enfant qui jette des
biens dont il ne sent point la jouis-
sance, & dont il ne connoît point la
privation; c'étoit un projet enfanté
par une raison forte, & par un senti-
ment profond. Ce qu'il eut plus de
peine à obtenir, ce fut le consentement
de Maurice, qui, en reprenant une
place que la nature lui avoit marquée,
se croyoit coupable d'usurpation. D'E-
perny employa toute l'éloquence de
l'amitié; il lui prouva si vivement que
du succès de cette entreprise dépendoit

son bonheur, sa vie même, que Maurice effrayé promit tout, souscrivit à tout; & il y mit tant de zèle, qu'il avoit l'air de servir son ami en travaillant à sa propre fortune; de façon qu'on auroit pu dire qu'il avoit l'air intéressé par un excès de désintéressement. Quand tout fut arrangé, ayant dit adieu à Minville, les deux frères se mettent en route, arrivent à Paris, & se présentent chez Blimont. Il est temps de dire ici que Blimont, d'après tout ce qu'il avoit appris de d'Eperny, d'après les lettres qu'il en recevoit, avoit conçu pour lui une tendresse inexprimable. Il ne l'avoit pas fait venir encore auprès de lui de peur d'affliger ce bon Minville; & il n'étoit pas allé le voir, parce que des occupations, des affaires habituelles qu'il ne pouvoit suspendre, le retenoient esclave à Paris.

» Mon pere, dit d'Eperny en en-

» trant, le même titre & le même
 » intérêt nous amenant ici. Si je porte
 » la parole, c'est sans avoir aucun motif
 » de plus pour vous parler. L'amitié
 » & un serment sacré rendent notre
 » sort commun & inséparable. L'un
 » de nous deux est d'Eperny, & tous
 » deux nous sommes vos fils. L'un a
 » été délaissé, abandonné par vous ;
 » l'autre vous est cher, & il est comblé
 » de vos bienfaits. L'un de nous est
 » d'Eperny ; mais il ne se fera jamais
 » connoître ; & , quelques démarches ,
 » quelques efforts que vous fassiez ,
 » vous ne parviendrez jamais à le dé-
 » couvrir. Voyez maintenant si en
 » choisissant l'un de nous deux vous
 » voulez vous exposer à chasser le fils
 » qui vous est cher, & pour qui vous
 » avez tout fait. «

Qu'on se figure à ce discours l'é-
 tonnément de Blimont. Pendant un
 moment, il regarde, il écoute, sans

rien voir & sans rien entendre. Ses yeux ont beau parcourir l'un & l'autre, son embarras est toujours le même. Enfin il ne fait que répondre. Il les reçoit tous deux en attendant, & il les quitte pour écrire à Minville, qui, lié par son serment & par son amitié pour d'Eperny, répond à Blimont qu'il est complice du projet, & qu'il n'est pas naturel de se déceler soi-même.

Cette réponse, comme on voit, n'étoit pas propre à éclairer Blimont, qui d'ailleurs après avoir réfléchi, avoit moins besoin de l'être pour se déterminer. Touché d'une générosité si rare, il avoit cru que d'Eperny, quel qu'il fût des deux, méritoit la grace de son frere ; & il adopta l'un & l'autre. Cependant, sans avoir envie de changer cette dernière résolution, il sentoit de temps en temps le plus violent désir de connoître d'Eperny. A chaque instant il les mettoit l'un & l'autre

tre à une nouvelle épreuve ; mais la tendresse toujours ingénieuse de d'Eperny prévoyoit tout , paroît à tout. Il opposoit aux tentatives de Blimont toutes les ruses innocentes que son cœur pouvoit lui suggérer. Maurice heureusement pouvoit rivaliser avec lui en talens & en vertus ; d'ailleurs, ce qu'il ne pouvoit pas faire , d'Eperny le faisoit pour lui. A la fin tous les deux parvinrent à se faire aimer de Blimont ; d'Eperny craignit moins que son frere ne fût renvoyé ; mais il craignoit toujours que si son pere venoit à le reconnoître , il ne lui marquât plus d'amitié , & que cette préférence ne rendît malheureux Maurice : aussi son amitié ne s'endormoit jamais ; & son ingénieuse délicatesse n'oublioit rien pour empêcher d'entr'ouvrir le voile qui le déroboit à l'œil paternel. Il est vrai que l'heureux naturel de Maurice le secondoit bien ; il fit tant

auprès de Blimont , il fut si bien gagner son cœur, que ce pere trop heureux finit par désirer de ne pénétrer jamais ce secret. Il résolut de partager aveuglément entre eux son cœur comme sa fortune ; bien persuadé qu'après sa mort , le partage de ses biens se feroit sans que la loi eût besoin de s'en mêler. Bientôt il fut difficile de décider lequel des trois étoit le plus heureux. Que dis - je ? l'un des trois ne pouvoit trouver son bonheur parfait. Maurice ne pouvoit oublier que sa mere vivoit dans un abandon ignominieux ; & cette idée venoit l'attrister dans les plus heureux instans. Il étouffoit ses plaintes, ses soupirs ; mais il se faisoit en vain : les cœurs de d'Eperny & de Maurice n'avoient pas besoin de l'organe de la parole ; ils s'entendoient, ils se devinoient. La tristesse de Maurice affligeoit d'autant plus d'Eperny , qu'il ne pouvoit le consoler.

que par de vains discours. Ce n'est pas sur la fortune de Léonore qu'on gémissait ; Blimont , en adoptant Maurice sans le connaître , avait soudain répandu ses bienfaits sur sa mère , dont on lui avait découvert l'asile. Mais l'or console-t-il de tous les malheurs ?

Que faisait cependant Minville ? Il s'ennuyait , quand il croyait philosopher. Dans toutes les lettres , dans tous les écrits qu'il lisait , il ne voyait que le crime & la sottise. Le chagrin d'être séparé de d'Eperny composait seul toute son humeur ; & il croyait que la haine des hommes y entrait pour plus des trois quarts. Au milieu de ses ennuis , quand il écrivait à Blimont , il le trouvait fort malheureux ; il le plaignait de vivre avec des fots & des méchants.

Ce motif n'était pas capable de faire le malheur de Blimont ; mais un événement vint troubler son bonheur. Il

perdit sa femme, pour laquelle il avoit, sinon de l'amour, au moins de l'estime & de l'amitié. Quoiqu'elle eût vécu presque toujours absente, à cause de sa santé, elle n'emporta pas moins de regrets; & le deuil suspendit un moment le bonheur de toute la maison.

Quand d'Eperny eut payé le tribut de pleurs qu'il devoit à la nature; quand sa tendresse & celle de Maurice eurent essuyé les larmes de Blimont, celui-ci n'ayant plus d'autres devoirs à remplir, n'eut plus à s'occuper que du bonheur d'être pere. Il respecta toujours le mystere qui étoit répandu sur ses deux fils; il eût tremblé de soulever ce voile qui ajoutoit à son bonheur; il aimoit enfin à voir ses deux enfans confondus à ses yeux par leur nom comme ils l'étoient dans son cœur par l'amour paternel.

Mais le cœur de d'Eperny avoit été trop affligé pour n'avoir pas besoin

d'être consolé par quelque acte de bienfaisance ou d'amitié. Sa sensibilité toujours active avoit toujours quelque jouissance à lui procurer. Un jour il va trouver Maurice ; & l'ayant instruit d'un nouveau projet, le somme de le suivre pour lui aider à l'exécuter. Maurice se jette dans ses bras en pleurant de joie & de tendresse, & marche avec lui. Ils entrent tous deux chez Blimont, & tombent ensemble à ses genoux sans rien dire. Qu'avez-vous, mes enfans, leur dit Blimont ; que venez-vous me demander ? parlez. O mon pere, s'écria d'Eperny ! l'un de nous deux étoit orphelin, abandonné, malheureux. Vous avez daigné jeter sur lui un regard de bonté & de bienfaisance : vos bras, votre cœur se sont ouverts pour lui ; vous l'avez comblé de bienfaits ; vous lui avez rendu un pere ; enfin tout ce que vous avez pu faire pour lui, vous l'avez fait : il ne

désiroit plus rien, parce qu'il n'avoit plus rien à demander qui pût lui être accordé par vous. Aujourd'hui qu'un nouvel espoir s'est glissé dans son ame, il redevient malheureux si vous ne daignez le remplir. Malheureux, interrompt Blimont ! eh ! que lui manque-t-il donc ? Ce qui lui manque, s'écrierent les deux freres avec une voix qui eût attendri le cœur d'un barbare ? Il lui manque une mere. Comment, dit Blimont tout troublé ! — Oui, une femme infortunée que vous avez aimée, qui vous aime encore..... A ces mots Blimont tombe dans un fauteuil, cache son visage dans ses mains, & appuyé sur une table, il y demeure comme muet & accablé. Enfin reprenant ses esprits & son courage. O mes enfans, leur dit-il, en se penchant sur eux, je vous pardonne votre demande ; mais vous ne savez pas que vous me demandez ce qu'il m'est

impossible de vous accorder. Puissiez-vous l'ignorer toujours ! Impossible, s'écrie d'Eperry ! quoi ! il vous seroit impossible d'être pere tout-à-fait , de mettre le comble à vos bontés ! Non ; vous calomniez votre cœur , votre sensibilité , votre justice. Alors Blimont les prenant tous deux par la main : Eh bien ! vous m'y forcez , leur dit-il , je vais affliger l'un de vous deux ; je vais déchirer son cœur. Mais vous m'accusez ; il faut que je me justifie. Ce que vous regardez de ma part comme un abandon, n'est qu'un acte de justice ; ce qui vous paroît un malheur digne de pitié , n'est qu'un juste châtiment. Cette mere que vous réclamez l'un & l'autre, s'est fermé mon cœur volontairement ; elle a outragé l'amour , & l'honneur m'a fait un devoir de la vengeance. Un moment , je vous prie , interrompt d'Eperry avec une noble fermeté : Voici ma réponse. En même-temps il tira

de sa poche des papiers qui renfermoient une justification complete de Léonore. A ce trait inattendu (car Maurice, lui-même n'étoit pas dans la confidence de ces papiers que d'Eperny s'étoit procurés en secret,) Blimont se tait , & jette les yeux sur les écrits qu'on lui présente. Il ne peut se refuser à l'évidence ; il reconnoît son erreur , son injustice ; il tombe dans les bras de ses deux fils , en fondant en larmes. O mes enfans , leur dit-il ! qu'elle vienne cette mere , cette victime ; je suis prêt à réparer tout , si elle consent à tout pardonner. Mais , que dis - je ? réparer ! le puis - je ? Oui , vous le pouvez , s'écrient les deux freres avec transport. Alors ils se jettent tous deux à son cou , & le couvrent de baisers & de larmes de joie. Enfin il consent à épouser Léonore.

C'est ainsi que le tendre d'Eperny , par son intéressante sensibilité , rede-
vint le frere de Maurice , lui rendit un

pere, & donna un époux à Léonore. Pour combler la joie qu'il en eût, il demanda la permission d'aller la chercher lui-même, & de l'amener dans les bras d'un époux qu'elle ne s'attendoit plus à posséder ; & Blimont ne put lui refuser cette jouissance. Enfin il partit, & revint bien vite avec Léonore, dont le mariage fut célébré avec une joie également sentie par les deux époux, & par les deux fils de Blimont.

Minville apprit cette nouvelle ; il s'en réjouit en bon parent ; en bon parent, il vint visiter cette heureuse famille. Il passa avec eux un mois qui lui donna l'envie d'y en passer encore un autre ; il aima comme de raison ses parens, puis les parens de ses parens, puis leurs amis, puis d'autres personnes encore. Enfin, il redevint ce qu'il étoit né ; & il se délassa par le rôle de bon homme, de sa grimace misanthropique.

LES

LES RUSES INNOCENTES,
C O N T E.

DANS ces temps obscurs & reculés, où la France avoit autant de Rois que de grands Seigneurs, & presque autant de Tyrans qu'elle avoit de Rois, vivoit ou régnoit un Comte d'Eribert, très-inconnu aujourd'hui, & trop connu de son vivant par le despotisme cruel qu'il exerçoit sur ses vassaux. Le Comte pouvoit toujours tout ce qu'il vouloit; c'étoit une raison pour faire plus de sottises que de bonnes actions. Il croyoit toujours avoir raison, parce qu'on ne lui disoit jamais qu'il avoit tort; & il gagnoit tous ses procès, car il les jugeoit lui-même. Il ne se mettoit pas en peine de tromper ses vassaux; il étoit méchant avec toute la franchise possible; il s'embarrassoit

fort peu du mal qu'on pourroit dire de lui après sa mort , persuadé qu'on n'oseroit pas lui en dire en face tant qu'il vivroit. En un mot , né avec de l'esprit & toutes les qualités qu'il faut pour plaire , son cœur avoit empoisonné tous les dons de la nature : & il avoit perdu enfin le droit & le talent d'être aimable.

Mais comme , avant de prendre de l'amour , on ne songe pas si l'on sera capable d'en inspirer , il devint amoureux d'une jeune & charmante personne , qu'on nommoit Agathide ; c'étoit une orpheline un peu parente du Comte , & qui vivoit sous sa tutelle , & auprès de lui. Son historien lui donne le teint des fleurs , le pied & la taille des Nymphes , de grands yeux noirs , plus tendres que vifs , le sourire de l'amour , & quinze ans.

Voilà pour sa personne. Quant à son ame , peignez le contraste du Comte , vous aurez le portrait d'Agathide.

Son cœur n'étoit pas encore ouvert à l'amour, mais ses regards sembloient l'appeler, & l'on devinoit qu'elle aimeroit bien tendrement. Le Comte qui avoit formé le projet de l'épouser, travailloit à la rendre digne, comme il disoit, de l'honneur de porter son nom. Il l'entretenoit souvent sur l'amour; mais il n'étoit pas plus heureux à le peindre qu'à l'inspirer. Il vouloit engager Agathide à aimer, & il ne lui montrait rien d'aimable, car elle ne voyoit que lui. Enfin dans ses leçons d'amour il ne réussissoit qu'à l'ennuyer, comme sa conduite ne servoit qu'à le faire haïr. Heureusement pour Agathide, son cœur étoit encore indifférent.

Mais les temps étoient arrivés. La beauté d'Agathide lui avoit fait un tyran; il falloit bien qu'elle lui fût un esclave. Le jeune Azémon, qui ne valoit pas le Comte par la naissance,

mais qui lui étoit très-supérieur par ses vertus , vit un jour la jeune personne ; c'est dire assez qu'il l'aima passionnément. Il l'apperçut allant à la Messe du Château ; & il fut si frappé de ses attraits , que ses yeux ne la quitterent pas un moment. Il sentit bien qu'il l'aimeroit toute sa vie ; & cette idée le fit trembler , parce qu'il savoit que le Comte l'avoit condamnée au malheur d'être sa femme. Quant au moyen de voir & d'entretenir Agathide , il étoit presque inutile d'y songer. Il eût été difficile de tromper le Comte , & plus dangereux encore de le braver. Regarder la belle Agathide étoit son seul plaisir , & presque sa seule espérance. Il ne tarda pas à s'en faire appercevoir , parce qu'il avoit de la beauté , des graces , & sur-tout parce qu'il étoit amoureux. Agathide lut bientôt dans les yeux d'Azémon qu'elle avoit touché son cœur , & presque en

même temps elle s'apperçut qu'elle étoit sensible à son amour. Nos plaisirs sont toujours en proportion de nos espérances ; moins un bonheur est attendu , plus il est vivement senti : le premier regard qu'il obtint d'Agathide le rendit plus heureux , qu'un billet , un rendez-vous ne rend heureux un amant ordinaire ; mais son plaisir fut bien vite empoisonné par cette triste réflexion : Hélas ! voilà le seul bonheur qui me soit réservé.

Les idées qui l'attristoient affligoient aussi la tendre Agathide , qui commença dès-lors à sentir la servitude où elle vivoit. Tout commerce étoit pour jamais interdit aux deux amans ; mais *comme souventes fois* , dit le vieil Historien qui me sert de guide , *feux d'amour ressemblent à de volantes étincelles , que poussent les vents de leur haleine , tant que , par icelles enfin , l'incendie s'allume au loin ; tout ainsi*

venoient les soupirs d'Azémon faire soupirer le cœur d'Agathide.

L'amour dans l'esclavage est bien plus expressif, & bien moins lent à s'exprimer. Les regards d'Agathide apprirent bientôt à Azémon qu'il étoit aimé; & cette découverte étoit bien faite pour consoler son cœur; un véritable amant est plus heureux par la certitude d'être aimé, que par la possession de ce qu'il aime. Tous les matins en se levant, il alloit se promener autour du Château, ayant fait vœu de ne prendre aucune nourriture, avant d'avoir vu Agathide. Il attendoit quelquefois longtemps; il rentroit souvent après avoir enduré une partie de la journée, la pluie, la neige & le froid le plus rigoureux; mais il avoit vu Agathide, il étoit consolé. Le soir il étoit heureux par le souvenir de l'avoir vue, & le matin par l'espérance de la voir. L'organe de la voix lui étoit interdit;

mais ses yeux s'exprimoient si éloquemment ! Ses regards , ses gestes , ses soupirs alloient trouver Agathide ; les baisers même auroient volé , si tant de hardiesse pouvoit accompagner tant d'amour dans sa naissance.

Mais par une méfiance bien naturelle à l'amour , Agathide assurée de la tendresse d'Azémon , craignoit de ne lui avoir pas fait assez connoître la sienne. L'amour contraint est plus fécond en stratagêmes ; il mesure toujours les moyens aux difficultés ; il fait , quand il le faut , inspirer la ruse , même à l'innocence. Agathide apprit un jour que c'étoit la fête de son amant : toute esclave qu'elle étoit , elle résolut de lui envoyer un bouquet. Comme le Comte n'avoit aucun soupçon sur ses amours , il n'avoit pas encore donné des ordres bien rigoureux à ses gens ; il se reposoit sur lui-même du soin de garder Agathide. Elle gagna quelque

domestique du Château, qui se chargea du message ; mais n'osant néanmoins hasarder une lettre , elle imagina de composer une espece de bouquet symbolique & figuré , qui pût exprimer ce qu'elle n'osoit écrire à son amant. Le fond du bouquet , formé de fleurs rouges , représentoit un cœur , d'où s'échappoit du myrte , parsemé de soucis & de pensées. Oh ! comme cet emblème , qui n'étoit point de la part d'Agathide une simple galanterie , mais la naïve expression de ses sentimens , eût été deviné & encore mieux senti par Azémon ! Mais par malheur le messager fut surpris au passage , & arrêté par le Comte qui lui fit tout avouer.

Le Comte furieux , mais dissimulant sa colere , monte chez Agathide qui ne peut se défendre d'un mouvement de frayeur. Agathide , lui dit-il , en s'asseyant auprès d'elle , j'ai fait une autre maîtresse ; (ce n'étoit pas là ce

qui pouvoit effrayer Agathide,) c'est aujourd'hui sa fête, & je viens vous consulter sur le bouquet que je dois lui offrir. Agathide qui ne soupçonnoit pas le malheur qui venoit d'arriver, s'excusa modestement; & lui répondit que, sur ce point-là, comme sur tout autre, elle en savoit bien moins que lui. Pardonnez-moi, lui dit le Comte, voici mon idée, vous me direz ce que vous en pensez. Je veux imaginer un bouquet ingénieux, qui supplée au silence de mon amour; enfin un bouquet où les fleurs elles-mêmes parlent pour moi à ma maîtresse, & lui peignent naïvement tout ce que je sens pour elle. C'est ici que l'effroi commença à s'emparer du cœur d'Agathide. Le Comte s'étant arrêté un moment pour considérer la pâleur qui se repandoit sur son visage: Je veux, reprit-il, que mon bouquet représente un cœur brûlant d'amour,

ensuite. . . . mais vous en jugerez mieux par l'essai que j'en ai fait faire. Ces derniers mots furent prononcés du ton de la rage. Le Comte ne put se maîtriser plus long-temps ; il tira le bouquet qu'il tenoit caché sous son manteau ; & le déchirant & le dispersant avec fureur : Perfide , s'écria-t-il !..... La vue du bouquet , la voix & les regards du Comte semblèrent foudroyer Agathide : elle se fût jetée sans doute aux pieds de son Tyran , mais ses forces l'abandonnerent , & elle tomba sans connoissance. Le Comte toujours furieux , appela du monde , & se retira , de peur de s'attendrir.

On se représente assez la situation d'Agathide , quand elle eut rappelé ses sens. Les plus tristes idées vinrent l'assaillir ; elle avoit vu son bouquet dans les mains du Comte ; mais elle ignoroit comment il y étoit tombé. Elle étoit enfoncée dans la plus

sombre rêverie ; & son cœur étoit en proie à la plus profonde tristesse , lorsqu'elle vit rentrer le Comte , qui n'étoit point disposé à la consoler. Il avoit sur son visage un calme faux & perfide, qui étoit à la fois l'effet & le témoignage d'une fureur concentrée. Une autre fois , Agathide , lui dit-il en l'approchant , une autre fois , choisissez mieux l'objet de votre tendresse ; prenez un amant ou plus fidelle , ou plus courageux. Vous avez vu dans mes mains votre bouquet ! je le tenois d'Azémon lui-même qui , par inconstance ou par timidité , étoit venu à mes pieds faire l'aveu de ses amours , pour en obtenir le pardon.

Tout ce qu'avoit souffert Agathide n'approchoit point de la douleur que lui causa cette confidence. L'image d'Azémon infidelle étoit le plus horrible tableau. Le Comte , en l'offrant à ses yeux , avoit mis le poignard dans

son cœur. Elle avoit craind d'abord de mourir de la main du Comte ; mais cette mort qui lui avoit paru si terrible , parce qu'elle l'arrachoit à son amant , elle l'eût regardée alors comme le plus grand des bienfaits.

Après un moment de silence , le Comte reprit ainsi : Vous voyez , Agathide , que je fais tout , & vous devinez à quel prix je peux vous pardonner à tous deux. Alors il la quitta pour la laisser livrée à ses réflexions , & pour aller poursuivre ses projets. Il fit appeler Azémon , & après avoir laissé éclater devant lui les transports de sa colere , il lui dit qu'il étoit encore en son pouvoir d'éviter sa vengeance : Je t'ai représenté , continua-t-il , comme infidelle à Agathide ; tu vas paroître devant elle ; si tu ne confirmes mon récit , compte sur la mort la plus affreuse. Ce discours fit reculer d'horreur le tendre Azémon ; il alloit sur le champ demander la mort , quand

Le Comte ajouta , qu'avant de le faire mourir , il le rendroit témoin du trépas d'Agathide. Cette menace le détermina : il n'osa résister au Comte , & se rendit avec lui , ou plutôt il se laissa traîner chez Agathide.

Il suffiroit d'annoncer la scène qui va se passer , pour intéresser tous les cœurs sensibles. Quel tableau déchirant ! Agathide & Azémon sont unis par l'amour le plus tendre ; ils vont s'entretenir pour la première fois : c'est là leur premier rendez-vous ; & c'est pour se promettre de ne plus s'aimer. Ce n'étoit pas là ce qu'ils avoient projeté de se dire en se voyant. Leur situation étoit cruelle sans doute ; & néanmoins (tel est le cœur des amans ,) à l'horreur qu'elle leur inspira , se mêla , comme malgré eux , un mouvement de joie en s'abordant. Mais l'impatiente cruauté du Comte leur laissa bien peu de temps pour en jouir. N'est-il pas vrai , dit-il à Azémon

d'un air effrayant, que vous m'avez remis le bouquet d'Agathide?..... Voyant qu'Azémon hésitoit à répondre, le Comte lui fit la même question avec un ton de voix plus terrible, & en mettant dans son geste & dans ses regards toute la fureur dont il étoit capable. Azémon, croyant déjà voir le sang de sa maîtresse prêt à couler, répondit qu'oui; & jamais on n'entendit un oui prononcé si difficilement, ni si mal articulé. Par l'effort qu'il en coûta à Azémon pour le proférer, on peut juger de la douleur qu'Agathide souffrit à l'entendre. Ce n'étoit pourtant là que le prélude d'un entretien déjà si long & si douloureux pour le cœur d'un amant. Il se sentoit trop foible pour le soutenir plus long-temps, & il en désiroit ardemment la fin. Hélas! une heure auparavant, il étoit loin de penser que la première fois qu'il verroit Agathide, il seroit impatient de la quitter.

Enfin le Comte avoit dicté tout ce que devoit dire Azémon ; auteur & témoin de son supplice , il le forçoit à assassiner Agathide par ses discours. Ce malheureux fut contraint de désavouer l'amour le plus tendre ; il sembloit que l'ame lui fût arrachée avec chacun des mots qui sortoient de sa bouche.

Après le départ d'Azémon , les larmes d'Agathide , trop long-temps retenues par la terreur , commencerent à couler avec abondance ; son visage & son sein en furent bientôt inondés. Oh ! qu'elle regrette à présent ces instans rapides , où du pied du Château , les yeux de son amant venoient lui jurer un éternel amour ! Ces jours de contrainte & de servitude lui semblent maintenant des jours dignes d'envie. Alors du moins elle savouroit le plaisir d'aimer & d'être aimée ; alors du moins elle étoit consolée par l'espérance ; aujourd'hui tout est perdu pour elle ; elle ne voit que des regrets dans le passé , la

douleur dans le présent, & le désespoir dans l'avenir. Le premier mot que lui a dit son amant, est un adieu éternel.

Cependant, en se rappelant cette fatale entrevue, en se retraçant les douloureux efforts d'Azémon, un doute flatteur vient la soutenir, & semble verser un baume divin sur ses blessures. Azémon a paru ne parler que malgré lui; ce qu'on lisoit dans ses yeux étoit si différent de ce que prononçoit sa bouche! En s'avouant infidèle, il sembloit recevoir dans son cœur tous les coups qu'il portoit dans le cœur de son amante. Il étoit peut-être lui-même dupe de la ruse, ou victime de la violence. Il peut encore aimer.... Ah! il aime sans doute. Tels étoient les combats du cœur d'Agathide, tantôt accablé par la douleur, tantôt ranimé par l'espérance.

Mais quand Azémon feroit fidèle, qu'attendre, hélas! de son amour? ils dépendent l'un & l'autre d'un

implacable rival. Cette réflexion la replongeait dans toute l'horreur de son désespoir. Elle sentait qu'après cette funeste aventure, son appartement alloit devenir sa prison ; & que le Comte , autrefois son maître , ne seroit plus que son geolier , peut-être bientôt son époux. Cette image est affreuse ; elle veut la rejeter ; son imagination la reproduit sans cesse ; ses maux lui semblent enfin au-dessus de son courage. Sa rêverie l'ayant conduite au bord d'une terrasse :

» Azémon , s'écrie-t-elle , cher Azé-
 » mon ! Si tu m'aimes encore , si ton
 » amour te fait souffrir tout ce que
 » je souffre pour toi , que tu es à
 » plaindre & que je te plains ! Mais
 » quel ressouvenir vient ajouter en-
 » core à mes tourmens ! C'est moi qui
 » ai causé ton malheur : ton infor-
 » tune est le crime de ton amante.
 » Sans moi , le Comte ignorerait
 » encore nos innocentes amours ; sans

258 *LES SOIRÉES*

» moi , nous aurions encore l'espé-
» rance d'être heureux. «

Cependant le Comte , après avoir donné ses ordres dans le Château , vint la retrouver avec un front plus serein ; il l'aborda en souriant , & lui dit qu'il venoit lui faire compliment de son obéissance. J'ai été fort content, ajouta-t-il , de votre conversation tantôt , & vous devez avoir été contente de vous-même.

A ces mots , qui sembloient insulter à sa douleur , elle ne put contenir son indignation. Elle osa lui demander de quel droit il prenoit sur son cœur un empire aussi tyrannique ! Mais le Comte qui n'étoit pas venu pour l'irriter , lui dit qu'il ne l'avoit chagrinée un moment , que pour la rendre heureuse toute sa vie , & qu'il justifieroit le présent par l'avenir. Il ajouta quelques propos obligeans pour la consoler , & il finit par lui dire qu'il avoit arrêté pour le lendemain la cérémonie du

mariage. Agathide alloit répondre :

» Ce n'est pas dans ce moment , in-
 » terrompt le Comte , que je veux
 » entendre votre réponse. Songez que
 » je prie avec le droit de commander.
 » Consultez la raison sur vos intérêts ;
 » & songez que de vous seule enfin
 » dépend votre bonheur , ou votre
 » malheur ». A ces mots il la quitta.

Ce dernier coup étoit fait pour accabler Agathide. Dans deux jours perdre son amant & se trouver dans les bras du Comte ! Ses réflexions insensiblement égarent sa raison ; sa vie étoit son tourment , elle n'aspira plus qu'à la voir finir. Le Comte l'avoit laissée aux bords d'une terrasse , attenante à son appartement. Tout-à-coup elle forme le projet de se précipiter : Azémon ! Azémon ! s'écrie-t-elle , comme pour lui adresser ses dernières paroles , & ses derniers soupirs.... Elle est prête à s'élancer ; mais une voix s'élève au fond de son cœur , & lui crie : Arrête ;

Azémon vit encore, & tu veux mourir ! tu veux quitter un monde , un pays qu'habite l'objet de tous tes vœux ! tu meurs pour lui , mais il l'ignore ; tu meurs pour lui , & peut-être lui-même , par un plus grand effort , se condamne à vivre pour toi. Sais-tu si ton bonheur est tout-à-fait désespéré ? Sais-tu si l'hymen qui doit être célébré demain , le fera jamais ? Sais-tu si au pied des Autels même , un Dieu , un Juge , un Vengeur.... Elle s'arrête ; l'amour ranime son courage , & lui dicte un projet hardi ; elle se décide à suivre le Comte aux Autels.

Le lendemain arriva , & le malheureux Azémon apprit les résolutions du Comte. Il seroit difficile d'exprimer tout ce qui se passa dans son ame à cette nouvelle. Agathide a-t-elle été la dupe de son défaveu forcé , ou est-elle la victime du Comte ? Ne doit-il imputer son malheur qu'à son rival , ou doit-il s'en accuser lui-même ? Ah !

peut-être Agathide se croit-elle abandonnée, trahie. Elle cherche peut-être dans les bras du Comte un asile contre la perfidie apparente de son amant : toutes ces réflexions déchirent l'ame d'Azémon qui se croit aussi coupable que s'il eût été réellement infidelle.

De son côté, Agathide qui avoit conçu courageusement le projet de suivre le Comte à l'Autel, sentoît affoiblir son courage à mesure que le moment approchoit. Cependant elle recueille toutes ses forces : l'heure sonne, le Comte arrive ; il demande sa victime, & l'entraîne avec lui. Le malheureux Azémon, épuisé, sans force, s'étoit fait porter dans le Temple ; il avoit voulu être témoin de la cérémonie, espérant au moins y mourir de douleur.

Les deux époux sont à l'Autel ; & le Prêtre qui se dispose à les unir, demande à Agathide si elle choisit le Comte pour son époux ? Frappée de cette question, elle élève la voix : Non, s'é-

crie-t-elle, non; je ne comparois devant ce peuple & à la face des Autels, que pour le dénoncer comme mon tyran.

En parlant ainsi, elle étoit debout, & tournée vers le peuple. Voilà mon tyran, reprit-elle; l'époux que je demande au Ciel, c'est Azémon. La nouveauté de ce spectacle, la voix touchante d'Agathide, ses beaux yeux inondés de larmes, sa couronne de fleurs qui, dans cette attitude de douleur, représentoit plutôt une victime qu'une épouse; son courage, son amour; tout fit sur le peuple une profonde impression, qui ne s'exprima d'abord que par un morne silence.

Le Comte ordonna au Prêtre de poursuivre la cérémonie; mais celui-ci enhardi par la dignité de son ministère, a le courage de désobéir; il résiste aux menaces du Comte, dont la colère & le dépit se manifestent par les plus violents transports, & qui s'arme de son épée. Le malheureux

Azémon, à qui cette scène imprévue faisoit éprouver toutes les passions à la fois, ne sachant dans quel sein va se plonger cette épée, saisit la sienne, & s'élance sur le Comte; mais la sensible Agathide se jette au milieu des deux épées, & sépare les combattans. Les forces d'Azémon, déjà épuisées par la douleur, succombent à ce dernier effort; il tombe sans connoissance. Le Comte fait arrêter son rival, ordonne à Agathide de le suivre au Château, & elle le suit avec un visage assuré, qui semble lui dire: Tyran, je crains moins la mort que tu me destines sans doute, que l'hymen dont j'étois menacée.

Cependant le peuple qui l'accompagne & qui connoît la cruauté du Comte, cede à la pitié qu'Agathide a réveillée dans tous les cœurs; on croit déjà la voir périr par la main du Comte; la crainte s'exprime par des murmures, les esprits s'échauffent, la

fermentation augmente de moment en moment ; enfin le cri de la rebellion se fait entendre , & le Château est assiégé. Bientôt le Comte est effrayé des clameurs de la populace , qui ne connoît plus de frein dès qu'elle a brisé celui de l'obéissance. On a résolu la mort du Tyran , on la demande à grands cris ; les portes cedent aux efforts de la multitude. C'étoit fait du Comte , si Agathide elle-même , après avoir soulevé ses vassaux contre lui , n'avoit paru pour demander sa grace : elle appaisa le peuple , qui ne consentit néanmoins à se retirer , que pour aller voir célébrer le mariage d'Agathide & d'Azémon. Le Comte fut forcé d'y consentir ; & l'on ne voulut souffrir aucun retardement. On courut à Azémon qui fut porté en triomphe jusqu'aux marches de l'Autel : leur union fut solennisée ; ils vécurent heureux , & firent le bonheur d'une nombreuse famille.

COMMENT

COMMENT FAIRE?

C O N T E.

VERSIEUX avoit aimé , non pas une cruelle , mais une infidelle. Ce malheur est assez commun ; ce qui l'est moins , c'est la douleur qu'il en eut : il voulut renoncer pour toujours à la société. Il parut bien qu'il aima encore sa maîtresse après son inconstance , car il ne pouvoit lui pardonner.

Il avoit pris le parti de se retirer à la campagne , dans un petit hermitage qu'il avoit , avec la ferme résolution de n'y recevoir personne. Il n'est pas besoin de dire qu'il s'étoit promis de ne plus aimer.

Il décida qu'il n'auroit plus d'autre compagnie que celle de quelques livres qu'il emporta aux champs avec lui. Comme notre cœur agit souvent sans

consulter notre esprit, quand Versieux, arrivé dans son hermitage, voulut jeter les yeux sur les livres qu'il avoit emportés de la Ville, il s'aperçut que, sans y songer, il n'avoit choisi que des livres d'amour.

Versieux avoit le cœur tendre : il ne vouloit plus suivre l'amour ; il avoit besoin d'y penser. D'ailleurs, au milieu de son désespoir, il se souvenoit encore de ses premiers plaisirs. Les favoris de l'amour sont bien moins ingrats que ceux de la fortune : ceux-ci, une fois malheureux, oublient tout ce qu'ils ont reçu de leur Déesse ; les amans, dans le malheur, se rappellent encore avec volupté les douces faveurs de leur Dieu.

Versieux avoit un fils, & ce fils l'aimoit si tendrement, qu'il voulut malgré lui l'accompagner dans sa retraite. La conversation, la promenade & la lecture étoient leur unique amu-

sement. Le pere s'abstenoit tant qu'il pouvoit de parler d'amour avec son fils ; il ne vouloit ni réveiller ni éteindre en lui ce sentiment , qui donne tant de peine & tant de plaisir ; mais il n'avoit osé lui fermer sa bibliotheque. Dans la solitude où ils vivoient tous deux, en l'absence des autres plaisirs , il n'auroit pas cru pouvoir , sans inhumanité , lui interdire encore celui-là.

On a vu déjà Versieux composer sa bibliotheque de livres d'amour ; c'étoit la collection des romans les plus tendres. Disons maintenant que le jeune homme , qui se nommoit Sainclair , avoit l'imagination la plus ardente ; après cela on sera peu surpris de le voir s'attacher à cette lecture avec la plus grande avidité. Il dévorait tous les romans qui tomboient sous sa main. Il étoit dans l'âge où l'on aime , & le pere lui avoit toujours caché que ses

malheurs n'avoient d'autre cause que l'amour.

Sur ces entrefaites, soit que Versieux eût regagné le cœur de son infidelle, soit qu'il l'eût tout-à-fait oubliée, il s'ennuya de sa solitude, & revint à la ville, où il ramena son fils, Sainclair y arriva la tête remplie de ses romans qu'il avoit appris par cœur, sans les avoir étudiés ; il étoit ivre encore des délices dont il avoit vu sous tant d'aspects la séduisante peinture. Il ne connoissoit encore l'amour que par le portrait qu'il en avoit vu chez quelques romanciers, qui, en parlant de leur tendresse, peignoient bien moins les plaisirs de leur cœur, que les désirs de leur imagination.

Toutes ces tendres idées formoient la logique de Sainclair, lorsqu'il entra dans le monde. Son premier soin fut de chercher le modèle du portrait charmant qui l'avoit séduit, & qu'il

portoit toujours dans son cœur. Trop douce illusion , s'il avoit pu la conserver ! Oh ! comme l'amour qu'il trouva étoit différent de celui qu'il cherchoit ! Il vit bientôt qu'à soustraire ce que l'imagination avoit prêté à la vérité , il restoit bien moins qu'on avoit soustrait ; l'amour lui parut presque ressembler à l'indifférence , & ses plaisirs à l'ennui. Avant d'avoir aimé , il sembloit avoir senti ce dégoût , cette satiété qui suit l'abus des jouissances. Cependant il ne pouvoit se résoudre à renoncer à ce qu'il avoit tant désiré ; chaque belle qu'il rencontroit lui sembloit toujours celle que l'amour lui destinoit ; & toujours trompé , jamais désabusé , il couroit sans cesse après sa chimere.

Verseux plaignoît d'autant plus le malheur de son fils , qu'il en étoit lui-même la cause innocente. C'est lui qui , sans le vouloir , avoit jeté dans

son cœur les semences de cette passion malheureuse. Sa tendresse paternelle lui fit tenter plusieurs fois de l'en arracher ; mais il perdit ses raisonnemens , ses prières même ; Sainclair uſoit ſa jeunesse par le désir & l'impuissance d'aimer.

Après avoir épuisé toutes les ressources ordinaires pour guérir son fils, amoureux, pour ainsi dire, de l'amour, Versieux résolut enfin d'employer un moyen violent & peu usité. Il le fit introduire un jour dans une de ces maisons qu'il n'est guere plus permis de nommer que de fréquenter ; où les faveurs de l'amour sont une marchandise ; où l'on permet au vice de servir à la honte de volontaire victime, pour empêcher la passion de lui sacrifier la vertu même ; où l'on ôte enfin à l'amour sa dignité , pour lui ôter ses fureurs.

Voilà le spectacle que Versieux

voulut présenter à son fils. Il avoit su, sans se montrer, lui donner l'envie & le moyen d'en jouir ; il ne voulut pas en être le témoin , mais en répandant l'or , la seule divinité adorée dans ces temples du scandale , il avoit préparé lui-même la scène qu'on joua comme il l'avoit ordonné.

Sainclair observoit tout avec les yeux de la plus avide curiosité ; c'est là qu'il vit l'insulte au lieu du désir , & la débauche au lieu de la volupté ; il vit enfin l'amour enlaidi par sa nudité , ne recueillir pour hommages que des mépris.

Il seroit difficile de rendre ici toute l'impression que fit ce spectacle sur les sens du jeune Sainclair ; elle fut telle , qu'on le fit reculer d'effroi quand on vint l'inviter lui-même à ces tristes voluptés.

Cette épreuve hardie , & dont l'exemple seroit dangereux à suivre ,

réussit donc à Versieux , suivant son espérance ; elle réussit même au-delà de ses desirs. L'amour trop embelli par l'imagination , avoit enflammé Sainclair ; l'amour avili , sali par la débauche , venoit de faire succéder l'horreur à l'enthousiasme ; & Versieux vit avec chagrin qu'il n'avoit corrigé un excès que par un autre. Mais il jugea en même temps qu'en pareil cas il étoit plus aisé de vaincre la répugnance , que de satisfaire à l'enthousiasme , & qu'il étoit bien plus facile à l'amour de rallumer les desirs dans un jeune cœur , que de suffire à ceux d'une imagination trop exaltée.

Le hasard & la beauté le servirent heureusement. MÉRISÉ que Versieux & son fils voyoient souvent , se prit d'amour pour Sainclair. La décence défend à une belle de commencer à dire qu'elle aime , mais elle ne lui défend pas de chercher à se faire aimer : c'est aussi

le plan que suivit Mériſe. Son eſprit & ſa beauté n'échapperent pas à Sainclair : elle avoit ſéduit la raiſon du jeune homme ; elle ne tarda pas à mettre ſon cœur de la partie : il l'aima ; & il fut guéri par elle de ſa ſeconde maladie , qui eſt peut-être à la vérité moins incurable que la première. Il comprit que l'amour ne doit être mis ni au-deſſus , ni au-deſſous de l'humanité , & qu'il n'eſt , quoi qu'on en diſe , ni un dieu , ni une brute. Il fut heureux avec Mériſe ; & Verſieux pardonna tous ſes chagrins à l'amour , en voyant le bonheur qu'il accordoit à ſon fils.



*LE BROCS JUGÉ,**C O N T E.*

UN Roi d'Ecosse avoit une fille unique : Isabelle étoit son nom. Née dans un état obscur , elle eût passé pour belle : on juge bien que le titre de Princesse n'étoit pas fait pour l'enlaidir. Le nombre de ceux qui aspireroient à sa main , fut en raison de son rang & de sa beauté ; mais le pere qui l'aimoit beaucoup , n'en jugea aucun digne de posséder sa fille. Cependant les charmes de la Princesse ne cessoient de faire autour d'elle des esclaves , & même des victimes , car l'amour qu'elle inspiroit étoit de nature à consumer un cœur. *Soudainement* , dit son Historien, *quiconque la voyoit étoit contraint à lui demeurer serviteur ; & tant étroitement , que qui la regardoit , pour elle*

brûloit , tant que plusieurs en moururent : dont s'ensuivit que la fleur de la Noblesse , qui en la maison d'icelle Isabelle , de plus grande estime étoit , en cette amoureuse guerre finirent leurs jours. Le pere qui étoit bon Roi , voyant que les yeux de la Princesse donnoient la mort à ceux qui la regardoient de trop près , la fit enfermer étroitement , aimant mieux apparemment faire mourir d'ennui sa fille , que de laisser mourir d'amour ses courtisans.

Deux jeunes amans , demeurés en vie parmi un si grand nombre de morts , aimoient secrètement la Princesse. Ils étoient liés par l'amitié , mais aucun des deux n'avoit voulu faire son confident de son ami. Une nuit qu'ils s'étoient armés l'un & l'autre d'une échelle , pour aller repâître au moins leurs yeux de la vue de ce qu'ils aimoient , leurs échelles s'étant heurtées

au-bas de la fenêtre , chacun d'eux se douta bien qu'il avoit surpris un rival. Sur le champ ils se saisirent de leurs épées , & les deux amis se battirent en rivaux furieux. Au milieu du combat , qui étoit déjà meurtrier , s'étant reconnus au son de leur voix , ils s'arrêtèrent tout-à-coup. Ils ne s'étoient rien dit avant de se battre : quand ils se furent bien battus , ils s'expliquerent , & même un peu longuement.

Ayant conclu que l'amour leur défendoit de renoncer à Isabelle , comme l'amitié leur défendoit d'être rivaux , l'un d'eux proposa de tirer au sort.

Vouloir s'en remettre au sort , répondit l'autre , c'est annoncer qu'on a peu d'amour. Ainsi , par cette seule proposition , vous avez décidé la question vous-même. Vous devez moins prétendre , puisque vous êtes moins amoureux ; & c'est à vous de renoncer à Isabelle.

Le premier répliqua , que, bien assuré de le vaincre , soit par les armes , soit par le sort , (parce que la supériorité de son amour lui assuroit le secours du Ciel , toujours favorable au plus juste parti) , il avoit cru , par amitié , devoir lui proposer l'épreuve la moins périlleuse ; que d'ailleurs il comptoit sur son heureuse étoile ; qu'il étoit accoutumé à n'entreprendre jamais rien sans réussir ; qu'enfin , bien sûr d'être le vainqueur de son rival , & de ne se battre jamais sans tuer , il auroit voulu au moins n'être pas le meurtrier de son ami.

Ce raisonnement n'ayant pas convaincu le premier , ils recommencerent leur combat , & celui qui avoit une heureuse étoile fut tué.

Aurélio (c'est le nom du vainqueur) ne borna pas ses succès à la mort de son rival , il eut encore le bonheur de se faire aimer d'Isabelle ; & comme

on pourroit dire avec raison, que défendre à une belle d'user de sa liberté, c'est l'avertir d'en abuser, Isabelle sembla vouloir se dédommager de la rigueur de son pere. Enfin elle accorda par amour au tendre Aurélio ce qu'on ne doit obtenir que par l'hyménée.

Leur bonheur fut plus vif que durable. Le Roi ayant appris leur intelligence, les épia, & les ayant surpris, il les fit emprisonner l'un & l'autre. Ce Monarque, fort amoureux de la justice, craignant que sa qualité de pere ne le rendît trop indulgent, ou que son courroux ne le rendît trop sévere, voulut qu'on les jugeât légalement.

Les Ecoissois avoient alors une loi, qui, de deux amans coupables, c'est-à-dire heureux, condamnoit à la mort celui qui avoit été le premier instigateur du délit : l'autre étoit seulement puni par l'exil. Comme les amours d'Isabelle & d'Aurélio avoient été fort

secrètes , & qu'on n'espéroit découvrir la vérité que par leur aveu , ils furent interrogés juridiquement ; & l'on se doute bien que chacun des deux se fit coupable pour justifier l'autre. Aurélio vouloit sauver Isabelle aux dépens de sa propre vie ; & la Princesse , par un effort encore plus grand , justifioit son amant , aux dépens de sa pudeur.

Leur constance ayant résisté aux menaces , & même aux tourmens , il fut décidé qu'on feroit plaider la cause des deux sexes , pour savoir de quel côté , en amour , se trouvoit la séduction ; & que , d'après le jugement qui s'ensuivroit , on puniroit de mort ou l'amant , ou la maîtresse. La belle Hortensia & le jeune Affranio , tous deux étrangers , tous deux experts pour les ruses d'amour , & grands connoisseurs en séduction , furent appelés pour être les Avocats de ce nouveau procès.

Le Roi , toujours incorruptible , ne



voulut solliciter Hortensia ni Affranio; mais la Reine chercha à séduire Hortensia pour sauver la Princesse. Peut-être, pour entreprendre cette séduction, il auroit suffi à la Reine d'être femme, & elle étoit mere.

On avoit pris pour Juges un certain nombre d'hommes connus & irréprochables : & quand le jour du Jugement fut arrivé, d'un côté de la Salle d'audience parut la Reine, & de l'autre le Roi, tous deux assis avec leur Cour. Plus bas étoit Isabelle avec son Avocat Hortensia; & vis-à-vis étoit son amant avec Affranio. Après un signal donné, Hortensia commença la premiere à parler.

Le premier grief allégué contre nous par l'Avocat du beau sexe, fut que les amans qui n'ont pu se faire écouter d'une belle pendant le jour, la forcent à les entendre dans le silence de la nuit par des concerts inventés pour

la séduction ; que s'ils échouent par la musique , ils ont recours aux danses , joutes , tournois , combats de taureaux , jeux de cannes , &c. : viennent ensuite les ambassades & les billets doux : & quand , malgré tous leurs stratagèmes , ils n'ont pu réussir à être heureux , ils cherchent à le paroître par des indiscretions affectées ; si bien que les femmes toujours punies , soit coupables , soit innocentes , se voient forcées de céder à l'amour ou à la crainte.

Affranio , qui fut d'abord moins éloquent , peut-être parce qu'il fut poli , ayant réfuté de son mieux ces accusations préliminaires , Hortensia reprend la parole , & par l'exemple du paon , qui , malgré sa beauté , sollicite sa femelle , quoique bien moins belle que lui , elle conclut , en disant à son adversaire : *Ainsi vous hommes , vous êtes des réveilleurs de tous tels désirs. Donc , par ce que j'ai dit assez apertement , est*

certain que la défense est à nous, & le requérir est vôtre.

Alors Affranio lui reprocha le goût de la parure si naturel & si précoce chez les femmes, comme une manière tacite de parler d'amour, de solliciter adroitement. Si une belle a quelquefois l'air de nous résister, c'est pour nous enflammer davantage : elle veut que sa résistance mette un prix à sa défaite. La plus fière n'est que la plus rusée : bien convaincue que les dédains de la beauté sont pour nous un charme de plus, elle nous rebute, pour nous attirer.

Le plaidoyer d'Affranio commençoit à effrayer un peu Hortensia : mais elle fut encore avec esprit trouver une preuve de sa cause dans l'éloquence même de son Adversaire. Plus il a l'air d'avoir raison, mieux il prouve son talent pour la séduction. Comment l'innocence nue & sans art pourroit-elle

résister à celui qui fait si bien au mensonge donner l'apparence de la vérité ?

Il eût été difficile , même à un François , de ne pas s'éloigner , dans cette cause , des regles de la galanterie. Affranio répondit à Hortensia , que la maniere même dont elle parloit de l'ignorance de son sexe , annonçoit bien plus de ruse que de simplicité ; & il prétendoit prouver que celle qui a le plus d'esprit est toujours la plus à craindre & la moins vertueuse.

Hortensia ne pouvant plus le réfuter avec le ton du sang froid , prit , sans y songer , celui de la menace. Croyez-moi , lui dit-elle , que si vous m'allumez trop , & me faites mettre le voile de honte derriere mes épaules , je dirai cela que ma patience ne peut désormais céler ; mais elle observa bientôt qu'étant femme , elle ne pouvoit parler avec autant de liberté que son adversaire ; elle pria ses Juges de suppléer

au silence que sa pudeur lui imposoit ; & après avoir appelé en témoignage l'Histoire ancienne & moderne , pour prouver que nombre de femmes avoient préféré la mort à l'infamie , elle défia son adversaire de citer parmi les hommes une seule victime de la chasteté.

Affranio vit bien alors qu'il étoit temps de frapper les grands coups. Il répondit que la mode des Lucreces étoit bien passée ; que peut-être même on pouvoit douter sans injustice, qu'elle eût jamais existé ; parce qu'il est plus naturel de croire à ce qu'on voit , qu'à ce qu'on entend réciter , & que les vices qui pullulent dans la société sont plus dignes de foi que les vertus qui figurent dans l'Histoire. Ce terrible Avocat , pour renforcer ses preuves , remonta jusqu'à la création du monde ; il fit voir que même en sortant des mains du Créateur , non-contente d'avoir péché , la femme fit encore pécher son mari , &

qu'il n'étoit pas étonnant que la société eût perfectionné en elle un talent que lui avoit donné la nature. *Dès le commencement d'une intrigue en la femme , dit Affranio , plusieurs signes , tant en regards comme en ris , & autres semblables choses , autant veulent dire : Si vous hommes le voulez , nous femmes le voulons. Pourquoi il n'est besoin qu'avec paroles le disiez , puisque plus certain nous avons ce que la volonté consent , que ce que la langue dit ; & pour dire vrai , votre pensément est plus soudain que n'est notre langue.*

Après plusieurs autres objections & réponses de part & d'autre , les Juges se retirèrent pour délibérer , & revenus dans la Salle , vêtus de drap noir , & la main droite armée d'une épée sanglante , après d'autres cérémonies usitées en Ecosse , ils prononcèrent peine de mort contre Isabelle. Hortensia , désolée d'avoir perdu sa cause , usa du

droit qui lui restoit de crier contre les Juges , qu'elle accusa, non sans raison, d'être sa Partie. Elle appela au Ciel de la Sentence , mais on se disposa en attendant à l'exécuter sur la terre.

Le Roi résista aux larmes de la Reine & au désir qu'il avoit lui-même de sauver sa fille. Isabelle placée sur un char tendu de noir , au milieu de quatre Evêques qui l'accompagnoient , s'avança vers son bûcher ; *pour ce* (dit son Historien) *que les Lois du pays commandoient que qui par feu d'amour se laissoit vaincre , au milieu du feu mourust.*

Isabelle, avant de mourir , ayant fait approcher Aurélio qu'on avoit voulu punir par le spectacle de la mort de sa maîtresse , lui fit les plus tendres adieux ; mais tout-à-coup cet amant infortuné qu'on avoit condamné à l'exil , s'élança au milieu des flammes ; & malgré les secours , il en fut retiré

sans vie. Cet événement, que l'ingénieuse tendresse de la Reine représenta comme un Jugement du Ciel qui cassoit l'Arrêt de mort prononcé contre sa fille, le fit révoquer sur le champ, & Isabelle fut condamnée à vivre; mais ce second Arrêt fut cassé par l'amour. La Princesse ne pouvant survivre à la perte de son amant, s'élança la nuit du jour même par une fenêtre qui donnoit sur une espece de ménagerie, où cette Princesse infortunée fut dévorée par des lions.

Ici devoit finir cette Anecdote; mais mon Auteur y a joint un dénouement dont on lui fait gré, parce que, s'il ne tient pas rigoureusement à l'Histoire de ses Héros, il tient au moins à la moralité de son récit, comme la fabulation tient à l'apologue.

L'heureux Avocat des hommes, Affranio, par un caprice, peut-être une vengeance de l'amour, devint

amoureux de cette même Hortensia sur laquelle il avoit eu gain de cause ; il semble qu'il voulût prouver qu'il est bien moins facile de résister aux femmes, que d'en médire, & que nos propos injurieux ressembleront toujours au courroux impuissant d'un esclave révolté.

Dès qu'il s'aperçut de ses sentimens, il résolut de les déclarer par une lettre ; & l'on devine sans doute que cette lettre fut écrite d'un style bien humble & bien suppliant. *Dame*, lui disoit-il, *ainsi comme en tout je vous fus ennemi, du tout je me trouve votre prisonnier.* Il lui annonçoit qu'elle étoit vengée, lui déclaroit qu'il n'attendoit aucun prix de son amour ; qu'il ne s'y livroit que pour expier son crime : mais quelque énorme que fût son forfait, il s'estimoit encore plus malheureux qu'il n'étoit coupable ; & il finissoit par lui demander une réponse, qui devoit décider de sa vie ou de sa mort.

Hortensia

Hortensia lut cette lettre avec des transports de joie, & sur le champ l'alla communiquer à la Reine, qui avoit pour Affranio une haine proportionnée à l'amour qu'elle eut pour sa fille. On saisit avidement cette occasion de se venger; & d'après le conseil de la Reine, Hortensia fit à la lettre d'Affranio une réponse artificieuse, dont nous allons donner l'idée.

« Affranio, votre amour est sans
« doute le projet d'une seconde vic-
« toire que vous voulez remporter sur
« moi. Ma situation devient très-ém-
« barrassante. Si je me rends à vos
« vœux, je justifie vos procédés anté-
« rieurs; si je résiste, je l'aurai fait;
« non par vertu, mais par senti-
« ment. Je voudrois vous avoir auprès
« de moi, pour vous consulter vous-
« même, vous me diriez peut-être
« qu'on doit céder aux méchants par
« crainte, comme aux bons par amour;

& franchement je ferois tentée de
 savoir si en vous faisant du bien, on
 pourroit vous engager à en dire. Je
 m'imagine, à voir la grace que vous
 mettez dans vos fautes, que vous
 devez mettre de la chaleur dans vos
 éloges. En vérité je ferois très-cu-
 rieuse de savoir si la louange peut
 sortir de votre bouche ; d'ailleurs
 ayant fait le malheur de mon sexe
 en perdant sa cause, je croirois avoir
 tout regagné, si je pouvois le récon-
 cilier avec vous ; parce que j'ai trop
 senti que votre gloire & notre honre
 étoient dans vos mains. Ce motif
 pourroit justifier ma faiblesse, mais
 je ne pourrois me rendre qu'à cette
 condition. Ainsi par l'injure & la
 persécution, vous aurez obtenu de
 moi ce que personne n'a pu obtenir
 encore à force d'amour & de ser-
 vice.

Cette lettre combla de joie Affranco,

qui , malgré son esprit naturel & ses lumieres acquises , ne douta pas un moment de la sincérité d'Hortensia , tant il est vrai que l'amour - propre dérouta aisément l'expérience. Il courut à la chambre d'Hortensia qui l'attendoit ; il alloit y chercher une bonne fortune , & il y trouva la mort. Il fut livré à la vengeance de la Reine & des femmes de sa suite. Toutes furent cruelles , excepté la Reine , qui ne pouvoit pas l'être , car elle vengeoit sa fille. Le récit des cruautés qu'on exerça contre lui , est de la part de l'Auteur une satire plus humiliante que toutes les harangues d'Affranio. Quelques Lecteurs trouveront peut - être qu'il fut puni trop sévèrement , mais tous à la fois confesseront qu'il devoit être puni.



LE BOUQUET ET LES ÉTRENNES ,**C O N T E .**

DORMÉJON ne nageoit point dans la richesse , mais il jouissoit d'une honnête aisance. Il se trouvoit alors , par hasard , dans un village près de Paris , avec sa famille , qui étoit composée de sa femme encore jeune , de deux filles & d'un garçon , âgé de près de vingt ans. Tout cela s'aimoit tendrement , vivoit dans la plus grande union. La mere , qui pouvoit prétendre encore aux hommages , avoit conservé l'amabilité de la jeunesse sans en garder les prétentions ; elle bornoit son ambition à l'amour de sa famille ; les expressions naïves & entrecoupées de ses enfans flattoient bien plus ses oreilles que la déclaration la plus galante ; elle trouvoit dans son cœur plus de

jouissances que l'amour-propre n'auroit pu lui en procurer ; les fêtes qu'elle se donnoit , c'étoient les plaisirs qu'elle imaginoit pour ses enfans ou pour leur pere ; elle avoit beaucoup d'esprit , mais elle le tournoit tout au profit de sa sensibilité.

Le pere étoit d'un caractère opposé , qui ne troubloit pourtant point la paix de la maison. Fort occupé des affaires du dehors , il paroissoit moins touché des plaisirs domestiques ; il étoit ardent , impatient même , & la vivacité de son esprit cacheoit la sensibilité de son cœur. Il s'emportoit quelquefois ; mais au milieu de ses brusqueries, il étoit tout étonné de se trouver attendri. Le frere & les deux sœurs sembloient négliger leurs amusemens pour ne s'occuper que de ses plaisirs ; & il n'y avoit de jalousie entre eux que pour les soins que chacun auroit voulu lui donner exclusivement.

Ces soins, que leur mere partageoit avec eux, sont intéressans ; ils étonneront quand on saura que depuis un certain temps, le pere étoit, sur un point, opposé aux desirs de sa famille. Son fils étoit amoureux, sa mere consentoit à son mariage ; mais le pere s'y opposoit pour des raisons de fortune. Plusieurs fois on avoit tâché de vaincre ses refus ; il avoit toujours paru inébranlable. Le jeune d'Orméjon aimoit ardemment Cécile ; mais il étoit fils tendre & respectueux : malheureux dans ses amours, il auroit cru ajouter à ses propres chagrins en affligeant le cœur de son pere, & il oublioit sa rigueur pour se livrer à l'espoir de le fléchir un jour. Ce sentiment prouvoit son tendre respect & non la foiblesse de son amour. Son cœur en étoit déchiré ; mais sa mere consolait ses chagrins en ne lui faisant envisager ce refus que comme un

délai. Elle pouſſoit la complaiſance juſqu'à lui faciliter quelquefois, malgré la défenſe du père, la vue & l'entretien de ſa chere Cécile, ſoit par une foibleſſe de l'amour maternel, ſoit qu'elle regardât réellement ce refus comme paſſager.

Il faut avouer auſſi qu'on ne pouvoit voir & entendre Cécile une ſeule fois, ſans concevoir pour elle de eſtime & la plus tendre amitié. Sa fortune étoit médiocre, mais ſes qualités étoient ſans nombre : elle joignoit à la beauté la plus piquante, l'eſprit le plus aimable & le cœur le plus ſenſible. Madame d'Orméjon la croyoit capable de faire le bonheur de ſon fils, & ce motif étoit tout enſemble la cauſe, & l'excuſe d'une condeſcendance qu'elle ſe reprochoit encore quelquefois. Ainſi vivoit cette aimable famille, diviſée par l'eſprit & réunie par le cœur. La mère déſiroit le bon-

heur de son fils, sans en aimer moins un époux qui s'y opposoit; & le fils, loin de reprocher ses maux à celui qui en étoit l'auteur, se consolait du chagrin d'être éloigné de sa maîtresse par les soins qu'il rendoit à son père. Il écrivoit à la belle Cécile, qu'il voyoit rarement, mais qui lui répondoit avec une tendresse si naïve. Ces lettres, quelques conversations très-rare, & un peu d'espoir, tout cela le consolait, & suffisoit presque à son bonheur. Aux amans qui s'aiment en liberté, il faut de grands bonheurs pour les rendre un peu contents; les amans persécutés regardent comme une insignifiance un regard, un geste, un mot, & de la moindre faveur se font de grandes jouissances.

Dans ces occurrences, on voyoit s'approcher la fête du père; elle étoit toujours désirée long-temps avant d'arriver. On épioit de très-loin les occasions de lui témoigner la tendresse

qu'on avoit pour lui. Tous les ans on avoit imaginé un nouveau bouquet, (l'amitié est industrieuse.) Chaque année il s'attendoit bien à être fêté; mais il ignoroit toujours quel genre de fête on lui préparoit, & c'étoit à chaque fois une nouvelle surprise.

La veille de cette fête si attendue arrive enfin. Comme on étoit à dîner avec de nombreux convives, survient un étranger, qui demande à parler à la compagnie, & à qui l'on permet d'entrer. L'inconnu, après de grandes révérences, se met à distribuer à tout le monde des affiches de Comédie, avec très-humble supplication à chacun d'honorer le spectacle de sa présence. L'un des convives alors se met à lire tout haut l'affiche des nouveaux Comédiens, qui se qualifioient *la Troupe Ingénue*, & qui annonçoient deux Pièces nouvelles. Ce titre de *Troupe Ingénue* fit rire les uns, intéressa les

autres ; tout le monde s'écria soudain qu'il falloit voir cela , & qu'on n'avoit pas tous les jours de nouveaux Acteurs & deux Pieces nouvelles. D'Orméjon pere se mit aussi de la partie , & l'on accéléra le dîner pour avoir de meilleures places. On se rendit à l'endroit indiqué , & l'on entra dans une salle de spectacle qu'on ne trouva ni brillante ni commode ; mais comme au bas de l'annonce on avoit prié les Spectateurs de considérer que c'étoit un théâtre bâti à la hâte , & dans un local très - resserré , cet avis avoit disposé tout le monde à l'indulgence. La salle étoit déjà remplie de Spectateurs , & M. d'Orméjon fut obligé de se placer dans un balcon qu'on avoit pratiqué sur le côté droit de la scene.

Après quelques morceaux exécutés par l'Orchestre , après la toile levée , les Acteurs parurent. Et quels Acteurs ? Son fils , ses deux filles & leur mere. Et quelle Piece ? Un petit Drame fait

exprès pour sa fête. La mère avoit formé les Acteurs & composé la Piece. Son esprit, son cœur avoit tout fait. Il étoit difficile de voir ce spectacle avec un cœur indifférent. Une si vive surprise faillit même produire sur les sens du pere une fâcheuse impression; par bonheur, ses larmes coulerent abondamment, & soulagerent son cœur trop ému. Les Acteurs, prêts à lui présenter leur bouquet, s'en aperçurent; leurs larmes coulerent aussi. Au lieu de donner chacun sa fleur, avec les vers qui devoient l'accompagner, ils tombent dans ses bras avec leur bouquet; ils oublient les répétitions qu'ils ont faites; ils ne cherchent plus dans leur mémoire, ils prennent leurs rôles dans leur cœur; la mère en fait autant; Acteurs, Spectateurs, tout pleure de joie à la fois; & jamais Piece n'alla si mal & ne produisit un effet si touchant.

Quand tout fut fini, d'Orméjon pere voulut gronder à sa façon. Il demanda si l'on vouloit le faire mourir de plaisir ? On lui dit qu'oui, mais dans cent ans. On sortit de cette salle encore plus gaiement qu'on n'y étoit entré ; chacun étoit content des autres & de soi-même. D'Orméjon fils, dans les plaisirs qu'il venoit de goûter, avoit lui-même oublié quelques instans les chagrins que lui causoit l'amour ; mais son cœur parla bientôt pour Cécile & recommença à sentir les ennuis de l'absence. Il eut envie de faire en ce moment une nouvelle tentative auprès de son pere en faveur de son amour ; mais il fut retenu par un excès de délicatesse. Il craignit de paroître n'avoir porté à la fête qu'un sentiment intéressé ; d'avoir l'air en un mot de demander le salaire de sa peine & de ses soins. Il se contenta d'écrire à Cécile ; de lui raconter le bonheur qu'il avoit eu, en gémissant sur celui qui

lui étoit refusé. Cécile lui répondit, le consola ; mais si l'expression de sa tendresse faisoit plaisir à son amant , elle augmentoit aussi ses regrets.

Cependant , comme la fête de d'Orméjon pere arrivoit vers la fin de l'année , on se trouva bientôt à la veille du jour de l'an. Il annonça , contre sa coutume , qu'il recevrait toutes ses visites le lendemain. Le village qu'ils habitoient alors étoit assez peuplé ; c'étoit s'exposer à recevoir nombre d'importuns. On ne lui demanda pourtant pas les motifs de cette résolution ; toute sa famille se décida seulement à rester avec lui , pour lui faire compagnie ; & c'étoit - là ce qu'il demandoit. Ce jour-là , & les jours d'auparavant , il avoit paru fort occupé ; il avoit écrit beaucoup de lettres ; il en avoit reçues qu'il n'avoit point communiquées : tout cela avoit quelque chose de mystérieux ; cependant son maintien étoit au moins aussi serein.

qu'à l'ordinaire , & on crut devoir respecter ses secrets ou attendre sa confiance. On lui demanda seulement s'il étoit toujours aussi content de sa santé ; & il répondit qu'il se portoit assez bien , pour espérer de se porter encore mieux au nouvel an. On l'embrassa , & l'on se dit adieu en désirant le nouvel an.

Le lendemain , dans la matinée , les visites commencerent. On fut un peu étonné de voir entrer dans l'appartement nombre de personnes qui arrivoient de Paris , & fort peu de gens de l'endroit. Il ne venoit que des amis. En vérité , dit Madame d'Orméjon à son mari , vous êtes heureux à un point que je ne conçois pas ; vous n'avez pas eu encore une visite ennuyeuse. Il semble que vous choisissiez ; il ne vous vient que des amis. Eh ! c'est bien-là ce qu'il me faut , répondit M. d'Orméjon. Et en même-tems , en faisant les honneurs avec une gaieté douce &

aimable , il retenoit à dîner chaque personne qui arrivoit. Ses enfans avoient du plaisir à le voir ; & ils le complimenterent sur sa santé , qui , en effet , leur sembloit meilleure depuis le nouvel an. Comme ils finissoient de parler , on voit encore arriver des amis & des parens ; & la famille de M. d'Orméjon voyant plusieurs personnes venir exprès de Paris pour une visite , trouva qu'on étoit beaucoup plus polie cette année-là que les précédentes.

A propos , s'écria tout-à-coup M. d'Orméjon , j'oubliois de vous dire qu'il viendra ces jours-ci , peut-être aujourd'hui même , une nouvelle parente. Elle saisit , me marque-t-elle , l'occasion de la nouvelle année , pour venir se faire reconnoître par notre famille ; & je vous avoue que je suis embarrassé sur l'accueil que jé lui ferai. Car enfin , nous appartient-elle ? C'est ce que nous ne savons ni vous ni moi. Qu'en pensez-vous ? Qu'en dis-tu ,

toi, d'Orméjon, continua-t-il, en s'adressant à son fils? — Mais, mon pere, il faut la recevoir d'abord avec une politesse... froide. — Une politesse froide? A la bonne heure. Alors la conversation devint générale; chacun se mit à raisonner sur la démarche de la Dame; les uns la jugeoient inconsiderée; elle paroissoit toute naturelle aux autres; au reste, ajouta le pere, nous verrons. Une politesse froide, comme le dit mon fils, n'engage point. Puisqu'elle songe à se faire reconnoître, sans doute elle a des preuves à nous donner; nous les examinerons. Si elle a des titres réels, nous la reconnoîtrons; si à ses titres elle joint de l'honnêteté, des mœurs, nous l'adopterons. Mais, mon pere, interrompit avec un air inquiet le jeune d'Orméjon qui étoit alors l'interprète de ses sœurs, en l'adoptant, vous ne l'aimez peut-être pas autant que vous nous aimez? — Je ne peux rien vous dire

là-dessus, mon fils. La tendresse est un sentiment qu'on ne choisit pas, mais qu'on reçoit. Je l'aimerai autant qu'elle saura se rendre aimable. Au surplus, nous n'en sommes pas-là. Elle n'est pas encore arrivée ; peut-être n'arrivera-t-elle jamais. Sur-tout que cette idée-là n'attriste point notre dîner. Car je veux que ce premier jour de l'année soit consacré tout entier au plaisir ; je ne veux m'occuper que de ma famille & de mes amis.

Alors Madame d'Orméjon tourna la conversation vers un autre objet. Un moment après on voit entrer un laquais de la maison avec un paquet qu'il dit très-pressé, & qu'il remet à son maître. Celui-ci l'ouvre sur le champ. Oh ! oh ! s'écria-t-il après y avoir jeté les yeux, voilà, ma foi, notre parente arrivée. Et elle est méthodique, très-méthodique ; elle veut que ses titres arrivent ici avant elle ; & les voici : en parlant ainsi il dé-

ployoit du parchemin & du papier timbré. Je voudrois bien, ajouta-t-il, avoir le temps de vérifier un peu ces titres-là. On reprend la conversation ; & d'Orméjon continue son examen. Ma foi, s'écria-t-il quelques momens après, je crois qu'elle nous appartient réellement. A peine a-t-il fini de parler, qu'un domestique annonce tout haut Madame d'Orméjon. Le pere se levant pour recevoir la Dame : Tenez, dit-il à son fils, en lui mettant un des papiers dans la main, voyez si ce n'est pas là une piece bien convaincante, un titre authentique. En même-temps entre une jeune Dame d'une figure charmante, en grande parure, avec des diamans & un gros bouquet de mariée. Qu'on devine à présent. La jeune Dame, c'est Cécile ; & le papier remis au jeune homme, est un contrat de mariage signé par elle, sa famille & d'Orméjon pere. Alors ceux qui étoient au fait partent

d'un battement de mains & d'un éclat de rire qu'on n'interrompît que pour contempler la surprise de Madame, d'Orméjon avec ses enfans. Elle pleure de tendresse. Pour le jeune homme, il n'ose s'abandonner à ses transports, parce qu'il n'ose croire à ce qu'il voit. Hé bien, lui dit son pere, es-tu d'avis de la reconnoître à présent? Oui, mon pere, s'écria-t-il en tombant à ses pieds; de là il tombe aux genoux de Cécile, se relève, & dans l'ivresse de sa joie, embrasse à droite, à gauche; veut parler, pousse des sons, & ne dit rien. Alors son pere le prend par la main; & s'adressant à sa mere, ainsi qu'à lui: J'avois sur le cœur, leur dit-il avec un sourire aimable, la fête de l'autre jour; j'ai voulu m'en venger; nous voilà quittes. Je dois à présent justifier ma conduite antérieure. Si les calculs de fortune ne doivent pas faire les mariages, ils doivent, quoi qu'on en dise, y entrer pour quelque chose.

Cécile ne m'avoit pas paru assez riche ; mais je viens d'apprendre que cinquante mille livres que j'avois sur mer ont prospéré au-delà de mon espérance. J'ai quadruplé ma somme ; & cet argent, que j'ajoute à la dot de Cécile, rapproche sa fortune de celle de mon fils , & en fait un parti très-sortable.

A ces mots, Cécile, Madame d'Orméjon, son fils, se jettent à son cou, l'embrassent tous à la fois ; mais il croit devoir interrompre ces transports. Mes enfans, leur dit-il, nos convives ont besoin de se mettre à table. Nous voilà, je crois, tous contents ; vous m'avez donné mon bouquet, je vous donne vos étrennes.

On fit entrer aussi-tôt les parens de Cécile qui étoient arrivés, & l'on se mit à table. Le dîner fut très-gai, ce qui n'est plus aussi commun qu'on le croit ; & ce qui est plus rare encore, le mariage fut très-heureux.



Z É P H I R I N E

E T

L I N D O R ,

PROVERBE DRAMATIQUE

En un acte & en prose,

ACTEURS.

La Fée MORGANT.

ALINE sa Suivante.

La Princesse ZÉPHIRINE.

CHARMANT, Génie bossu, fils de la Fée.

Le Prince LINDOR, amant de ZÉPHIRINE, avec une fausse bosse.

La Fée BIENFAISANTE, d'abord travestie en vieille, & paroissant à la fin sous sa forme naturelle.



ZÉPHIRINE

ET

LINDOR,

PROVERBE DRAMATIQUE

En un acte & en prose.

SCENE PREMIERE.

La Fée MORGANT, ALINE.

LA FÉE.

Hé bien, Mademoiselle, a-t-on mis les griffons à ma voiture ?

ALINE.

Oui, Madame.

LA FÉE, (*en bâillant.*)

Voilà deux jours que je me suis ennuyée cruellement.

ALINE.

Une grande Fée comme vous, s'ennuyer !

LA FÉE.

Oh ! vous vous étonnez de cela, les bêtes ne s'ennuient jamais.

ALINE.

Mais , Madame , quand on peut tout.

LA FÉE.

On a beau pouvoir tout , on ne peut pas toujours avoir du plaisir ; on n'a pas toujours là quelqu'un à désespérer : Il y a deux fois vingt-quatre heures que je n'ai trouvé personne à qui jouer quelque bon tour.

ALINE, (*à part.*)

C'est - à - dire , quelque tour bien sanglant.

LA FÉE.

Que dites-vous là entre vos dents ?

ALINE.

A L I N E.

Je dis , Madame , que cela n'est pas plaisant.

L A F É E.

C'est à en mourir. Je suis obligée de sortir aujourd'hui pour me rendre à l'assemblée des Fées : s'il se rencontre en mon chemin des gens qui aient l'air d'être heureux , ils n'ont qu'à se bien tenir.

A L I N E.

Le goût de Madame est bien différent de celui de la Fée Bienfaisante.

L A F É E.

Ne voudriez-vous pas que j'eusse , comme elle , la sottise de me donner bien du tourment pour le bonheur d'autrui ? J'ai assez de peine à faire le mien : le plaisir des autres est un vol qu'ils me font.

Tome III.

O

A L I N E.

Mais , Madame.....

L A F É E.

Point de mais , Mademoiselle ; l'opinion d'une petite espee comme vous m'intéresse fort peu. Croyez-vous que j' imagine que la Fée Bienfaisante fait du bien pour le plaisir d'en faire ? Je ne crois point du tout à ce plaisir là ; elle n'a d'autre objet que de me contrarier. Aussi je la hais ! C'est sur-tout pour lui faire piece que j'ai enlevé la Princesse Zéphirine au moment qu'elle alloit épouser le Prince Lindor. La Fée les protege.

A L I N E.

On dit qu'elle a doué cette Princesse au berceau , du don des *graces* , & qu'elle y a joint la bonté.

L A F É E.

Le beau présent qu'elle lui a fait là !

Zéphirine est héritière d'un grand Royaume : voilà ce que j'estime en elle, & pourquoi je veux qu'elle épouse mon fils, le Génie *Charmant*.

A L I N E.

Il pourra se vanter de posséder la plus belle personne qu'on ait jamais vue.

L A F É E.

Qu'on ait jamais vue ? Vraiment, Mademoiselle Aline, vous avez donc de bien mauvais yeux !

A L I N E.

Pardonnez, Madame ; c'est parmi les Princesses que je veux dire ; les Fées sont hors de toute comparaison.

L A F É E.

Zéphirine est belle, si l'on veut ; bonne ou sotte, j'y consens ; mais on m'avouera que *Charmant* la vaut bien : ses yeux, quoique un peu louches, ont

O ij

un charme particulier ; & cette bosse qui distingue tous les Génies de sa race, donne à sa taille une grace & une dignité peu communes. Certainement, on ne m'accusera pas de voir mon fils avec les yeux d'une mere ; tout le monde en parle comme moi : cependant Zéphirine a eu l'insolence de faire la dédaigneuse ; & ne dira-t-on pas encore que la Fée Morgant est méchante , parce que , pour apprendre à vivre à la Princesse , je l'ai fait enfermer dans la tour noire ? Je ne l'y ai pourtant tenue qu'un mois.

A L I N E.

Vous venez de l'en faire sortir ?

L A F É E.

Oui , j'espère qu'elle aura fait des réflexions , & qu'elle sentira que je n'ai agi que pour son bien. Quelle comparaison de Lindor à mon fils !

A L I N E.

C'est ce que chacun pense & dit à votre cour.

L A F É E.

Je voudrois bien que quelqu'un s'avisât de dire le contraire..... Une chose pourtant me fait de la peine, & cela prouve bien que je ne suis pas aveugle sur le compte de mon fils.

A L I N E.

Quoi donc, Madame ?

L A F É E.

Charmant ne tient pas tout ce qu'il promettoit dans son enfance : il avoit une espiéglerie qui m'enchantoit. Il pinçoit ses pages, il les égratignoit, tourmentoit bêtes & gens, personne ne pouvoit durer auprès de lui : je ne lui vois plus tant cette vivacité agréable, & j'ai peur que du côté de l'esprit il ne tienne un peu de son

pere, mon cher & respectable époux,
qui, comme on fait, étoit le plus sot
de tous les Génies.

A L I N E.

En tout cas, Madame.....

L A F É E.

Qu'appellez-vous en tout cas, Ma-
demoiselle? Je puis dire, si je veux,
que mon fils a peu d'esprit; mais ce
n'est pas à vous de le croire, & je
trouve votre en tout cas très-insolent.

A L I N E, (à part.)

Quelle humeur!.....

L A F É E.

Vous murmurez, je crois.....

A L I N E.

Si Madame m'avoit laissé achever....

L A F É E.

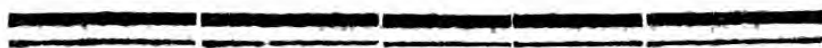
Hé bien!

A L I N E.

Je voulois dire qu'en tout cas il n'y avoit que Madame qui pût s'en appercevoir.

L A F É E.

Faites-le moi venir, Mademoiselle, il faut que je lui parle avant de partir. Mais, le voici, envoyez-moi la Princesse.



S C E N E I I.

L A F É E , C H A R M A N T .

L A F É E.

OH ça ! Charmant, je suis obligée de vous quitter, je reviendrai bientôt; il faut cependant, mon fils, vous tenir sur vos gardes, & observer exactement ce que je vais vous dire. Songez à le bien retenir.

O. iv

C H A R M A N T.

Oh ! Maman , ce n'est pas à moi qu'il faut dire deux fois les choses , je ne suis pas un Génie pour rien , & je pénétre déjà.....

L A F É E.

Quoi ! que pénétrez-vous ?....

C H A R M A N T.

Eh ! mais , je pénétre..... que vous avez à me parler.

L A F É E.

Ecoutez - moi donc.... Vous savez que je veux vous faire épouser la Princesse Zéphirine ?

C H A R M A N T.

Eh oui ; vous m'avez dit qu'elle étoit bien belle , bien belle !

L A F É E.

Ne l'avez-vous pas vue ?

C H A R M A N T.

Il est vrai ; mais elle étoit si triste....

L A F É E.

Je vous ai dit que la Fée Bienfaisante , mon ennemie , la protege , & qu'elle destinoit sa main au Prince Lindor qui en est aimé.

C H A R M A N T.

Je ne l'ai jamais vu ce Prince Lindor , Maman ; a-t-il bonne mine ? est-il bossu ?

L A F É E.

Non , mon fils.

C H A R M A N T.

Eh ! comment fait-il donc pour être aimé ?

L A F É E.

Zéphirine est prévenue pour lui ; & Bienfaisante , comme je vous ai dit , protege l'un & l'autre. Voici un

O v

anneau qui vous garantira du pouvoir de la Fée : mettez - le à votre doigt , & gardez - le soigneusement jusqu'à mon retour : ne le confiez à personne ; car si Bienfaitante en étoit une fois maîtresse , elle le feroit de votre fort & du mien.

C H A R M A N T.

Oh ! pardi elle n'a qu'à venir me le demander.

L A F É E.

Elle ne pourroit cependant , même avec cet anneau , unir Zéphirine à Lindor , à moins que vous n'eussiez vous - même présenté ce Prince à la Princesse.

C H A R M A N T.

Ah ! oui , qu'il s'y attende.

L A F É E.

Ce que je vous recommande se ré-

duit donc à deux choses : garder votre anneau , & ne pas présenter votre rival à votre maîtresse. Si ces deux choses étoient moins faciles à observer , je ne partirois pas si tranquille.

C H A R M A N T.

— Pourquoi donc , Maman ?

L A F É E.

Hem ! j'ai grand'peur que vous ne foyez le fils de votre pere..... Cependant , pour plus grande sûreté , j'ai fait afficher en gros caracteres , sur différens poteaux , une pancarte , qui défend à toutes personnes , sous peine de la vie , l'entrée de la forêt qui entoure le palais. Vous , de votre côté , mon fils , tâchez de plaire à Zéphirine , sans vous gêner pourtant ; si elle est encore assez sotte pour ne pas vouloir son bonheur , je me charge.....

O vj

CHARMANT.

Laissez-moi faire , Maman , je lui plairai. Je suis un Génie d'abord , & puis les gens de ma cour disent tous que je suis bossu à ravir. Il faut que la Princesse soit de bien mauvais goût si elle continue de me préférer ce Lindor qui est tout d'une venue comme une perche. Mais la voici.

SCENE III.

LA FÉE , ZÉPHIRINE , CHARMANT.

LA FÉE.

PRINCESSE , à la priere de mon fils , je vous ai fait sortir de la tour noire , où votre obstination m'avoit forcée de vous mettre ; car naturellement je suis bonne. Je pars pour quelques heures ; je vous laisse avec Charmant : songez à vous rendre digne de l'honneur qu'il veut vous faire.

Z É P H I R I N F.

Madame , cet honneur est si grand , que je m'en confesse indigne , & je sens que je ne pourrai jamais le mériter.

L A F É E.

Indigne ou non , Mademoiselle , il faut vous préparer à m'obéir , ou à rentrer dans la tour pour n'en sortir jamais.

Z É P H I R I N E.

Madame est naturellement bonne.

L A F É E.

Oui , Mademoiselle , quand on fait ce que je veux. Je vous donne jusqu'à mon retour pour y penser. Craignez d'irriter une Fée qu'on n'offense pas impunément.

C H A R M A N T.

Oh ! Maman , ne la grondez pas ;

sûrement elle m'aimera : je ne suis pas un benêt comme son Lindor , qui est , dit-on , tendre comme un Roman.

L A F É E.

Adieu. Songez bien , mon fils , à ce que je vous ai dit. Et vous, Zéphirine..... vous m'avez entendue..... Il suffit.

(*Charmant lui baise la main , & elle part.*)

S C E N E I V.

Z É P H I R I N E , C H A R M A N T.

Z É P H I R I N E , (*à part.*)

QUE je suis malheureuse ! ô mon cher Lindor ! Impitoyable Fée , nous as-tu séparés pour jamais ?

C H A R M A N T.

Oh ça , ma belle Zéphirine , ne par-

Je ne point comme ça toute seule ; vous avez un Génie à côté de vous , une fois ; & ce n'est pas pour me vanter , mais c'est qu'on n'est pas toujours aimée d'un Génie de ma sorte. Ce matin encore , à mon lever , on disoit que , lorsqu'on étoit fait comme moi , on pouvoit jeter le mouchoir à toutes les belles Princesses de la terre , & qu'il n'y en avoit point qui ne prît bien volontiers la peine de le ramasser.

Z É P H I R I N E.

Hé bien , Monsieur Charmant , moi qui ne suis point belle.....

C H A R M A N T.

O que si fait , vous l'êtes , vous le savez bien ; & ce que vous en dites , c'est par malice , Mademoiselle Zéphirine.

Z É P H I R I N E.

En tout cas je vous déclare que

vous ne me plaisez point du tout, & que vous ne me plairez pas, fussiez-vous cent fois plus Génie & plus bossu que vous ne l'êtes.

C H A R M A N T.

Ne faites donc pas comme ça la dégoûtée, Mademoiselle : on m'appelle Charmant, afin que vous le sachiez; & sans me flatter, il y a quelque différence de votre Prince à moi.

Z É P H I R I N E.

Oh ! oui, Monsieur Charmant, une très-grande différence !

C H A R M A N T.

Tenez, c'est encore malin ce que vous dites-là; je vois bien quand on se moque, voyez-vous.

Z É P H I R I N E.

Oui !

C H A R M A N T.

Mais cela ne me plaît pas , entendez-vous ? & si vous étiez moins belle , je vous pincerois bien ferré , Mademoiselle Zéphirine.

Z É P H I R I N E , (*à part.*)

Quel est mon sort !

C H A R M A N T.

Tenez , je vois que Maman vous a mis de mauvaise humeur : dame , c'est que c'est son naturel ; mais pour vous divertir je vais faire venir un Page que j'ai ce matin arrêté pour vous , un bossu presque aussi bien fait que moi , & qui m'a tout l'air d'un drôle de corps ; mais , tenez , le voilà qui s'avance.



SCENE V.

ZÉPHIRINE, CHARMANT,

LINDOR sous la figure d'un Page bossu.

ZÉPHIRINE, (*à part.*)

QUE vois-je ? Lindor !

CHARMANT.

Approchez , Blondin , que je vous présente à la Princesse. Hé bien , comment le trouvez-vous ?

ZÉPHIRINE, (*à part.*)

Je n'ose le regarder..... (*haut*)
Il est..... (*à part*) Je suis toute troublée.....

CHARMANT.

Avancez-donc , Page , vous avez l'air tout embarrassé.

LINDOR.

Monseigneur , le respect.....

CHARMANT.

Je vous donne à elle , & je prétends que vous la suiviez en tous lieux & à toute heure ; vous entendez ?

LINDOR.

Oui , Monseigneur.

CHARMANT.

Et puis , c'est que les filles sont sages ; mais s'il n'y a pas là quelqu'un qui y veille..... Vous entendez ?.... La Princesse s'est mis en tête je ne fais quel mal-bâti de Prince , un Lindor.

LINDOR , (*à l'oreille du Génie.*)

Fantaisie de Princesse.

CHARMANT.

Bien dit , Page ; Lindor cherchera peut-être l'occasion de voir Zéphirine , & c'est pour cela que je vous ordonne de ne la quitter jamais.

L I N D O R.

Monseigneur prend bien ses précautions.

C H A R M A N T.

Oh ! oh ! ce n'est pas moi qu'on attrape. Nous verrons , Mademoiselle Zéphirine , si

Z É P H I R I N E.

Hé bien , oui , ce Lindor je l'aime de tout mon cœur , je suis au désespoir d'en être séparée , & s'il étoit-là , je le lui dirois devant vous.

C H A R M A N T.

Vous l'entendez Elle n'en rougit point Oui , oui , Mademoiselle Zéphirine , je vous permets de lui dire tout ça quand il sera devant vous ; mais j'y mettrai bon ordre , & Maman aussi. Page , je vous laisse avec elle ; vous avez de l'esprit , parlez-lui , fai-

tes-lui sentir ce que je veux. Je serois fâché qu'elle allât coucher ce soir dans la tour , & qu'elle n'eût pour son souper qu'une cruche d'eau & du pain noir.

S C E N E V I.

Z É P H I R I N E , L I N D O R.

Z É P H I R I N E.

AH ! cher Prince , qu'avez-vous osé faire ? Je n'ose me livrer aux transports que m'inspire une si chere vue : vous me voyez toute saisie & tremblante à la fois de plaisir & d'effroi.

L I N D O R.

Rassurez-vous. Le Génie est dans l'erreur , comme vous l'avez vu ; une bosse est un titre de recommandation auprès de lui , parce qu'il ne veut ,

dit-il, que des gens bien faits à son service. Je m'en suis fait une; je me suis présenté, & il m'a reçu. Mais laissons les discours inutiles. O ma chere Princesse, je vous revois, mon cœur auroit mille choses à vous dire: combien j'ai souffert loin de vous! Mais les momens sont précieux, hâtons-nous d'en profiter. J'ai reconnu un endroit par lequel nous pouvons nous échapper; & si nous sommes une fois hors de la forêt, nous serons en sûreté; la Fée Bienfaisante nous recevra.

Z É P H I R I N E.

Hé bien, je vous suis, cher Prince; si la mere du Génie revenoit, elle vous reconnoîtroit, & nous serions perdus. Ah! si vous saviez tout ce qu'elle m'a fait souffrir! Mais je souffrois pour vous, je songeais que vous m'aimiez, & je ne sentoais plus mes maux.

LINDOR, (*lui baisant la main.*)

Ah ! Princesse , comment reconnoître tant de bonté ? Venez.

SCENE VII.

ZÉPHIRINE, LINDOR,
CHARMANT *suivi de Gardes.*

CHARMANT.

COURAGE, M. Lindor , ne vous gênez pas.

ZÉPHIRINE.

Ah !

LINDOR.

Lindor , moi !

CHARMANT.

Oui , oui , vous ! Un de mes gens qui vous a reconnu vient de m'en instruire. Ah ! ah ! Monsieur le mal-

bâti, vous contrefaites donc le bossu pour venir baïser la main des Dames ? Vous vouliez m'attraper !

L I N D O R.

Oui , je suis Lindor ; & si je n'étois fans armes.....

C H A R M A N T , (*à ses Gardes.*)

Prenez garde à moi , vous autres ; le drôle me menace : qu'on l'arrête , & qu'on le mene à la tour.

L I N D O R.

O le plus lâche des Génies !

C H A R M A N T.

Il me dit encore des injures ! Qu'on l'emmene.

Z É P H I R I N E.

Ciel ! quel coup affreux !



SCENE

SCENE VIII.

ZÉPHIRINE, CHARMANT.

CHARMANT.

LA Fée , à son retour , le traitera comme il mérite ; elle fera le tour qu'il m'a joué & comme vous le laissez faire , Mademoiselle Zéphirine. Vraiment , c'est pour lui donner comme ça votre main à baiser que nous vous gardons ici.

ZÉPHIRINE.

Quel droit avez-vous de m'y retenir ?

CHARMANT.

Mon droit , Mademoiselle Zéphirine , c'est que cela plaît à Maman ; qu'elle est Fée ; que je suis Génie , & que , comme on fait , c'est pour le plaisir

Tome III.

P

333 *L E S S O I R É E S*

des Génies qu'il y a de belles Princesses au monde.

Z É P H I R I N E.

Que vous servira de me rendre malheureuse ? Je mourrai avant que d'être à vous.

C H A R M A N T.

Tout cela est temps perdu , comme on dit ; Maman m'a bien mis au fait. Toutes les filles , quand on ne veut pas ce qu'elles veulent , disent qu'elles vont mourir ; mais elles ne meurent point : & puis , si je ne dois point vous avoir , que m'importe à moi que vous viviez ?

Z É P H I R I N E.

J'admire la délicatesse de vos sentimens.



SCENE IX.

ZÉPHIRINE, CHARMANT.

une Vieille que des Gardes amènent.

CHARMANT.

QU'EST-ce donc que vous voulez faire de cette bonne femme , vous autres ?

UN GARDE.

Monseigneur , c'est qu'il faut qu'elle soit pendue : elle a contrevenu à la défense ; elle s'est introduite dans la forêt , & nous l'y avons trouvée faisant un fagot.

ZÉPHIRINE.

Mon Dieu ! la pauvre Vieille , elle me fait compassion.

CHARMANT.

Comment ! n'avez - vous pas vu la

pancarte qui défend , sous peine de la vie , d'entrer dans la forêt ?

L A V I E I L L E .

Monseigneur , pardonnez , je ne fais pas lire.

C H A R M A N T .

Vous ne savez pas lire à votre âge , & je le fais déjà moi , qui n'ai pas encore vingt ans.

L A V I E I L L E .

C'est que vous êtes un Génie , Monseigneur.

C H A R M A N T .

Oh bien , pour vous l'apprendre , il faut que vous soyez pendue.

Z É P H I R I N E .

Ah ! je vous demande grace pour elle ; vous voyez qu'elle n'a péché que par ignorance.

LA VIEILLE, (*pleurant.*)

Hi, hi, hi, grace, Monseigneur;
grace, ma belle Dame; hi, hi, hi.

CHARMANT, (*la contrefaisant.*)

Hi, hi, hi, je veux qu'on la pende;
je suis curieux de voir la grimace qu'elle
fera; & puis cela nous fera passer un
bon quart d'heure.

Z É P H I R I N E.

Je me jette à vos genoux; il faut
que vous m'accordiez sa grace.

LA VIEILLE, (*toujours pleurant.*)

Je vous en conjure, Monseigneur,
par cet esprit & par cette bosse qui
distinguent tous les Génies de votre
maison.

CHARMANT.

Bonne femme, rendez grace à la
Princesse; sans elle, vous auriez été
pendue, & vous m'en auriez dit des

nouvelles. Maman ne me le pardonnera pas.

LA VIEILLE.

Je vous rend graces, ma belle Princesse ; je ne suis qu'une pauvre femme, mais j'ai le cœur reconnoissant, & je ne mourrai pas ingrate. Vous avez bien des charmes, bien des graces ; mais vous êtes bonne, les pauvres gens sont votre prochain, & vous en ferez récompensée. Vous verrez qu'un bienfait n'est jamais perdu.

CHARMANT.

Bonne femme, vous me faites rire : à quoi pouvez - vous être bonne ? Et que peut - on faire d'une méchante Vieille ?

LA VIEILLE.

La la, Monseigneur, il ne faut mépriser personne. Les Grands ont quelquefois besoin des petits ; témoin la fable du Lion & du Rat.

C H A R M A N T.

Je ne me soucie ni du Lion , ni du Rat , ni des Vieilles qui radotent ; je n'aime que la belle Zéphirine.

L A V I E I L L E.

En ce cas , Monseigneur , je puis vous rendre un service à vous-même.

C H A R M A N T.

A moi ? oh , oh ! cela est curieux. Voyons un peu.

L A V I E I L L E.

Pour m'expliquer , il faut que la Princesse ait la bonté de s'éloigner un peu. (*bas*) Princesse , ne vous inquiétez pas ; ce que je fais est pour vous servir.

Z É P H I R I N E.

Je m'éloigne donc.

L A V I E I L L E , (*à Charmant.*)

Je fais un secret infallible pour se

faire aimer des personnes qui ne nous aiment pas.

C H A R M A N T.

Et tu crois qu'un Génie comme moi.....

L A V I E I L L E.

Il n'en devrait pas avoir besoin ; mais on a quelquefois affaire à de petites Princesses qui n'ont point de goût , & dont le cœur s'est follement prévenu.

C H A R M A N T.

Eh ! mais , en effet , je commence à croire que tu en fais long ; voilà justement mon cas : dis-moi vite ton secret , & tu pourras faire dans la forêt tant de fagots que tu voudras , sans être pendue.

L A V I E I L L E.

Grand-merci , Monseigneur ; il faut avoir l'*Oiseau bleu* , & en faire pré-

sent à la Princesse. Elle ne l'aura pas plutôt, que la tête lui tournera de Monseigneur.

C H A R M A N T.

L'Oiseau bleu !.... Oui - da.... Je conçois.... Un Oiseau qui fait aimer les gens : eh ! où trouve-t-on cet Oiseau ? Je n'en avois jamais entendu parler.

L A V I E I L L E.

Je fais où il est.

C H A R M A N T.

Oh ! la bonne petite Vieille !

L A V I E I L L E.

Mais pour s'en rendre maître, il faudroit avoir l'anneau de votre mere, & malheureusement elle n'est pas ici.

C H A R M A N T.

Il semble qu'elle ait deviné que j'en aurois besoin ; le voici cet anneau :

P v

allons, charmante Vieille, conduis-moi, nous prendrons l'*Oiseau bleu*.

LA VIEILLE.

Il n'y a qu'une femme qui puisse prendre cet Oiseau, & il faut qu'elle soit seule.

CHARMANT.

Vieille, vous avez bien de l'esprit ; je ne savois pas un mot de tout cela : il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse, c'est que Maman m'a défendu de le quitter cet anneau, voyez-vous ; s'il tomboit en de certaines mains, on pourroit en abuser.

LA VIEILLE.

Vous ne risquez rien de me le confier ; votre Maman n'en saura rien ; vous aurez l'Oiseau, & la Princesse vous aimera à la folie.

CHARMANT.

Oh ! je brûle d'impatience de l'a-

voir. Mais vous me promettez bien que l'anneau ne sortira pas de vos mains ; car , voyez-vous , il y a une certaine Fée vous entendez bien ?

LA VIEILLE.

Donnez , donnez , je vous le rapporte dans l'instant avec l'*Oiseau bleu* , qui a le plus joli ramage que l'on puisse entendre.

SCENE X.

CHARMANT, ZÉPHIRINE.

CHARMANT.

REVEENEZ , belle Zéphirine , où donc êtes vous ?

ZÉPHIRINE.

Hé bien , que vous a dit la Vieille ?
En êtes-vous bien content ?

CHARMANT.

Oh ! oui , vous verrez un Oiseau...

La la , tenez-vous bien , Mademoiselle Zéphirine ; croyez - vous toujours que vous ne m'aimerez pas ?

Z É P H I R I N E.

Que voulez - vous dire ?

C H A R M A N T.

Parions que vous m'aimerez ?

Z É P H I R I N E.

Je n'ai pas besoin de parier ; il est sûr que je n'aimerai jamais que le Prince Lindor.

C H A R M A N T.

Oui , oui , qu'il compte là-dessus : il faudroit qu'il n'y eût pas d'*Oiseau bleu* dans le monde. Mais voici Maman de retour.



S C E N E X I.

ZÉPHIRINE , CHARMANT , LA FÉE.

L A F É E.

HÉ bien , me voilà de retour , mon fils , je vous trouve auprès de Zéphirine ; cela est de bon augure. Répond - elle à votre amour ? A - t - elle enfin pris le parti de m'obéir ?

C H A R M A N T.

Oh ! tout au contraire , Maman ; & sans une bonne Vieille qui m'est allé chercher l'*Oiseau bleu*.....

L A F É E.

Que voulez - vous dire ? Qu'est - ce que cet *Oiseau bleu* ?

C H A R M A N T.

C'est un Oiseau là.... Est ce que vous ne savez pas ? Un Oiseau qui fait

aimer les gens quand on ne les aime pas ; c'est ce qui fait que quand je l'aurai , Mademoiselle Zéphirine m'aimera de tout son cœur , & qu'elle plantera là son Prince Lindor que j'ai fait enfermer dans la tour.

L A F É E.

Quel galimatias me faites-vous là ?
Etes-vous devenu fou , mon fils ?

C H A R M A N T.

Maman , c'est que vous ignorez que le Prince Lindor s'est introduit ici , sous prétexte d'une bosse , pour être mon Page ; qu'en cette qualité je l'ai présenté à la Princesse.

Z É P H I R I N E , (*à part.*)

Je tremble.

L A F É E.

Que me dites - vous là ? vous l'avez présenté à la Princesse ? Ne vous l'avois-je pas défendu ?

C H A R M A N T.

Oh ! dame , avec sa bosse je ne pouvois pas le reconnoître , d'autant que je ne l'avois jamais vu ; & s'il n'avoit pas baisé la main à la Princesse..... Tant y a qu'il est enfermé dans la tour.

L A F É E.

Cette circonstance raccommode tout : il faut en profiter. Princesse , c'est à vous de choisir : si vous n'épousez mon fils , votre amant va périr.

Z É P H I R I N E.

Ciel ! quel parti prendre !

C H A R M A N T.

Maman , il n'est pas besoin de tout cela , parce que , comme je vous ai dit , l'*Oiseau bleu*..... vous m'entendez bien..... suffit que la Vieille est allée le prendre , & que je lui ai prêté pour cela votre anneau.

LA FÉE.

Mon anneau ! Ah ! misérable , nous sommes perdus : cette Vieille est la Fée Bienfaisante , qui vous a attrapé.

SCENE XII ET DERNIERE.

LA FÉE BIENFAISANTE , tenant par la main le Prince LINDOR ; ZÉPHIRINE , CHARMANT , LA FÉE MORGANT.

LA FÉE BIENFAISANTE.

OUI , Madame , la sottise du fils m'a mise en état de réparer la méchanceté de la mere. Je viens de tirer le Prince de la tour ; je vais l'unir avec la Princesse , & je garderai votre anneau , non pour vous faire du mal , mais pour vous empêcher d'en faire.

LINDOR.

Ah ! ma chere Zéphirine !

Z É P H I R I N E.

Ah ! mon cher Prince.

LA FÉE BIENFAISANTE.

Donnez-vous la main l'un & l'autre ; vivez long-temps pour votre bonheur & pour celui d'un grand Royaume , dont les peuples feront votre famille.

LA FÉE MORGANT , (*à son fils.*)

Ote-toi de ma vue , imbécille ; tu n'es bon qu'à confirmer le proverbe :
Bête comme un Génie.

La piece finit par un Divertissement.

F I N.



T A B L E

De ce qui est contenu dans ce
troisième Volume.

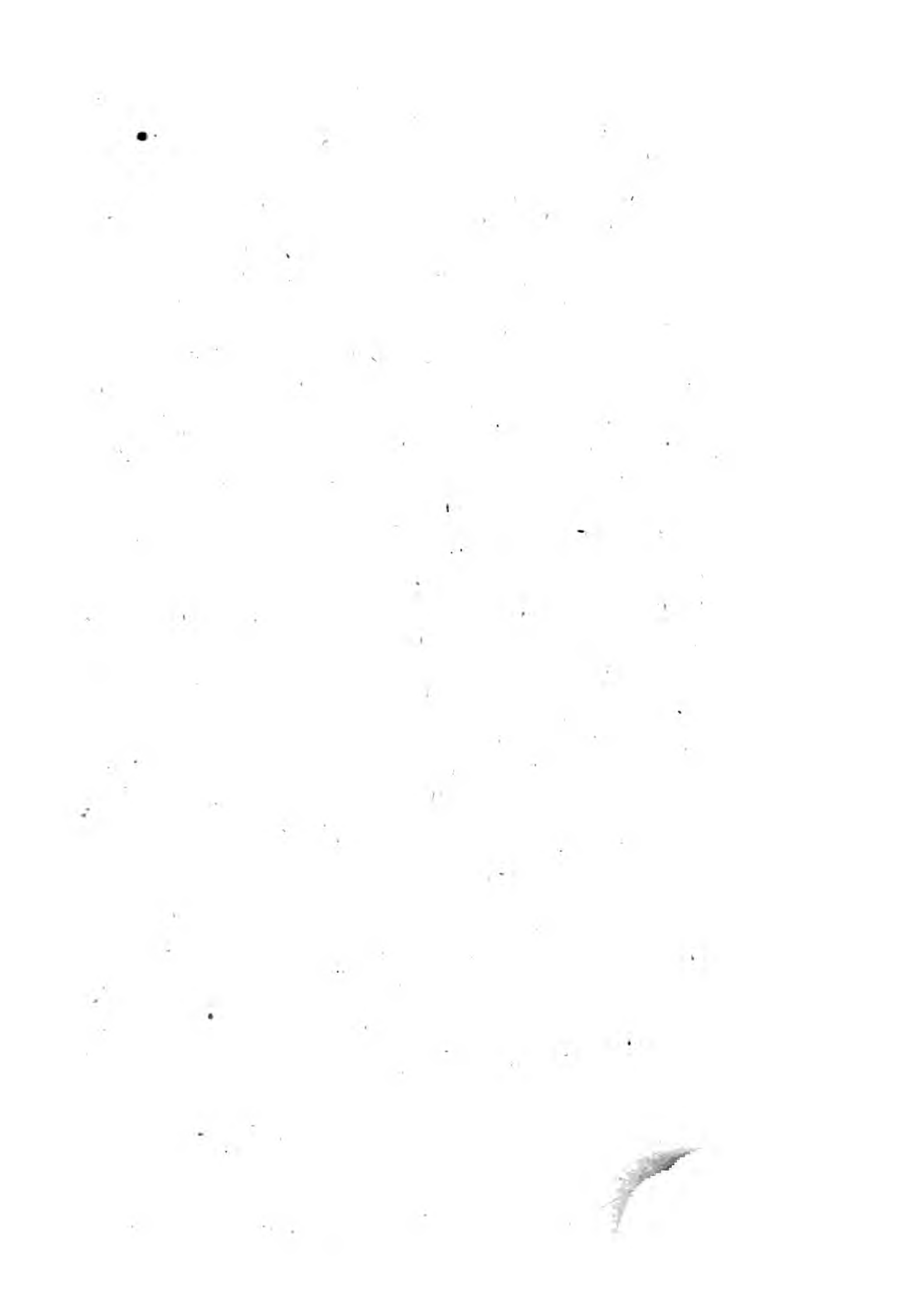
<i>QUEL ami ou le rare Procédé ; Anecdote , par M. Imbert ,</i>	<i>Page. 1</i>
<i>La Réussite infaillible , Conte , par un Anonyme ,</i>	<i>27</i>
<i>L'Exemple inutile ou les Amours in- vraisemblables , Anecdote , par M. Imbert ,</i>	<i>93</i>
<i>On ne s'y reconnoitra pas , Conte , par le même ,</i>	<i>63</i>
<i>Le Mal - entendu , Anecdote , par le même ,</i>	<i>75</i>
<i>Les deux Paladins ou l'amitié à l'épreuve , Conte de Chevalerie , par M. Poinfinet de Sivry ,</i>	<i>94</i>
<i>L'Amour désintéressé , Anecdote , par M. Imbert ,</i>	<i>115</i>

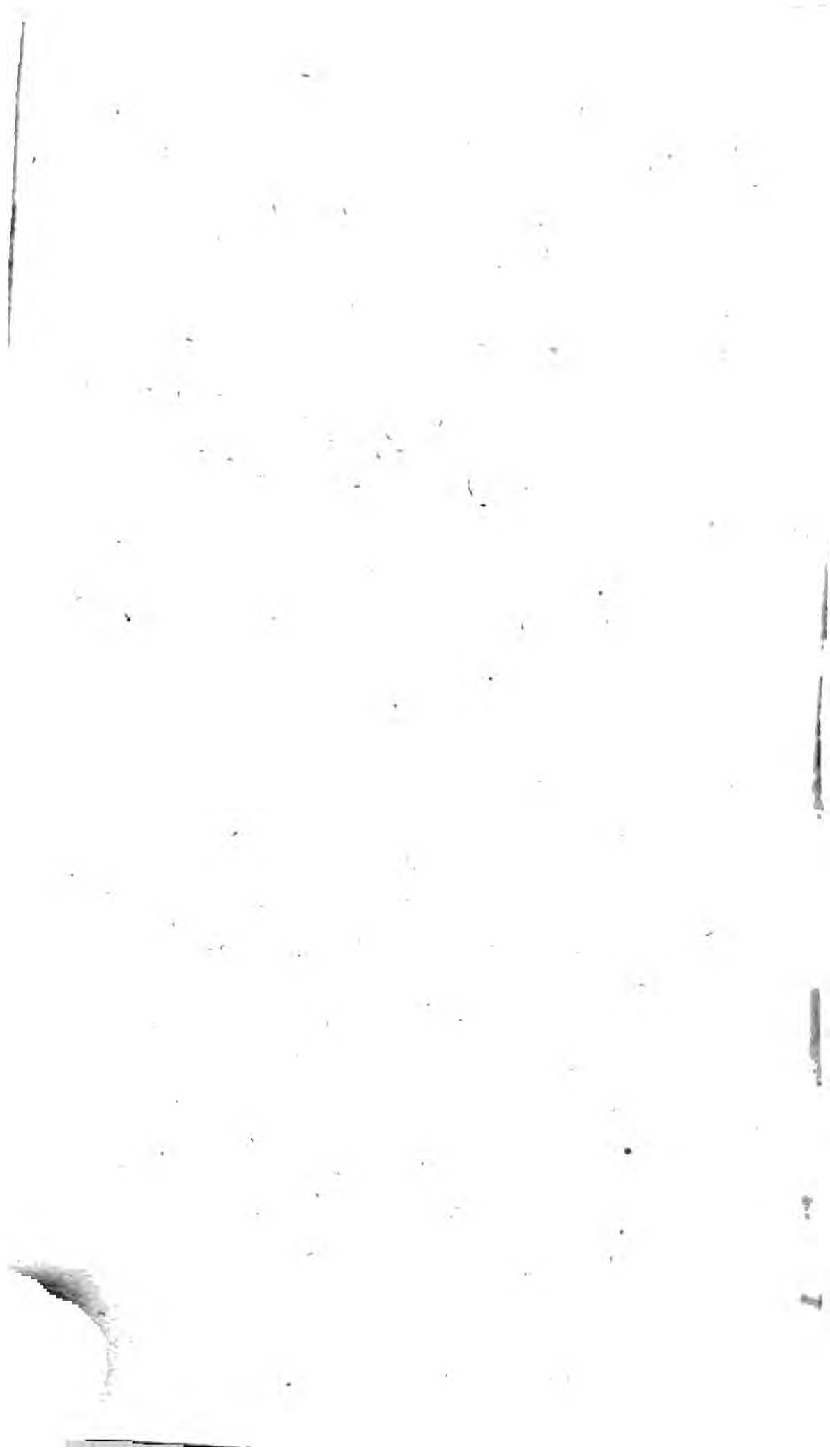
T A B L E.

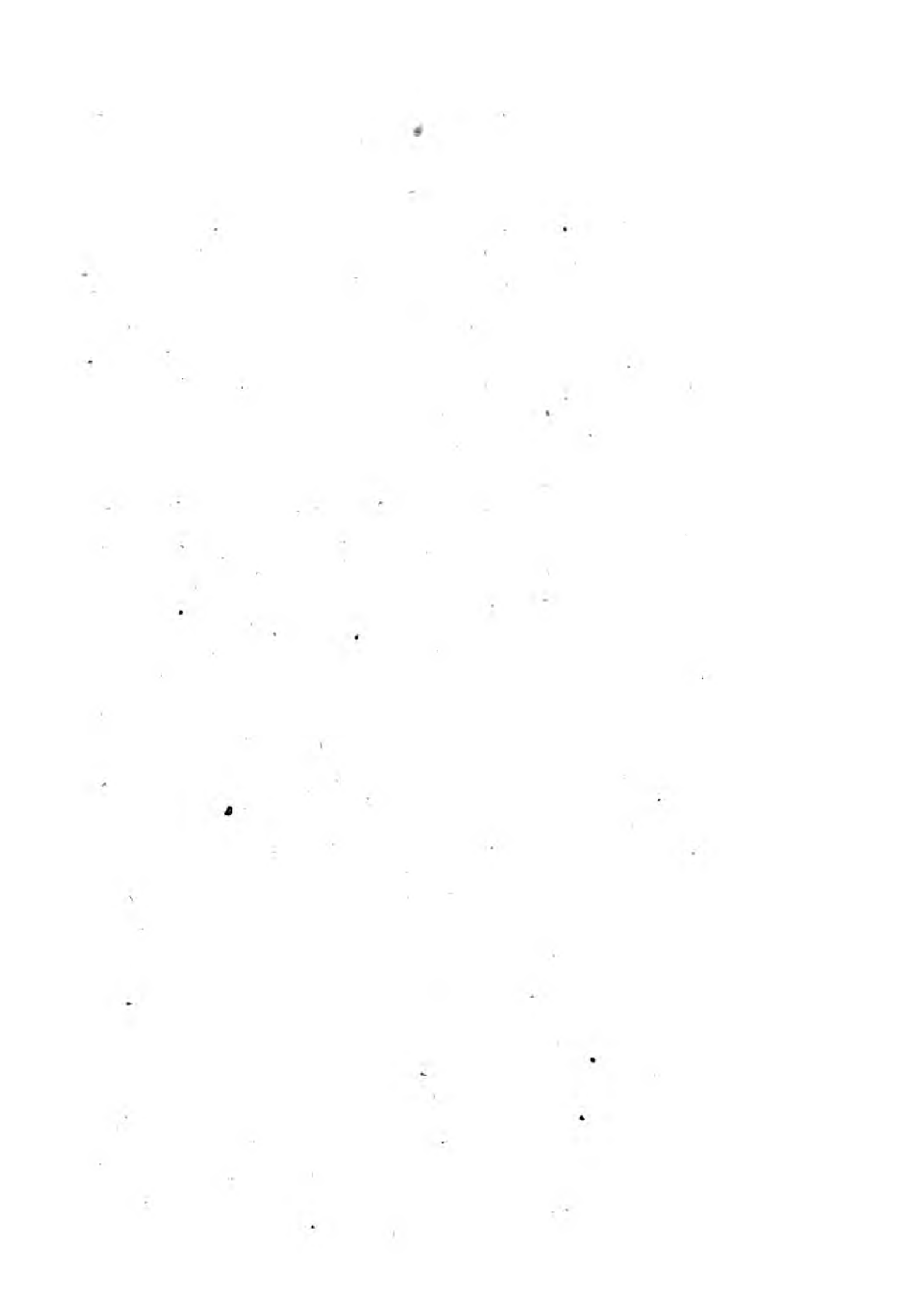
<i>L'Engagement imprévu , Conte , par le même ,</i>	137
<i>Les Amans persécutés , Conte , par le même ,</i>	148
<i>La Vengeance , Nouvelle , par le même ,</i>	206
<i>Le Modele des Freres , Conte , par le même.</i>	218
<i>Les Rufes innocentes , Conte , par le même ,</i>	241
<i>Comment faire ? Conte , par le même ;</i>	265
<i>Le Procès jugé , Conte , par le même ,</i>	274
<i>Le Bouquet & les Etrennes , Conte , par le même ,</i>	292
<i>Zéphirine & Lindor , Proverbe dramatique , en un acte & en prose , par M. Saurin ,</i>	309

Fin de la Table.

920446







1525



